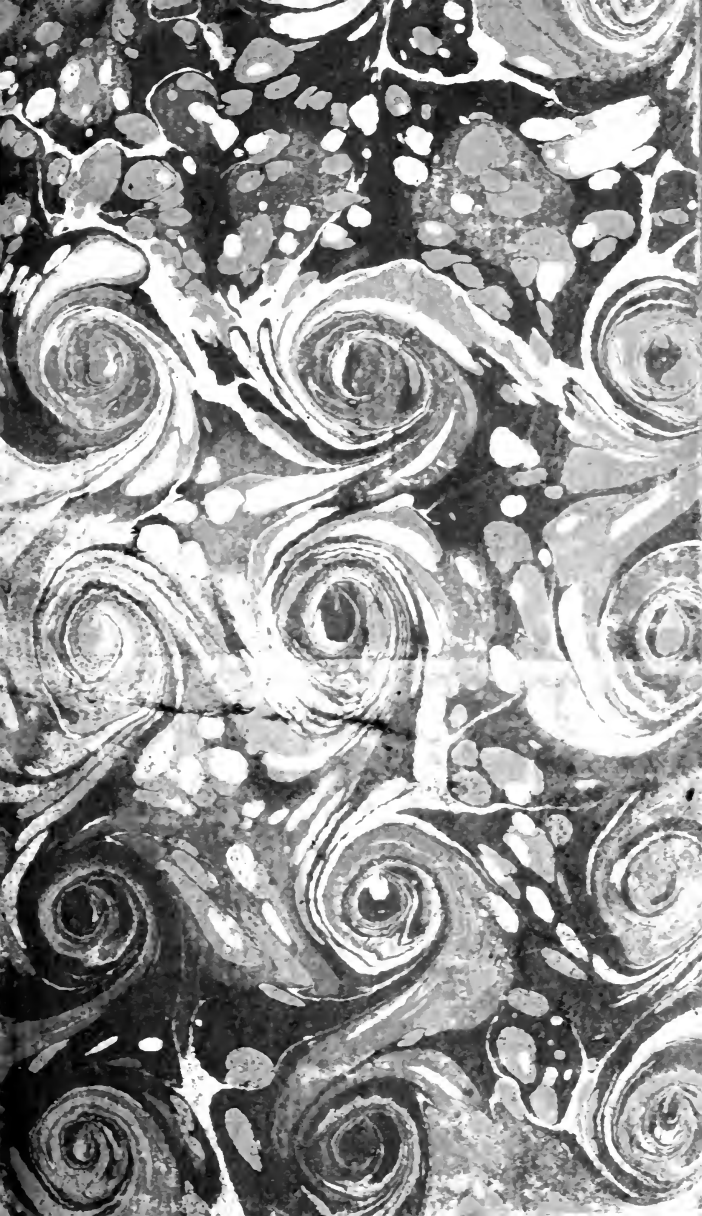


JUL 1 1967

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

60 F.
Trans. ✕
Coll. spec.

La gouvernante Comedie

Amour pour Amour Comedie

L'ecole des meres Comedie

Le Triumvirat Tragedie

LA GOUVERNANTE,

COMÉDIE NOUVELLE.

En cinq actes, en vers.

Par M. NIVELLE DE LA CHAUSSE'E, *de l'Académie Françoiſe.*

Repréſentée pour la premiére fois ſur le Théatre de la Comédie Françoiſe, le 18. Janvier 1747.

Le prix eſt de trente ſols.

A PARIS;

Chez PRAULT fils, Quai de Conti, à la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLVII.

Univers
BIBLIOTHECA
Octaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

PQ
1993
.L276
1747

http://www.archive.org/details/lagouvernantecom00lach

APPPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, une Comédie qui a pour titre, *La Gouvernante*; & je crois que l'on en peut permettre l'impreſſion. Ce 30. Janvier 1747. CRÉBILLON.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé NICOLAS-FRANÇOIS LE BRETON, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public, *l'Ecole des Amis, & les Oeuvres de Poëſie & de Théatre du Sieur de la Chauſſée*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos lettres de privilége ſur ce néceſſaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractéres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpécifiés, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de *neuf* années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes : Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Lis

braires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de dix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression desdits Livres, sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibiotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée com-

me à l'original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le cinquiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent trente-sept, & de notre régne le vingt-deuxiéme. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, SAINSON.

Régistré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Numero 436. Folio 397. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, le six Avril 1737. Signé, MARTIN, Syndic.

ACTEURS.

LE PRÉSIDENT DE SAINVILLE. . . . . *M. Sarazin.*

SAINVILLE, fils du Préſident. *M. Grandval.*

UNE BARONNE, parente du Préſident. . . . . *Mlle Dumenil.*

ANGÉLIQUE. . . . . *Mlle Grandval.*

UNE GOUVERNANTE. *Mlle Gauſſin.*

JULIETTE, ſuivante. . . . *Mlle Dangeville.*

UN LAQUAIS. . . . . *M. Poiſſon.*

La ſcéne eſt dans une Maiſon commune au Préſident & à la Baronne.

LA GOUVERNANTE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, JULIETTE.

JULIETTE, *suit Angélique qui rêve.*

ANGÉLIQUE, eſt-tout? Faites-vous violence :
Je voudrois bien ſavoir à quoi ſert le ſilence?
Il ne guérit de rien, au contraire, il aigrit
Les maux, & les tourmens du cœur & de l'eſprit.
Se taire, eſt n'être plus qu'une ombre qui s'ennuie;
Le babil eſt le charme, & l'ame de la vie ....
Vous ne répondez rien! Quel eſt donc votre but,
Et votre idée?

ANGÉLIQUE.

Hélas!

JULIETTE.

Un soupir! Beau début?
Après, continuez.

ANGÉLIQUE.

Je n'ai plus rien à dire.

JULIETTE.

On n'a que trop de quoi parler quand on soupire.
Où sont donc ces transports, cette vivacité?
Nos entretiens faisoient votre félicité;
Vous ne pouviez finir, lorsque je me rappelle...;

ANGÉLIQUE.

Je ne te parlois pas alors d'un infidéle.

JULIETTE.

Doit-on, lorsque l'on perd le cœur d'un inconstant;
Perdre aussi la parole? Allons, il faut d'autant
Soulager son dépit, rien n'est plus salutaire.

ANGÉLIQUE.

Où parle la raison, le dépit doit se taire.

JULIETTE.

Et la raison vous parle, à vous, Angélique?

ANGÉLIQUE.

Oui.

JULIETTE.

Ah, le bel entretien! Ma foi, gare l'ennui;
Mais il est tout venu.

ANGÉLIQUE.

Non, ce guide propice
A porté la lumiere au fond du précipice
Où j'aurois essuyé le plus grand des malheurs.

JULIETTE.

Bon, bon! L'amour bien-tôt le comblera de fleurs.

ANGÉLIQUE.

Non, je n'ai plus en lui la moindre confiance.
Où m'alloit entraîner mon peu d'expérience!
Eh! Comment pouvons-nous ne nous pas égarer?
Comment fuir les dangers qu'on nous laisse ignorer?

A qui notre jeuneſſe eſt-elle confiée ?
Hélas ! Pour l'ordinaire elle eſt ſacrifiée.
Quel eſt le ſort du ſexe ? Ah ! Juliette, il s'enſuit
Qu'on croit qu'il ne vaut pas la peine d'être inſtruit.

JULIETTE.

Ah ! Diantre, vous voilà tout-à-fait ſurprenante,
Ce beau chef-d'œuvre vient de notre Gouvernante ;
Depuis ſix ou ſept mois qu'elle a trouvé moyen
De s'impatroniſer, je n'y connois plus rien ;
La Baronne elle-même en a fait ſon amie,
Et ne fait que vanter ſa rare prud'hommie :
Nous étions, vous & moi, bien mieux auparavant.

ANGÉLIQUE.

Je voudrois l'avoir eue en ſortant du couvent :
Oui, Juliette, ce ſont quatre ans que je regrette.

JULIETTE.

Oui, votre tante a fait une fort belle emplette . . .
Cette femme n'entend qu'à donner des vapeurs ;
Mais parlons de Sainville, eſperez que vos cœurs
Seront bien-tôt remis en bonne intelligence ;
Je ſai que de ſa part un peu de négligence. . . .

ANGÉLIQUE.

Tu nommes négligence un total abandon ?
L'excuſe n'a plus lieu non plus que le pardon.

JULIETTE.

Si Sainville a quitté ſa retraite profonde
Pour aller ſe fourrer dans le tracas du monde ;
C'eſt malgré lui ; pour moi, j'ai tout lieu de douter
Qu'il puiſſe encor long-temps s'y plaire & le goûter ;
Il n'a fait qu'obéir, & par force, à ſon pere ;
Son eſprit, ſon humeur, ſon goût, ſon caractére,
Feront qu'il y ſera tout-à-fait étranger :
Il eſt trop philoſophe.

ANGÉLIQUE.

Ils l'auront fait changer.

JULIETTE.

Non, il eſt trop bien né, c'eſt ſur quoi je me fonde ;
Quel triomphe pour vous ! Quand, dégouté du monde. . .

ANGÉLIQUE.

Qu'il y reſte, & s'y faſſe un deſtin éclatant;
Juliette, je médite un projet important.

JULIETTE.

Vous voulez tout-à-fait renoncer à Sainville?

ANGÉLIQUE.

Je voudrois être encor dans mon premier aſile.

JULIETTE.

Eh! Pourquoi faire? au lieu de bénir chaque jour
La main qui vous a fait ſortir de ce ſéjour,
Où les infortunés de qui vous êtes née,
Dès vos plus jeunes ans vous ont abandonnée,
Vous ſongez à rentrer dans le ſein de l'ennui?

ANGÉLIQUE.

Le monde n'a plus rien qui me plaiſe.

JULIETTE.

Aujourd'hui;
Mais demain il pourra vous plaire davantage;
Le dépit prend toujours le parti le moins ſage:
Demeurez, les abſens ſont bien-tôt oubliés.
La Baronne vous fait mille & mille amitiés;
Elle a pour vous les yeux de la plus tendre mere;
C'eſt une tante enfin comme il ne s'en voit guere;
Mais ſi vous ne reſtez ſous ſes yeux, j'ai bien peur
Qu'un autre ne parvienne à vous ôter ſon cœur,
Et qu'avec un époux elle ne s'en conſole.
La veuve la plus ſage eſt toujours aſſez folle
Pour ſe remarier; cela ſe voit ſouvent:
Il ne ſera plus temps de ſortir du couvent;
Il y faudra gémir, enrager comme une autre,
Et pleurer à la fois ſa folie & la vôtre:
Je vous en avertis, craignez cet incident;
Mais la voici qui vient avec le Préſident.
Sortons.

[*Elle entraîne Angélique.*]

SCENE II.

LE PRÉSIDENT, LA BARONNE,

LE PRÉSIDENT.

VOus n'avez fait aucune découverte !
Ah ! Ciel, n'aurois-je plus qu'à gémir de leur perte ?
Faudra-t-il que j'emporte avec moi la douleur
De n'avoir jamais pû réparer un malheur,
Dont en quelque façon je ſuis preſque coupable ?

LA BARONNE.

Mais vous ne l'étes point ; eſt-ce qu'on eſt comptable
Des jugemens qu'on croit rendre avec équité ?
Quoi ! Ne peut-on jamais cacher la vérité ?
Tant de gens ſont payés pour conſpirer contr'elle ;
Pour lui tendre toujours une embûche cruelle :
Quel Juge eſt à l'abri d'un ſemblable malheur ?

LE PRÉSIDENT.

Et voilà juſtement ce qui fit mon erreur,
Et l'arrêt dont je fus l'organe trop funeſte :
Mais ſe peut-il qu'enfin nul eſpoir ne vous reſte ;
Et qu'en dix ou douze ans à peine révolus,
Des gens d'un ſi grand nom ne ſe retrouvent plus ?

LA BARONNE.

Eh ! Croyez-moi, monſieur, quand on eſt miſérable ;
C'eſt un fardeau de plus qu'un nom conſidérable ;
Ils en ont pû changer. Peut-être que la mort
Au ſein de l'indigence aura fini leur ſort.

LE PRÉSIDENT.

Mais le défunt avoit une femme, une fille,
Il doit être reſté quelqu'un de leur famille.

LA BARONNE.

J'ai bien quelques soupçons, mais ils sont si legers ;
Ils sont si dépourvûs ....

LE PRÉSIDENT.

Qu'importe ? Ils me sont chers ;
Ne les négligez pas, redoublez votre zéle,
Vous n'aurez jamais eu d'occasion plus belle
D'obliger un parent que vous-même avez mis
Depuis long-temps au rang de vos plus vrais amis.

LA BARONNE.

Croyez que c'est à quoi mon zéle s'intéresse.

LE PRÉSIDENT.

Je vois d'un pas rapide arriver la vieillesse ;
J'aurai bien-tôt fini le cours qui m'est prescrit :
Que je serois content & de cœur, & d'esprit,
Si je pouvois, avant le terme qui s'approche,
N'être plus accablé d'un si cruel reproche !
Ce seroit mon plus cher & mon plus grand bonheur ;
En tout cas, j'ai mon fils, il est homme d'honneur ;
Et capable, entre nous, j'ai tout lieu de le croire,
De faire une action qui, le couvrant de gloire,
Eternise après moi le sang dont il est né,
Et me donne en mourant un repos fortuné :
Oui, j'en jouis d'avance, & mon ame est tranquille ;
Il pourroit cependant arriver que Sainville,
Répandu, dissipé comme il l'est à présent,
Eût alteré ses mœurs.

LA BARONNE.

L'exemple est séduisant ;
Mais....

LE PRÉSIDENT.

D'un autre côté, c'est sur quoi je me fonde ;
Sainville a grand besoin de l'école du monde.
Philosophe un peu jeune, & même trop ardent,
Il s'abandonne trop à son zéle imprudent :
Ami de la franchise, il croit que la soupleſſe
Est indigne d'un homme, & taxe de bassesse

Ces égards mutuels dont la néceſſité
A forgé les liens de la ſociété.
Que ſert une ſageſſe âpre & contrariante ?
Heureuſe la vertu douce, aimable & liante,
Dont les ris & les jeux accompagnent les pas ;
La raiſon même a tort quand elle ne plait pas.

LA BARONNE.

La ſienne ſe reſſent des défauts de ſon âge,
Le temps adoucira ce qu'elle a de ſauvage.
Eſpérez.

LE PRÉSIDENT.

Que je crains qu'il n'ait été trop loin !
Tel eſt des jeunes gens le malheureux beſoin,
Qu'il faut pour les polir riſquer de les corrompre,
Avec lui-même enfin je l'ai forcé de rompre,
D'aller, de ſe répandre, & de ſe faire voir ;
Mais ſon obéiſſance a paſſé mon eſpoir :
Vous ne le voyez plus, moi-même il me néglige.

LA BARONNE.

Croyez que l'amour ſeul aura fait ce prodige.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! Pourvû qu'il ne ſoit devenu qu'amoureux,
L'amour ne gâte point un caractere heureux ;
Je lui laiſſe le choix entre d'aimables filles
Qu'il pourra rencontrer dans de riches familles
Où je l'ai préſenté ; mais je l'attens ici,
Et par lui-même enfin je vais être éclairci.
Vous, Madame, de grace, achevez votre ouvrage ;
Et ſur-tout, point d'éclat, le moindre eſt un outrage ;
Vous avez des ſoupçons, ne les mépriſez pas.

LA BARONNE.

J'approfondirai tout, & j'y vais de ce pas.

SCENE III.

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE.

LE PRÉSIDENT *en voyant arriver son fils.*

[*à part.*]
Il me semble qu'il a plus de grace & d'aisance.
[*Haut.*]
Je n'abuserai pas de votre complaisance,
Le temps vous est trop cher pour en perdre avec moi.

SAINVILLE.

Puis-je en faire un plus doux & plus heureux emploi?

LE PRÉSIDENT.

Vous devenez flatteur.

SAINVILLE.

Je dis ce que je pense.

LE PRÉSIDENT.

Ce sont des complimens, & je vous en dispense.
Hé bien! Vous voilà donc au milieu du torrent?
Votre genre de vie est un peu différent:
Que dites-vous du monde? Allons, daignez m'instruire.

SAINVILLE.

Moi, mon pere, j'en dis tout ce qu'on en peut dire;
Il n'est qu'une façon de le bien définir.

LE PRÉSIDENT.

Je ne crois pas qu'il soit aisé d'en convenir.

SAINVILLE.

Avec sincérité, s'il faut que je réponde,
J'ai vû que l'impudence est la reine du monde,
Et qu'il faut, quand on veut y faire son chemin,
Aller à la fortune avec un front d'airain,
Que l'art d'en imposer est le seul art utile;
Qu'une louange aride, une estime stérile,

Eſt tout ce qu'on accorde à peine aux gens de bien.

LE PRÉSIDENT.

En exagérant tout, on ne définit rien :
Briſons là ; mais d'ailleurs, dites-moi, je vous prie ;
Vous avez fréquenté la bonne compagnie ?

SAINVILLE.

La bonne compagnie ! Eh ! Croyez-vous auſſi
A cette rareté que l'on appelle ainſi ?
J'ai tout vû, j'ai par-tout cherché cette merveille,
Dont le nom réſonnoit ſans ceſſe à mon oreille ;
Mais ce n'eſt qu'un grand mot nouvellement admis,
Qui n'a rien de réel, que l'uſage a tranſmis
Par l'organe des ſots dans la langue ordinaire,
Qui ſert à déſigner un être imaginaire,
Ouvrage de l'orgueil & de la vanité ;
Tout cercle, quel qu'il ſoit, toute ſociété
Croit en être, de droit, la véritable ſphére
Du bien, de la naiſſance, & telle autre chimére
De la fatuité des airs & du jargon ;
Voilà tout ce qu'il faut pour uſurper ce nom ;
Quant à moi, j'en appelle, elle eſt mal définie ;
Ce ſont les mœurs qui ſont la bonne compagnie.

LE PRÉSIDENT.

Il en eſt cependant à qui ce titre eſt dû ;
Mais avec ces défauts le monde vous a plû,
Et j'en vois la raiſon ; parlons avec franchiſe,
L'amour... Eh ! Comment donc, ce mot vous ſcandaliſe ?
A votre âge ? parbleu, c'eſt une nouveauté.

SAINVILLE.

Qui m'en auroit donné ?

LE PRÉSIDENT.

L'eſprit, ou la beauté.

SAINVILLE.

La beauté, j'en conviens, peut, quand elle eſt réelle
Inſpirer un amour auſſi paſſager qu'elle :
Quant à l'eſprit du ſexe,

LE PRÉSIDENT.

Il eſt, ſans contredit,
Que l'on ne vit jamais tant de femmes d'eſprit.

SAINVILLE.

Qu'une femme aiſément paſſe pour un prodige ;
Mais c'eſt nous qui faiſons nous-méme le preſtige.

LE PRÉSIDENT.

Comment ?

SAINVILLE.

Pour peu qu'elle ait de jeuneſſe & d'appas,
L'amour & les deſirs attirent ſur ſes pas
Une foule empreſſée à porter juſqu'aux nues
Mille perfections qu'elle auroit peut-être eues,
Si l'on ne l'accabloit d'un encens trop flatteur ;
Elle peut tout riſquer ; plus d'un adulateur
Lui prête avidement & le cœur, & l'oreille,
Et d'avance applaudit. Qu'alors cette merveille,
Aux dépens du bon ſens anime ſes propos,
Et ſur tout avec art diſtribue à propos
Une œillade traitreſſe, un ſouris infidéle,
Et voilà tous nos ſots enchantés autour d'elle.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'avez pas été du nombre ?

SAINVILLE.

Ah, vraiment non.

LE PRÉSIDENT.

Quand tout le monde a tort, tout le monde a raiſon.
Pourquoi ſe diſtinguer ?

SAINVILLE.

Je n'en ſuis pas le maître.

LE PRÉSIDENT.

Lorſqu'on eſt comme un autre, on eſt comme on doit être,
Qui donne de l'encens ne donne rien du ſien.

SAINVILLE.

Et, mais, pardonnez-moi, mon eſtime eſt mon bien.

LE

LE PRÉSIDENT.

[*à part.*] [*haut.*]
Le bel amendement ! Souffrez que je réponde.

SAINVILLE.

A des faits?

LE PRÉSIDENT.

Permettez. Quand j'entrai dans le monde,
Je le vis à peu près des mêmes yeux que vous;
Chacun m'y déplaiſoit, & je déplûs à tous;
Ne faiſant point de grace, on ne m'en fit aucune.

SAINVILLE.

On s'en paſſe.

LE PRÉSIDENT.

L'on prit ma franchiſe importune
Pour un fiel répandu par la malignité,
D'autres ne la taxoient que de ruſticité;
Et chacun s'élevoit ſur mes propres ruines.
Où l'on cueilloit des fleurs je cueillois des épines;
Ainſi par un ſcrupule un peu trop rigoureux,
J'ôtois à la vertu le droit de rendre heureux:
Alors, par une erreur qui n'eſt que trop commune,
J'imputois mes malheurs à l'aveugle fortune,
J'en faiſois ſon forfait, loin de m'en accuſer,
L'expérience enfin ſût me déſabuſer:
Je rompis mon humeur, rompez auſſi la vôtre,
Nos beſoins nous ont faits eſclaves l'un de l'autre.
Il faut porter ce joug, qui ſe révolte, à tort,
Et devient l'artiſan de ſon malheureux ſort.
Sachez donc vous ſoumettre à cette dépendance:
L'uſage des vertus a beſoin de prudence.
Dans un juſte milieu la raiſon l'a borné:
D'ailleurs il faut toujours que leur front ſoit orné
Des graces & des fleurs qui ſont à leur uſage.
Quand la vertu déplaît, c'eſt la faute du ſage.
Sachez la faire aimer, vous ſerez adoré.

SAINVILLE.

Son éclat naturel doit être décoré;

Quoi, d'un fard étranger, secours de l'imposture,
L'art oseroit souiller la beauté la plus pure ?
Mon pere, croyez-moi, son attrait lui suffit.

LE PRÉSIDENT.

Je n'ajoute qu'un mot à tout ce que j'ai dit.
Ma fortune, mon fils, est moins considérable
Qu'on ne le croit : je suis dans un poste honorable,
Où l'on n'amasse point ; ainsi je vous préviens,
Que, bien-loin de trouver après moi de grands biens,
Vous serez étonné d'un si foible partage :
Il faut vous faire ailleurs un plus grand héritage,
Et vous ne le pourrez qu'en cherchant un parti
Qui soit digne, en un mot, de vous être assorti
Par son nom, par son rang, & par son opulence ;
Mais, pour le mériter, faites-vous violence :
Allez, voyez le monde ; & mettez à profit
Ce que mon amitié vous dicte & vous prescrit.

SCENE IV.

SAINVILLE *seul.*

OUi ? Moi, pour mendier les biens les plus frivoles,
J'irois de porte en porte encenser des idoles,
Et feindre d'adorer l'objet de mes mépris ?
La plus haute fortune est trop chere à ce prix.
Ah ! Mon pere, en effet, quelle erreur est la vôtre !
Mon bonheur dépend-il d'être au-dessus d'un autre,
De briller dans le monde un peu plus, un peu moins ?
Hé bien, mon existence aura moins de témoins.
Est-ce un si grand malheur de n'éblouir personne,
De n'avoir que l'éclat que la probité donne ?
Quoiqu'il en soit enfin, je serai dans le cas ;
Et c'est un être heureux qu'on ne connoîtra pas.

Oui, cet objet charmant aura la préférence :
Adorable Angélique, ah, quelle différence !
Le Ciel a pris plaiſir à la former pour moi.
C'en eſt fait pour jamais, je rentre ſous ſa loi.....
Depuis que j'ai ceſſé de cultiver ſa flamme,
Puis-je encore eſpérer de régner dans ſon ame ?
Elle m'a tant aimé, que je dois me flatter
D'obtenir un pardon que je vais mériter.

[*Il va pour ſortir.*]

SCENE V.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

Monſieur, un mot, de grace, Angélique m'envoie.

SAINVILLE.

Angélique ?

JULIETTE.

Elle-même.

SAINVILLE.

Ah, ciel ! Quelle eſt ma joie !
Dieux ! Elle me prévient.

JULIETTE.

Sans vous le reprocher,
C'eſt la dixiéme fois que je viens vous chercher.

SAINVILLE.

Ah ! Je ſuis trop heureux.

JULIETTE.

Apprenez à quels titres ;
Et prenez ce paquet, c'eſt un recueil d'épitres.

SAINVILLE.

O gages fortunés du plus fidéle amour !
O bonheur qui m'aſſure un éternel retour !

Quand je semblois avoir abjuré son empire,
Elle pensoit à moi, s'occupoit à m'écrire;
Ce sont tous ces billets.

JULIETTE *voulant sortir.*

Vous verrez à loisir.

SAINVILLE *en l'arrêtant.*

Je ne me souviens pas de t'avoir fait plaisir.

JULIETTE *à part.*

Ni moi non plus.

SAINVILLE *en tirant sa bourse.*

Tu m'as trop bien servi près d'elle,
Pour ne pas aujourd'hui récompenser ton zéle.
[*Il lui donne de l'argent.*] [*Il lui donne sa bourse.*]
Tiens, Juliette . . . . . Ah! Prens tout.

JULIETTE.

Que de biens à la fois!

SAINVILLE.

Eh! Puis-je trop payer tous ceux que je reçois?

JULIETTE.

[*Elle veut sortir.*]
Je suis votre servante.

SAINVILLE.

Attens.

JULIETTE.

Monsieur, je n'ose.

SAINVILLE.

Sois témoins des transports que mon bonheur me cause.
Tu lui diras . . . Grands dieux, quel retour inhumain!
Je vois, je lis ma perte écrite de ma main,
Mes lettres, mon portrait, il faudra que j'en meure!

JULIETTE *à part.*

Je ne crois pas qu'il soit besoin que je demeure.

SAINVILLE.

L'espoir n'a donc servi qu'à mieux m'assassiner,
[*à Juliette.*]
Eh quoi! Tu fuis?

JULIETTE.

Je crains de vous importuner.

SAINVILLE.

Parle donc, ton silence augmente mon supplice.
Tu ne te tairois pas, si tu n'étois complice.

JULIETTE.

Mais en serez-vous mieux, quand je vous aurai dit;
Que jusqu'à la rupture on pousse le dépit,
Qu'à l'amour d'Angélique il ne faut plus prétendre,
Et qu'elle ne veut plus vous voir ni vous entendre?

SAINVILLE.

On ne peut donc jamais former qu'un nœud fatal.
Il n'est donc que trop vrai que tout choix est égal.
A tout âge, en tout lieu, l'amour n'est qu'en idée;
Enfin c'en est donc fait, ma perte est décidée:
Je n'ai donc plus ce cœur que j'avois enflammé.

JULIETTE.

Jugez-vous. Quand on a le bonheur d'être aimé;
Il faudroit résider auprès d'une maîtresse,
Cultiver par soi-même, & nourrir sa tendresse.
L'amour qu'on nous inspire exige bien du soin;
Des yeux qui l'ont fait naître, il a toujours besoin;
La moindre négligence y porte un coup funeste.
Est-ce que notre cœur a des forces de reste?

SAINVILLE.

Et parce que j'ai tort, m'abandonneras-tu?

JULIETTE.

La bonne volonté fait toute ma vertu:
Mais je suis sans crédit, je rougis de le dire.
Certaine Gouvernante a sur elle un empire,
Que pendant votre absence, elle a jusqu'à ce jour,
Acquis, malgré moi-même, aux dépens de l'amour.

SAINVILLE.

Mais, malgré cette femme, au moins je puis écrire.

JULIETTE.

Et l'on refusera constamment de vous lire;

Car ce maudit Argus penſe à tout, n'omet rien :
Ecrivez cependant.

SAINVILLE.

Je m'en garderai bien.
Ah! C'en eſt trop enfin..... Je ne veux rien entendre ;
Puiſqu'on me rend mon cœur, il faut bien le reprendre ;
Puiſqu'on briſe ma chaine, il faut bien en ſortir.
Non, je ne prétens pas perdre mon repentir.
Laiſſe-moi, c'eſt en vain que la perfide y compte :
J'aime encor mieux mourir de rage que de honte :
J'aurois vécu pour elle, & je vivrai pour moi.
Que je ſuis ſoulagé d'avoir repris ma foi!
Que je vais déſormais vivre heureux & tranquille!
Tu le veux, j'écrirai, mais ce ſera d'un ſtile...
Elle apprendra qu'on peut ceſſer de l'adorer.

JULIETTE.

Perdez-vous la raiſon? Au lieu de réparer....

SAINVILLE.

Un ſeul regret me tue, il faut que j'en convienne,
C'eſt que ſon inconſtance ait prévenu la mienne ;
Toi, tu lui remettras ma lettre en temps & lieu,
Tu la lui feras lire... Allons, j'y compte. Adieu.
[*Il ſort.*]

SCENE VI.

JULIETTE.

VOilà comme ils ſont tous quand on leur rend le change,
Furieux, hors de ſens, c'eſt une eſpéce étrange ;

Mais enfin, quels qu'ils ſoient, tout bien apprécié,
Il ne faut pas laiſſer que d'en avoir pitié.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA GOUVERNANTE.

O tendreſſe du ſang ! Doux charme d'une vie
Qui devroit dès long-temps m'avoir été ravie !
Quel état m'as-tu fait préférer à la mort ?
Grands dieux ! Lorſque j'y penſe, étoit-ce-là mon ſort ?
Mais je n'en rougis point, la cauſe en eſt trop chere.
Continuons les ſoins de la plus tendre mere ;
Avant que de rentrer dans ce cloître écarté,
Où la main d'un parent a daigné par bonté
Aſſurer mon deſtin, conſommons mon ouvrage.
Ah, Ciel ! permets enfin qu'à travers un nuage,
J'acheve de verſer ſur l'objet de mes pleurs,
Les ſeuls biens qui me ſoient reſtés de mes malheurs ;
Et du moins, qu'au défaut de tout autre avantage,
L'uſage des vertus lui ſerve d'héritage.
Voyons ce que ſur elle ont produit mes avis,
Et ſi, pour ſon bonheur, elle les a ſuivis.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

ANGÉLIQUE.

MA bonne, embraſſez-moi. Que je ſuis ſatisfaite!

LA GOUVERNANTE.

Quoi donc, ma chere enfant?

ANGÉLIQUE.

Ma victoire eſt complette.

LA GOUVERNANTE.

[*à part.*] [*haut.*]
Que je crains ces tranſports! Qu'eſt-il donc arrivé?

ANGÉLIQUE.

Que j'ai tout renvoyé, je n'en ai rien ſauvé.
J'ignorois qu'on aimât ſi fort ces bagatelles,
Je n'ai pû m'en priver ſans des peines mortelles;
Je les regrette encor, mais j'ai fait mon devoir.
Ah! Je ſuis bien vengée, il eſt au déſeſpoir.

LA GOUVERNANTE.

Il en fait ſemblant.

ANGÉLIQUE.

Non, il n'eſt pas homme à feindre;
Et Juliette m'a dit qu'il étoit fort à plaindre.

LA GOUVERNANTE.

Elle a penſé vous perdre, & ſa fauſſe amitié
Voudroit contre vous-même armer votre pitié:
De ces perſonnes-là craignez le caractére,
On ne ſe perd jamais que par leur miniſtére;
Et, ſi vous m'en croyez, détachez-la de vous,
En un mot, fuyez-la, rompez.

ANGÉLIQUE.

Mais, entre nous;

Me voilà donc réduite à ne voir plus perſonne?
Car vous m'ordonnerez, du moins je le ſoupçonne,
De ne plus voir Sainville.

LA GOUVERNANTE.

Oui, ne balancez pas.

ANGÉLIQUE.

Mais s'il m'écrit?

LA GOUVERNANTE.

Peut-être.

ANGÉLIQUE.

Ah! Sans doute.

LA GOUVERNANTE.

En ce cas,
Sans la décacheter renvoyez-lui ſa lettre....
Voilà préciſément ce qu'il faut me promettre.
Eh quoi! Vous héſitez? Vous vous taiſez? Parlez.

ANGÉLIQUE.

Ah! Vous faites de moi tout ce que vous voulez.

LA GOUVERNANTE.

Mais c'eſt pour votre bien.

ANGÉLIQUE.

Hélas!

LA GOUVERNANTE.

Daignez m'en croire,
C'eſt pour vous conſerver votre honneur, votre gloire.

ANGÉLIQUE.

L'honneur eſt donc toujours l'ennemi de l'amour?

LA GOUVERNANTE.

Non vraiment; au contraire, il l'approuve à ſon tour.

ANGÉLIQUE.

Et pourquoi donc le mien lui ſemble-t-il un crime?

LA GOUVERNANTE.

C'eſt qu'il faut que l'amour ait un but légitime.
Puiſque vous m'y forcez: devez-vous ignorer,
Que pour pouvoir aimer ſans ſe déshonorer,
Il faut qu'un doux eſpoir mieux fondé que le vôtre,
Aſſortiſſe deux cœurs qui ſoient faits l'un pour l'autre?

ANGÉLIQUE.

Eh ! Pour qui donc Sainville & moi ſommes-nous faits ?

LA GOUVERNANTE.

Que de foibleſſe encor ! Que j'en crains les effets !
[*à part.*]
Sans nous trop avancer, ôtons-lui l'eſpérance
Qu'elle oſe concevoir contre toute apparence.
[*haut.*]
Ma fille, (vous m'avez permis un ſi doux nom)
Il faut, à vous guérir, forcer votre raiſon ;
Non, ce n'eſt point à vous que le ciel le deſtine :
Peut-il s'aſſocier avec une orpheline
Inconnue, & d'ailleurs réduite à ſes attraits,
Qui n'a ni bien, ni rang, qui n'en aura jamais ?
Sur la Baronne en vain vous fondez votre attente.

ANGÉLIQUE.

Et par quelle raiſon ? N'eſt-elle pas ma tante ?

LA GOUVERNANTE.

Hélas !

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous ?

LA GOUVERNANTE.

Otez-vous cet eſpoir.

ANGÉLIQUE.

Mais encor, pourquoi donc ?

LA GOUVERNANTE.

Voulez-vous le ſavoir ?
Elle ne vous eſt rien, le rapport eſt fidéle.

ANGÉLIQUE.

Depuis plus de quatre ans que je ſuis avec elle,
Elle fait tout pour moi.

LA GOUVERNANTE.

Vous l'avez mérité,
Mais ce n'en eſt pas moins l'effet de ſa bonté :
Vous étiez dans un cloître une charge importune ;
Où l'on étoit enfin las de votre infortune.

ANGÉLIQUE.

Mais d'où provenoit donc cet abandon total?

LA GOUVERNANTE.

Vos parens ruinés par un procès fatal,
Furent forcés de faire un si grand sacrifice;
Plaignez-les, ce fut là leur plus cruel supplice.

ANGÉLIQUE.

Vous vous attendrissez? Vous les avez connus?
S'il est vrai, dites-moi ce qu'ils sont devenus,
Ne me cachez plus rien.

LA GOUVERNANTE.

Votre malheureux pere
Saisit l'occasion d'une guerre étrangere;
Son courage lui fit espérer tout du sort,
Mais il s'exposa trop, il y trouva la mort.

ANGÉLIQUE.

Ah, Grands dieux! Et ma mere alors que devint-elle?

LA GOUVERNANTE.

Votre mere! Jugez de sa douleur mortelle;
Peignez-vous son état & son adversité.
Enfin, après avoir long-temps sollicité,
D'une pension foible, à peine suffisante
Pour soutenir sa vie infirme & languissante,
On crut payer assez les jours de son époux.
Elle comptoit alors se réunir à vous,
Et vous faire venir pour essuyer ses larmes;
Toute prête à jouir d'un bien si plein de charmes,
Sa santé succomba sous des maux si constans;
Dans les bras de la mort elle resta long-temps;
A peine elle en sortoit, que ce bienfait modique,
Qui faisoit sa fortune & sa ressource unique,
Fut discontinué sans espoir de retour.

ANGÉLIQUE.

Sans doute que depuis un si malheureux jour,
Elle n'a pû survivre à ce coup si funeste;
Vos larmes, vos soupirs, m'apprennent tout le reste.

LA GOUVERNANTE.

Ne comptez plus sur elle, & revenons à vous.
Vous étiez au couvent, où je sens, entre nous,
Jusqu'où pouvoit aller votre disgrace affreuse,
Quand le ciel qui vouloit que vous fussiez heureuse,
De la Baronne un jour y conduisit les pas :
On lui parla de vous. Votre âge, vos appas,
Des larmes, qui pour lors vous prêtérent leurs charmes,
Tout força la Baronne à vous rendre les armes ;
Elle vous prodigua ses généreux secours :
Enfin, son amitié s'augmentant tous les jours,
Elle vous prit chez elle, & sa vive tendresse
Daigna vous honorer du titre de sa niéce.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Quelle différence !

LA GOUVERNANTE.

Ainsi, ne l'étant pas,
Voyez quel précipice est ouvert sous vos pas.
Pouvez-vous vous livrer à l'espoir inutile
De devenir un jour l'épouse de Sainville ?
Non, cessez de compter sur cet heureux lien :
La Baronne pourra vous faire quelque bien,
Mais ce n'est pas assez pour que l'on vous préfére
Au plus riche parti que lui cherche son pere ;
Sainville en a besoin pour vivre avec l'éclat
Qu'exigeront bien-tôt son rang & son état.

ANGÉLIQUE.

Et le plus tendre amour n'est donc rien dans la vie ?
Au gré de la fortune il faut qu'on se marie.
Pourvû qu'on soit bien riche, on est donc bien content ?
Je ne l'aurois pas crû.

LA GOUVERNANTE.

Le plus sûr est pourtant
De ne plus espérer que l'hymen vous unisse ;
N'attendez pas, vous dis-je, un si grand sacrifice ;

Je n'imagine pas qu'il y puisse songer.

ANGÉLIQUE.

Vous découvrez l'abîme où j'allois me plonger.
Que de combats vont être arrosés de mes larmes !
Ce n'est que loin de lui que je trouve des armes.
Je dois vous avouer que mon cœur révolté
Sur mes réflexions l'a toujours emporté ;
Et si je reste ici....

LA GOUVERNANTE.

Venez.

ANGÉLIQUE.

Où donc, ma bonne ?

LA GOUVERNANTE.

Où l'honneur vous attend, aux piéds de la Baronne ;
Venez lui confier votre état dangereux,
Elle aime la vertu, son cœur est généreux ;
Priez-la de finir une peine si rude,
En vous faisant rentrer dans cette solitude
Où vous étiez. Pressez, redoublez votre effort ;
Elle est riche, elle y peut assurer votre sort.
Doutez-vous du succès ? La Baronne vous aime.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis avouer ma honte qu'à moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Mais vous vous êtes bien confiée à ma foi ?

ANGÉLIQUE.

Vous n'êtes pas un tiers entre mon cœur & moi.
N'est-il que ce moyen ? Si je vous intéresse,
Ma bonne, sauvez-moi l'aveu de ma foiblesse.

LA GOUVERNANTE.

Hâtez-vous d'employer des motifs si pressans,
Les remedes tardifs sont toujours impuissans.

ANGÉLIQUE.

Disposez d'un aveu que je vous abandonne,
Chargez-vous-en vous-même auprès de la Baronne.

LA GOUVERNANTE.

Vous me le permettez ?

ANGÉLIQUE.

Oui, je vous le permets.

LA GOUVERNANTE.

Vous me désavouerez.

ANGÉLIQUE.

Non, je vous le promets.

LA GOUVERNANTE.

J'y vais donc.

ANGÉLIQUE.

Attendez.... Partez, volez, ma bonne,
Je pourrois révoquer l'ordre que je vous donne.

LA GOUVERNANTE.

J'obéis.

ANGÉLIQUE.

Ecoutez, c'est à condition,
Si l'on daigne accepter ma proposition,
Que vous viendrez aussi, que nous vivrons ensemble;
Je me soumets à tout, pourvû qu'on nous rassemble.
N'y consentez-vous pas?

LA GOUVERNANTE.

Oui, c'est bien mon dessein.

[*Elle sort.*]

ANGÉLIQUE.

Ah! Je pourrai du moins soupirer dans son sein,
Car je ne compte pas guérir de ma foiblesse.

SCENE III.

JULIETTE, UN LAQUAIS, ANGÉLIQUE.

JULIETTE *au Laquais.*

Viens quand je toufferai.

LE LAQUAIS.

Comptez ſur mon adreſſe.

SCENE IV.

JULIETTE, ANGÉLIQUE.

JULIETTE.

Pourroit-on vous parler ?

ANGÉLIQUE.

Tu lui diras que non.

JULIETTE.

C'eſt moi qui vous demande audiance en mon nom.

ANGÉLIQUE.

Qui ? Toi ?

JULIETTE.

Moi-même.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, je ne veux plus t'entendre.

JULIETTE.

Et par quelle raiſon ?

ANGÉLIQUE.

Je n'en ai plus à rendre.

JULIETTE.

On vous l'a défendu ?

ANGÉLIQUE.

Je n'obéis qu'à moi.

JULIETTE.

Depuis assez long-tems, parlons de bonne foi ;
Votre bonne, jalouse, envieuse, inquiéte,
Cherche à me supplanter, sa victoire est complette ;
Votre humeur trop facile a comblé son desir :
N'agissez, ne pensez que sous son bon plaisir,
Ayez pour tout instinct celui qu'elle vous prête,
Soyez comme un enfant qu'on méne à la baguette.

ANGÉLIQUE.

De grace, finissons ; je ne vois que trop bien
Quel est le but secret de ce bel entretien.

JULIETTE.

Vous pourriez vous tromper.

ANGÉLIQUE.

Va, je sai qui t'envoie.

JULIETTE.

Ne vous en faites pas une si grande joie.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! Tu me soutiendras ?

JULIETTE.

Moi ? Je ne soutiens rien.

ANGÉLIQUE.

Tu ne viens pas exprès pour trouver le moyen
D'appaiser, s'il se peut, une amante outragée ?

JULIETTE.

Ce seroit volontiers s'il m'en avoit chargée ;
Et d'ailleurs (ce n'est pas que je parle pour lui.)
Mais enfin, croyez-vous les hommes d'aujourd'hui
D'humeur à nous passer tous nos petits caprices,
A faire tous les jours les plus grands sacrifices,
A braver, à souffrir les mépris, les rebuts,
A demeurer constans lorsque l'on n'en veut plus ;
A revenir à nous si-tôt qu'on les rappelle ?
Non, l'art d'aimer a pris une forme nouvelle ;

C'eſt à nous à préſent à remplir en aimant
Tout ce qu'une maîtreſſe exigeoit d'un amant ;
Encore arrive-t-il qu'on croit nous faire grace.
Nos eſclaves ont mis leurs vainqueurs à leur place,
Ils ſe ſont emparés de nos droits les plus doux ;
Tout le poids de l'amour eſt retombé ſur nous.

ANGÉLIQUE.

Que m'importe ?

JULIETTE.

Avouez, que ſi par aventure
Sainville revenoit après cette rupture
Plus tendre que jamais vous rapporter ſon cœur,
Le vôtre auroit pour lui la derniére rigueur.

ANGÉLIQUE.

Sans doute.

JULIETTE.

Il fait donc bien de ne pas ſe commettre ;
Je dis plus, s'il oſoit hazarder une lettre
Pleine de déſeſpoir (je ſuppoſe le cas,)
Vous la refuſeriez ?

ANGÉLIQUE.

Je n'y toucherois pas.

JULIETTE.

[*à part.*]

Il ſe le tient pour dit. Il eſt temps que je touſſe.
[*Elle touſſe.*]
A la derniére épreuve il faut que je la pouſſe.

ANGÉLIQUE.

Quas-tu donc ?

JULIETTE *à part.*

Eſt-il ſourd ? Recommençons encor.
[*Elle touſſe.*]

SCENE V.

ANGÉLIQUE, JULIETTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

N'Avez-vous pas toussé ?

JULIETTE *à part.*

Peste soit du butor.

LE LAQUAIS.

J'ai donc mal entendu.

JULIETTE.

Donne.

ANGÉLIQUE.

Qu'est-ce ?

JULIETTE.

Une lettre
Que ce drôle a sans doute ordre de me remettre.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, JULIETTE,

ANGÉLIQUE.

AH ! La belle finesse !

JULIETTE.

En quoi donc, s'il vous plaît ?
De grace, expliquez-vous.

ANGÉLIQUE.

Va, je sai ce que c'est.

Il faut, pour m'attrapper, être un peu plus habile.
Ce billet qu'on t'apporte est ....

JULIETTE.

De qui ?

ANGÉLIQUE.

De Sainville.

JULIETTE.

De lui ?

ANGÉLIQUE.

Je gagerois.

JULIETTE *en défaisant l'enveloppe qu'elle jette.*

Il faut voir.

ANGÉLIQUE.

Que fais-tu ?

JULIETTE.

Je l'ouvre.

ANGÉLIQUE.

Je dirai que je ne l'ai pas lû.

JULIETTE *à part.*

Pour la pousser à bout, changeons un peu le texte ;
[*Elle lit haut.*]
Et lisons autrement. Pourquoi prendre un prétexte ?

ANGÉLIQUE.

Arrête, ou je m'en vais.

JULIETTE.

Hé bien, lisons tout bas.

ANGÉLIQUE.

Lis, puisque tu le veux, mais je n'entendrai pas.

JULIETTE *lit & Angélique semble s'amuser à autre chose.*

» Lorsque nous avons crû nous aimer l'un & l'autre :
» Nous nous sommes trompés.

ANGÉLIQUE *à part.*

Dieux ! Qu'est-ce que j'entens ?

JULIETTE *continue à lire.*

» Il n'est pas malheureux de rompre en même temps,
» Car mon erreur n'a pas duré plus que la vôtre.

» J'accepte la rupture, ainſi n'en parlons plus.

ANGÉLIQUE *à part, en ramaſſant l'enveloppe.*

Eſt-ce à moi qu'on écrit ? ... Regardons le deſſus.

JULIETTE.

A qui, diantre, en veut-on ? Quelle eſt cette aventure?
Pourriez-vous, par hazard, connoître l'écriture ?

ANGÉLIQUE *animée.*

Elle eſt de mon perfide.

JULIETTE *ingénuement.*

Ah ! Vous l'avez bien dit,

ANGÉLIQUE.

Oui, Juliette, elle en eſt ; c'eſt à moi qu'il écrit,
Et c'eſt lui qui m'outrage après m'avoir trahie,
Et qui joint le mépris avec la perfidie.
Pourſuis.

JULIETTE.

Reſtons-en là.

ANGÉLIQUE.

Quelle étoit mon erreur !
Acheve, j'ai beſoin de l'avoir en horreur.

JULIETTE.

Vous l'aimiez donc encore ?

ANGÉLIQUE.

Aimer ſans eſpérance ;
Eſt un état cruel. Mais quelle différence !
Haïr, eſt le tourment le plus affreux de tous ;
Donne-moi ce billet.

JULIETTE.

Tenez, contentez-vous.

[*à part.*]

Avertiſſons Sainville, il eſt temps qu'il arrive.

[*Elle ſort.*]

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, SAINVILLE,

SAINVILLE.

CÉdons, l'impatience où je ſuis eſt trop vive.

ANGÉLIQUE.

Fuyons, ſans doute il vient jouir de ſon forfait.

SAINVILLE.

Vous me fuyez ?

ANGÉLIQUE *en lui jettant le billet.*

Tenez, voilà votre billet.

SAINVILLE.

A-t-il pû vous déplaire?

ANGÉLIQUE.

Autre inſulte mortelle.

SAINVILLE.

C'eſt de mes ſentimens l'expreſſion fidéle,

ANGÉLIQUE *à part.*

De peur que je n'en doute encore, il en convient.

SAINVILLE.

Je viens vous aſſurer de tout ce qu'il contient.

ANGÉLIQUE.

C'en eſt trop.

SAINVILLE.

Quel courroux !

ANGÉLIQUE.

Auriez-vous bien l'audace ;
Auriez-vous la fureur de m'inſulter en face ?

SAINVILLE.

Quel eſt donc mon forfait ?

ANGÉLIQUE.

Feignez de l'ignorer.

SAINVILLE.

D'un éclairciſſement pourriez-vous m'honorer ?

ANGÉLIQUE.

Perfide, on en doit point à ceux qui nous outragent.

SAINVILLE.

Ah ! Je ne vois que trop quels motifs vous engagent
A m'accabler encor d'un ſi cruel refus.
Hélas ! Tout ce qui vient de ce qu'on n'aime plus,
Dégénére en offenſe, & ſe tourne en injure.

ANGÉLIQUE.

Ceſſez de m'arrêter.

SAINVILLE.

Je ne puis, non, parjure;
La révolte devient permiſe au déſeſpoir :
Vous me rendrez raiſon d'un procedé ſi noir.

SCENE VIII.

JULIETTE, SAINVILLE, ANGÉLIQUE.

JULIETTE *en riant.*

EH ! Je vous cherche.

SAINVILLE.

Parle, eſt-ce là cette lettre
Qu'à l'inſtant de ma part tu viens de lui remettre ?
Tu dois la reconnoître, eſt-ce elle ?

JULIETTE.

En doutez-vous ?

SAINVILLE.

Hé bien, Mademoiſelle en eſt dans un courroux

Qui ne ſe conçoit pas ; ſa fureur eſt extrême.

JULIETTE.

Vous pourrez la calmer en la liſant vous-même.

ANGÉLIQUE.

Mais à quoi ſervira ? . . .

JULIETTE.

Je puis avoir mal lû.

ANGÉLIQUE.

Puiſqu'il convient de tout, c'eſt un ſoin ſuperflu.

JULIETTE.

[*à Sainville.*]

Écoutez ; vous, liſez.

SAINVILLE *lit.*

» Le ſecours de l'abſence
» M'a bien mieux fait ſentir le prix de votre cœur ;
» Et lorſque je reviens à mon premier vainqueur,
» C'eſt avec plus d'amour & plus de connoiſſance.

ANGÉLIQUE.

Vous liſez faux.

SAINVILLE *en lui préſentant le billet.*

Voyez.

JULIETTE.

N'interrompez donc pas.

Suivez des yeux.

[*Angélique regarde, & lit en même temps.*]

SAINVILLE.

» Par tout où j'ai porté mes pas ;
» Je n'ai trouvé que vous, dont mon ame aſſervie
» Pût faire mon bonheur le reſte de ma vie.

ANGÉLIQUE *d'un ton moins courroucé.*

Il a raiſon . . . Juliette.

JULIETTE.

Hé bien, vous vous aimez.

ANGÉLIQUE.

Mais, quoi ?

JULIETTE.

Plus que jamais vos cœurs ſont enflammés.

Quelle

Quelle explication faut-il que je vous donne ?
[*En leur prenant la main.*]
Eh ! Trop heureuſe encor l'amante qui pardonne.

ANGÉLIQUE.

Voilà ce que j'ai craint .... Sainville, il n'eſt plus temps,
Je retourne au couvent.

SAINVILLE.

Dieux ! Qu'eſt-ce que j'entens ?
Vous voulez donc ma mort ?

ANGÉLIQUE *à part.*

Et ſans doute la mienne.
[*Haut.*]
J'ai donné ma parole, il faut que je la tienne.

SAINVILLE.

L'amour n'avoit-il pas la vôtre auparavant ?
Eh, que voulez-vous donc faire dans ce couvent ?

ANGÉLIQUE.

On eſt allé pour moi le demander en grace.

SAINVILLE.

En grace, dites-vous ?

ANGÉLIQUE.

Voilà ce qui ſe paſſe,
J'en attens la réponſe : & je vous dirai plus,
Je tremble.

SAINVILLE.

Et de quoi donc ?

ANGÉLIQUE.

De n'avoir qu'un refus.

SAINVILLE *d'un ton ironique.*

Cette grace, en effet, vous doit être fort chere.

ANGÉLIQUE *ingénuement.*

Entendez mes raiſons ſans vous mettre en colere.

SAINVILLE.

En pouvez-vous avoir pour me déſeſpérer,
Lor qu'à tout l'univers je viens vous préférer,
Quand je mets mon bonheur, ma fortune, ma vie ;
A vous faire régner ſur mon ame ravie,

A m'assurer la vôtre, à vous lier à moi
Par le don éternel de ma main, de ma foi?

ANGÉLIQUE.

Auriez-vous ce dessein?

SAINVILLE.

Puis-je en avoir un autre?

ANGÉLIQUE.

On l'a craint.

SAINVILLE.

Justes dieux! Quel soupçon est le vôtre!
Il ne vient point de vous; & je vois en ce jour
L'horreur qu'on a voulu verser sur mon amour,
Et l'effroi qu'on a mis dans le fond de votre ame.
Oui, pendant mon absence on vous a peint ma flamme
Comme un amusement frivol & criminel
Qui pourroit vous couvrir d'un opprobre éternel.
Avez-vous pû souffrir qu'on me fit cette injure?
A-t-on vû dans mon cœur le germe du parjure
Et de la perfidie? Et vous, qui me blessez,
Angélique, est-ce ainsi que vous me connoissez?

ANGÉLIQUE *à Juliette.*

On a jugé bien mal de l'amour de Sainville.

JULIETTE.

Et vous avez été trop prompte & trop facile
A vous déterminer.

SAINVILLE.

Vos beaux yeux sont baissés?
Eh! Regardez du moins ceux que vous offensez.

ANGÉLIQUE.

Ah! Sainville.

SAINVILLE.

Quoi donc? Qui fait couler vos larmes?

ANGÉLIQUE.

Vous ne savez pas tout.

SAINVILLE.

Quelles sont ces alarmes?

Quels secrets devez-vous cacher à mon amour ?

ANGÉLIQUE *en s'approchant de lui.*

J'ignore qui sont ceux à qui je dois le jour.

[*Juliette se retire au fond du théatre pour faire le guet.*]

Vous croyez que je suis niéce de la Baronne ?

SAINVILLE.

Comment ?

ANGÉLIQUE.

Il n'en est rien, je ne tiens à personne.

SAINVILLE.

Ah, Grands Dieux ! Quel sera mon bonheur de pouvoir
Vous tenir lieu de tout ! Couronnez mon espoir.

ANGÉLIQUE.

Quoi, malgré cet aveu ?

SAINVILLE.

Je n'en aurai point d'autre ;
Assurez à la fois mon bonheur & le vôtre.

ANGÉLIQUE.

Je pourrois être à vous ?

SAINVILLE.

Oui, le plus tendre amant
S'engage, & pour jamais vous en fait le serment.
Tendez-moi cette main .... Mais quel trouble vous presse ?

ANGÉLIQUE.

Mais, Sainville, comment retirer ma promesse ?

SAINVILLE *en se jettant à ses pieds.*

Nous verrons cependant. Cachons bien notre amour ;
Dissimulons tous deux jusques à l'heureux jour.

[*Il lui baise la main.*]

SCENE IX.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE, SAINVILLE, ANGÉLIQUE, JULIETTE.

JULIETTE *arrivant en courant.*
Levez-vous, & fuyez.

ANGÉLIQUE.
Que vois-je! C'eſt ma bonne!

SAINVILLE.
Evitons cette femme, & fuyons la Baronne.

[*Tous s'enfuyent.*]

SCENE X.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LA BARONNE *ironiquement.*
Sont-ce là les adieux de ces pauvres enfans?

LA GOUVERNANTE.
Je ſuis au déſeſpoir.

LA BARONNE.
Vos ſoins ſont triomphans.

LA GOUVERNANTE.
Ah! Madame.

LA BARONNE.
En voilà l'heureuſe réuſſite:
Ils ont bien opéré, je vous en félicite.

LA GOUVERNANTE *confuſe.*
Ah! Daignez me traiter avec moins de rigueur.
Ce que je viens de voir a déchiré mon cœur.

LA BARONNE.

Et croyez-vous encor qu'Angélique ait envie
D'aller dans un couvent paſſer toute ſa vie ?

LA GOUVERNANTE *d'un ton ferme.*

Ne la conſultez point en cette extrêmité,
Madame ; il faut uſer de votre autorité.
Eh, comment voulez-vous qu'une fille à ſon âge
Puiſſe de ſa raiſon faire un heureux uſage ?
Quand la ſéduction, avec tous ſes appas,
L'environne, l'obſéde, & la ſuit pas à pas ?
Arrachez au péril une aveugle victime,
Que ſon propre penchant entraîne dans l'abîme.

LA BARONNE.

[*à part.*] [*haut.*]
Feignons. Il peut avoir deſſein de l'épouſer.

LA GOUVERNANTE.

Angélique à ce point ne ſauroit s'abuſer,
Sa facilité ſeule emporte la balance.
Sait-elle ſeulement qu'elle eſt ſans eſpérance ?
Dans l'yvreſſe où ſon cœur eſt plongé ſans retour,
Ses yeux ne portent pas plus loin que ſon amour ;
Et ſon bonheur préſent qui n'eſt qu'une chimére,
Fait que ſon avenir ne l'embarraſſe guére :
Elle ne ſait qu'aimer & ne ſait rien prévoir.
Mais enfin, ſuppoſé qu'un ſi fatal eſpoir
Sur la foi des ſermens autoriſe ſa flamme,
Et, malgré la raiſon, régne au fond de ſon ame ;
Que de ſujets pour vous de crainte & de terreur !
Juſqu'où peut la conduire une ſemblable erreur ?
Je frémis ; ôtez-vous cette frayeur mortelle.
Eh ! L'amour & l'hymen ne ſont pas faits pour elle.

LA BARONNE.

Je le ſai comme vous, Sainville eſt dépendant ;
Jamais il n'obtiendroit l'aveu du Préſident.
Mais ſur une terreur qui peut être indiſcrette,
L'enterrer toute vive au fond d'une retraite,

C'eſt une cruauté.

LA GOUVERNANTE.

Qui lui ſauve l'honneur.

LA BARONNE.

Leur amour paſſera. Vous même en ſa faveur
Empruntez un moment des entrailles de mere.
Quoi ! Vous priveriez-vous d'une fille ſi chere ?
Vous ſoupirez ? Parlez.

LA GOUVERNANTE.

J'y réſoudrois mon cœur.

LA BARONNE.

[*à part.*] [*haut.*]
Fort bien. Je ne ſaurois avoir cette rigueur.
Mais je veux lui parler ; &, ſi ma remontrance
Eſt ſans ſuccès, j'irai juſques à la défenſe.

LA GOUVERNANTE.

Elle ne ſervira que d'un attrait de plus.

LA BARONNE.

Veillez-la de plus près encor.

LA GOUVERNANTE.

Soins ſuperflus.
Contre deux cœurs unis que ſert la vigilance.
[*Elle ſe jette à ſes pieds.*]
J'embraſſe vos genoux.

LA BARONNE *à part.*

Faiſons-nous violence.

LA GOUVERNANTE.

Eloignez Angélique, ôtez-la de ces lieux.
Ah ! Voulez-vous la voir ſe perdre ſous vos yeux ?

LA BARONNE.

C'en eſt trop ; laiſſez-moi, je vous demande grace ;
Tant de vivacité m'importune & me laſſe.

LA GOUVERNANTE.

[*en ſe relevant.*] [*en s'en allant.*]
Eh ! Puis-je en mettre moins ? Allons cacher mes pleurs.
Ah ! Ciel, daigne empêcher le plus grand des malheurs !

SCENE XI.

LA BARONNE *seule.*

LE piége a réuſſi ; ma froideur affectée
A produit les effets dont je m'étois flattée.
Achevons ; on a dû lui ſurprendre en ſecret
Des papiers qui pourront m'inſtruire tout-à-fait.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, JULIETTE.

JULIETTE.

Allons, il faut un peu faire tête à l'orage.

ANGÉLIQUE.

Trop de confusion a glacé mon courage.

JULIETTE.

L'amour est cependant fait pour en inspirer.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis que rougir, me taire, & soupirer.

JULIETTE.

Reprenez vos esprits.

ANGÉLIQUE.

Non, quoi que je me dise,
Je ne puis revenir d'avoir été surprise.

JULIETTE.

Pour un petit malheur faut-il se dérouter?
La Baronne, entre nous, n'est pas à redouter;
Elle est femme du monde, & n'en fera que rire:
Pour l'autre, au pis aller, il faut la laisser dire.

ANGÉLIQUE.

C'est elle qui me cause aussi le plus d'effroi.

JULIETTE.

Quelle enfance! Eh, qui peut malgré vous, malgré moi,
Vous contraindre à rester ainsi sous sa tutelle?

ANGÉLIQUE.

Sa raison, sa vertu.

JULIETTE.

Je n'en ai pas moins qu'elle.

ANGÉLIQUE

ANGÉLIQUE.

Je ne ſai, mais je ſens qu'elle ne me dit rien,
Qui véritablement ne ſoit que pour mon bien :
C'eſt un fait ; mais j'ai beau m'en convaincre moi-même,
Quelle conviction tient contre ce qu'on aime ?
Quand Sainville paroît, tout eſt évanoui.

JULIETTE.

Cela ſe doit ; il va venir.

ANGÉLIQUE, *en regardant de côté & d'autre.*

Eh, vraiment, oui !

JULIETTE.

Arrangez-vous tous deux, tandis que la Baronne
Dans le fond du Jardin eſt avec votre bonne,
En un grand pour-parler.

ANGÉLIQUE.

C'eſt à notre ſujet.

JULIETTE.

Bon, bon ! Qu'importe ? Adieu, je vais faire le guet.

SCENE II.

SAINVILLE, ANGÉLIQUE.

SAINVILLE.

NOus nous étions promis qu'une ombre ſalutaire,
De nos vœux mutuels couvriroit le myſtere :
Cependant vous voyez que tout eſt découvert.
Vous puis-je à ce ſujet parler à cœur ouvert ?

ANGÉLIQUE.

Hélas ! Vous le pouvez ; je répondrai de même.
Que vois-je dans vos yeux ?

SAINVILLE.

Mon déſeſpoir extrême.

ANGÉLIQUE.

D'ou vient ?

SAINVILLE.

Je ſuis perdu.

ANGÉLIQUE.

Vous ! Quel trouble eſt le mien ?

SAINVILLE.

On pourroit me ſauver, mais vous n'en ferez rien ;
Vous ſavez que l'amour nous a faits l'un pour l'autre.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ?

SAINVILLE.

Vous trahirez & ſon choix, & le vôtre.
Les perſécutions vous feront ſuccomber ;
On travaille au malheur où nous allons tomber.

ANGÉLIQUE.

De quoi me grondez-vous ? Puis-je aimer davantage ?

SAINVILLE.

Je veux autant d'amour avec plus de courage.

ANGÉLIQUE.

Laiſſez-moi vous aimer comme je puis aimer.

SAINVILLE.

Non, ce n'eſt pas aſſez.

ANGÉLIQUE.

Qui peut vous alarmer ?

SAINVILLE.

L'inſtant où je vous parle eſt le ſeul qui nous reſte ;
On va vous accorder cette grace funeſte
Que votre complaiſance a fait ſolliciter ;
On ſaura vous réſoudre enfin à l'accepter.
Que dis-je ! On obtiendra de votre obéiſſance
D'agréer les horreurs d'une éternelle abſence.

ANGÉLIQUE.

A ſubir cet arrêt je dois me préparer ;
Mais ſans nous déſunir on peut nous ſéparer.

SAINVILLE.

Oui, je dois prendre en vous de grandes assurances !
Jamais l'éloignement, le temps, les remontrances
Ne produiront sur vous leur infaillible effet,
Et vous braverez tout comme vous avez fait.

ANGÉLIQUE.

Que me reprochez-vous ?

SAINVILLE.

Une épreuve cruelle.

ANGÉLIQUE.

Eh ? N'avois-je pas lieu de vous croire infidéle ?

SAINVILLE.

Cruelle ! On vous aidoit à vous l'imaginer ;
Mais au fond du désert où l'on va vous mener,
On ne tardera guere à vous le faire croire,
A noircir un absent par quelque fausse histoire
Que l'on aura grand soin de circonstancier ;
Et je n'y serai point pour me justifier.
Vos feux ne pourront pas se nourrir de leurs cendres.

ANGÉLIQUE.

Ne m'écrirez-vous pas ?

SAINVILLE.

Les lettres les plus tendres
Ne peuvent soutenir long-temps un foible cœur ;
Notre ennemie alors usera de noirceur :
Les unes en secret seront interceptées ;
Les autres à son gré seront interprétées.
La perfide saura d'un air doux & trompeur,
Vous fasciner les yeux de l'esprit & du cœur.

ANGÉLIQUE.

Mais je les lirai seule.

SAINVILLE.

Elle les aura vûes :
Vous n'en recevrez point qu'elle ne les ait lûes ;
Elle s'en servira, vous dis-je, à mes dépens,
Et les supprimera quand il en sera temps.

ANGÉLIQUE.

Je vois, en frémiſſant, quel péril nous menace!
Puis-je le détourner? Que faut-il que je faſſe?

SAINVILLE *en tirant un papier.*

Me croire, m'imiter, & m'en ſigner autant;
Voilà ce que l'amour exige en cet inſtant:
[*En lui donnant l'écrit.*]
De notre ſûreté c'eſt là l'unique gage.

ANGÉLIQUE *en prenant le papier.*

Quel eſt donc ce papier?

SAINVILLE.

Le ſerment qui m'engage
A rendre à vos appas un hommage éternel,
Le garant & le ſceau de ce don ſolemnel,
Que vous font à jamais l'amour & l'hymenée,
De ma main, de mon cœur, & de ma deſtinée.....
Quoi donc! Vous héſitez à recevoir ma foi,
Et votre main balance à ſe donner à moi?

ANGÉLIQUE.

Eh! Le puis-je?

SAINVILLE *animé.*

Comment?

ANGÉLIQUE *tremblante.*

Quel courroux vous enflamme?

SAINVILLE.

L'impoſſibilité n'eſt qu'au fond de votre ame.
Et! Quel obſtacle empêche un nœud ſi plein d'appas?
Hélas! Vous le cherchez & ne le trouvez pas?
Si vous m'avez dit vrai, vous êtes à vous-même,
Vous dépendez de vous; votre infortune extrême,
Dont je rens grace au ſort, vous met en liberté
De choiſir qui vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Oui, c'eſt la vérité;
Je n'ai point de parens, du moins que je connoiſſe.
Mais, quoi, puis-je, à mon âge, être aſſez ma maî-
treſſe,

Pour que mon seul aveu disposé de ma main ?

SAINVILLE.

Non, j'attendois de vous ce refus inhumains.

ANGÉLIQUE.

Une raison n'est pas un refus.

SAINVILLE *à part.*

L'inconstante !

ANGÉLIQUE.

Mais si je consultois....

SAINVILLE.

Qui ? Votre gouvernante !

Et vous, consulterez ensuite votre cœur.

ANGÉLIQUE *éplorée.*

Tenez, vous me traitez avec trop de rigueur ;
Vous me troublez si fort, qu'à peine je respire ;
Je ne sai déja plus ce que j'avois à dire.

SAINVILLE.

Si vous daigniez sur vous faire un juste retour.

ANGÉLIQUE.

Eh ! Je crains ma raison autant que mon amour.

SAINVILLE.

Croyez donc l'un & l'autre. Eh ! Comment, je vous prie,
M'assurer autrement de vous, & de ma vie ?
Je ne veux seulement, pour calmer mes frayeurs,
Que le titre d'époux : consentez, ou je meurs....

ANGÉLIQUE.

Ah, ciel !

SAINVILLE.

Je régne, ou non, dans le fond de votre ame.
Le temps nous presse ; optez d'accorder à ma flamme
Le titre que le ciel semble me désigner,
Ou de m'ôter la vie.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, je vais signer :
Mais vous en répondrez.

SAINVILLE.

On a bien de la peine
A vous faire agréer d'éterniſer ma chaîne,
A vous faire accepter le plus heureux lien.
Eſt-ce ainſi qu'on ſe rend ?

ANGÉLIQUE.

Vous ne pardonnez rien.

SAINVILLE.

Non, ſans doute, à l'amour.

ANGÉLIQUE *en lui tendant la main tendrement.*

Ah, quelle tyrannie !

SCENE III.

JULIETTE *en courant*, SAINVILLE, ANGÉLIQUE.

JULIETTE *en pouſſant Angélique.*

Décampez au plus vîte ; il nous vient compagnie.

SAINVILLE.

Qui donc ?

JULIETTE.

Le Préſident.

ANGÉLIQUE.

Ah ! J'ai le cœur tranſi.

JULIETTE *à Angélique, en la tirant de l'autre côté.*

Par où diantre allez-vous ? Sauvez-vous par ici.

SCENE IV.

SAINVILLE *à Juliette.*

TOi, ne la quitte pas, ton ſoin m'eſt néceſſaire.
JULIETTE.
Je ſuis piquée au jeu; laiſſez, laiſſez-moi faire.
[*Elle ſort.*]

SCENE V.

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE,

LE PRÉSIDENT.

BOn, nous ſerons ici plus en particulier :
On voudroit votre avis ſur un cas ſingulier.
SAINVILLE.
Mon pere, vous ſavez que jamais je ne flatte.
LE PRÉSIDENT.
C'eſt par cette raiſon; l'affaire eſt délicate.
Les conſeils les plus vrais ſont ici les meilleurs.
Un Juge aſſez habile, honnête homme d'ailleurs.
Vous riez?
SAINVILLE.
C'eſt de voir ce titre imaginaire
Etre ſi conſtamment l'épithéte ordinaire
Que s'accordent, entr'eux, les hommes indulgens.
LE PRÉSIDENT.
Ainſi, vous ne croyez guére aux honnêtes gens.

SAINVILLE.

Ma foi, ceux que j'ai vûs me font douter des autres.

LE PRÉSIDENT.

Mon fils, quels préjugés étranges que les vôtres !
Il eſt des gens de bien.... Je penſe, ſur ma foi,
Que vous ne jugez pas plus ſainement que moi.

SAINVILLE.

Mon pere, en vérité, ce reproche me pique !

LE PRÉSIDENT.

Vous me croyez, du moins, un peu trop politique.
Eh ! Prenez, ou laiſſez les hommes tels qu'ils ſont,
Tout auſſi-bien que vous je les connois à fond :
Mais je ſuis envers eux avec moins de rudeſſe,
Indulgent par lumiere, & non pas par foibleſſe :
Mais revenons enfin. Ce Juge en queſtion
Fut chargé d'un procès, dont la déciſion
Devoit, à ſon rapport, regler la deſtinée
De gens de qualité qu'un heureux hymenée
Venoit d'unir.

SAINVILLE.

Laiſſons la nobleſſe du ſang ;
Aux yeux de l'équité tous ont le même rang.
Peſons les droits réels : la plus haute naiſſance
Ne doit pas faire un grain de plus dans la balance.

LE PRÉSIDENT.

Oui, mais tout l'embarras eſt de bien rencontrer ;
Souvent le meilleur droit ne ſait pas ſe montrer :
Car vous n'ignorez pas qu'il n'eſt rien que n'emploie.
Ce monſtre ingénieux à pourſuivre ſa proie,
Dont le métier cruel, & cependant permis,
Eſt ſouvent de corrompre ou d'égarer Thémis ?
A ce fleau funeſte, à ce mal ſans remede,
Ajoutez pour ſurcroît que la main qui nous aide
Peut ſe laiſſer ſurprendre, ou gagner. En effet,
Ne ſauroit-on nous faire un infidéle extrait ?

SAINVILLE.

Tout Juge qui s'en ſert a tort : c'eſt mon ſyſtême ;
Jamais il n'eſt trop bon pour voir tout par lui-même :

Et s'il ne donne pas tous ſes ſoins, tout ſon temps,
Cette épargne eſt un vol qu'il fait à ſes cliens.
Pourquoi ſe charge-t-il des fortunes publiques?

LE PRÉSIDENT.

Vous êtes bien rigide!

SAINVILLE.

Et des plus véridiques.
Je vois d'ici ce Juge, indigne de pardon,
Comme il le méritoit, dupé par un fripon.

LE PRÉSIDENT.

Vous l'avez dit. Un traître, un ſerpent domeſtique
Priva la vérité de ſa preuve autentique.
Le titre diſparut; le bon droit ſuccomba;
L'erreur dicta l'arrêt, & le malheur tomba
Sur des infortunés trop pleins de confiance,
Et qui n'avoient, d'ailleurs, aucune expérience.

SAINVILLE.

Mais leur Juge étoit fait pour en ſavoir plus qu'eux,
Peut-il ſe conſoler de leur déſaſtre affreux,
Et d'en avoir été la cauſe?

LE PRÉSIDENT.

Involontaire.

SAINVILLE.

Qu'importe? Il a laiſſé trahir ſon miniſtere;
Il avoit un dépôt; à qui l'a-t-il remis?
Si l'excuſe avoit lieu, tout deviendroit permis.

LE PRÉSIDENT.

Le temps, & le hazard, firent enfin connoître,
Mais trop tard, les excès qu'avoit commis ce traître;
On ſut la vérité: le titre n'étoit plus;
Et le Juge, accablé de regrets ſuperflus,
Fut réduit à verſer des pleurs trop légitimes;
Enſuite l'on apprit que l'une des victimes,
Cherchant à réparer les rigueurs de leur ſort,
Sous un ciel étranger avoit trouvé la mort;
Que ſa veuve, ſans biens, pour élever leur fille,
Unique rejetton d'une illuſtre famille,

L'avoit abandonnée auſſi-bien que ſon nom.

SAINVILLE.

Hé bien ! S'il eſt ainſi, que me demande-t-on ?

LE PRÉSIDENT.

Ce que doit faire un Juge en ce malheur extréme.

SAINVILLE.

Tout homme qui conſulte, eſt peu ſûr de lui-même ;
Et que dire à celui qui ne ſe juge pas ?

LE PRÉSIDENT.

Mais, vous, qu'auriez-vous fait dans un ſemblable cas ?
Ce Juge le demande.

SAINVILLE.

Il veut que je prononce,
Qu'il tremble ! Mais à quoi ſervira ma réponſe ?
Quoi qu'il en ſoit, enfin, j'aurois déja rendu
A ces infortunés tout ce qu'ils ont perdu ;
C'eſt à quoi je condamne un Juge qui s'abuſe :
Qu'il répare ſes torts s'il veut qu'on les excuſe ;
L'ignorance & l'erreur ſont des crimes pour lui.

LE PRÉSIDENT.

On prononce aiſément dans la cauſe d'autrui :
Celui dont je vous parle, eſt peu riche.

SAINVILLE.

Qu'importe ?

LE PRÉSIDENT.

La reſtitution pourroit être ſi forte.....

SAINVILLE.

La ſomme n'y fait rien. L'exacte probité
Ne peut jamais avoir de terme limité.

LE PRÉSIDENT.

Ainſi vous vous ſeriez exécuté vous-même ?

SAINVILLE.

Aſſurément.

LE PRÉSIDENT *en ſouriant.*

Fort bien.

SAINVILLE.

Je vous parois extrême ;

Ma façon de penſer, contraire aux mœurs du temps,
N'attirera ſur moi que des ris inſultans.

LE PRÉSIDENT.

Pardonnez-moi, mon fils.

SAINVILLE.

Que dites-vous, mon pere?

LE PRÉSIDENT.

J'ai penſé comme vous; j'ai fait plus, & j'eſpere
Que vous y donnerez l'aveu le plus flatteur.
Vous voyez le coupable, & le réparateur.

SAINVILLE.

Vous?

LE PRÉSIDENT.

Moi-même.

SAINVILLE.

Ah! Grands dieux! Que ma ſource m'eſt chere!
Que je ſuis enchanté de vous avoir pour pere!
[*Il l'embraſſe.*]
Pardonnez ces tranſports à mon cœur éperdu.

LE PRÉSIDENT.

Si-tôt que je l'ai pû, j'ai fait ce que j'ai dû,
Et je viens d'expier ma mépriſe funeſte;
Il vous en coûtera.

SAINVILLE.

Votre vertu me reſte.

LE PRÉSIDENT.

Ah! Qu'il eſt doux de voir que je revis en vous!
Ah! Pere fortuné!

SAINVILLE.

Vous méritez de tous
La vénération, l'eſtime la plus haute:
Que vous êtes heureux d'avoir fait une faute,
Qui vous a procuré l'heureuſe occaſion,
De faire une ſi grande & ſi bonne action!

[*Juliette paroît & fait des ſignes.*]

LE PRÉSIDENT.

Le ciel me l'inſpira, le ciel la récompenſe;
Sachez ce qui m'arrive en cette circonſtance.

Un ancien ami, de même rang que nous,
Et qui m'attend chez moi, vient de m'offrir pour vous
Un des meilleurs partis qui soient peut-être en France;
C'est une fille unique, une fortune immense:
Je répons de ses mœurs, & j'en suis enchanté:
Car c'est-là, selon moi, la premiere beauté.
D'ailleurs, elle est charmante; enfin, l'on vous préfére,
Je vous en parle ici de la part de son pere;
Et c'est un mariage à conclure au plûtôt.
Vous savez notre état, je vous l'ai dit tantôt;
Ce qui vient d'arriver, comme vous pouvez croire,
Nous dérange beaucoup en nous couvrant de gloire.
J'ai vendu cette terre où vous vous plaisiez tant.

SAINVILLE.

Donnez, engagez tout, j'en serai plus content.

LE PRÉSIDENT.

Vous paroissez bien froid, quand la fortune même...

SAINVILLE.

Mon pere, pardonnez ma répugnance extrême.

LE PRÉSIDENT.

L'hymen vous fait-il peur?

SAINVILLE.

Non, j'y vois mille appas;
Cette fille est trop riche, & ne me convient pas.

LE PRÉSIDENT.

Comment donc?

SAINVILLE.

[*Juliette reparoît encore.*]
Il faudroit lui devoir ma fortune,
C'est une dépendance un peu trop importune;
Les grands biens d'une femme augmentent trop ses droits,
Et par reconnoissance il faut subir ses loix;
Ce bienfait là devient une dette éternelle,
Dont on ne peut jamais s'acquiter avec elle.
Quoiqu'il en soit, malgré ma situation,
Je ne veux pas avoir cette obligation.

LE PRÉSIDENT.

Bon ! Eſt-ce qu'un mari n'eſt pas toujours le maître ?

SAINVILLE.

Je ne veux point d'eſclave, & je ne veux pas l'être.

LE PRÉSIDENT.

Votre prudence ici me paroît en défaut.

SAINVILLE.

Une compagne aimable eſt tout ce qu'il me faut ;
J'épouſe pour aimer, pour être aimé de même ;
Je ne pourrois prétendre à ce bonheur extrême :
Vingt exemples pour un ſemblent m'en avertir ;
C'eſt ſe vendre, en un mot, & non pas s'aſſortir.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! Vos réflexions détruiront ce ſcrupule ;
Car, entre nous, mon fils, il eſt trop ridicule.
Je vous laiſſe y penſer, & je vais de ce pas
Engager cet hymen.

[*Il ſort.*]

SAINVILLE.

Qui ne ſe fera pas.

SCENE VI.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

QUe diantre, un fils a-t-il tant à dire à ſon pere ?
Votre Angélique eſt folle, elle me déſeſpére ;
La crainte, l'épouvante, & la timidité
Triomphent pour le coup de ſa facilité.
Vous ne la tenez plus.

SAINVILLE.

Ah ! Ciel, quel coup de foudre

JULIETTE.

Voyez ſi vous pouvez vous-même la réſoudre ;

Mais ne l'eſpérez plus.

SAINVILLE.

Je m'en vais la trouver.

JUILIETTE.

Elle eſt dans le jardin qui s'occupe à rêver.

[*Sainville ſort.*]

SCENE VII.

JULIETTE *ſeule.*

ETre fille, & vouloir l'être toute ſa vie,
Me paroit, par ma foi, la derniere folie.
Le beau titre à garder ! N'eſt-il pas bien charmant,
Sur-tout lorſque l'on peut épouſer ſon amant ? ...

SCENE VIII.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE, JULIETTE.

LA GOUVERNANTE.

OU peut être Angélique ?

JULIETTE.

Ah ! Je vous le demande !
L'ai-je à ma garde ? Elle eſt, ce me ſemble, aſſez grande
Pour être ſa maîtreſſe ?

LA GOUVERNANTE.

Il faut me l'amener.

JULIETTE *en montrant la Baronne.*

J'obéis à Madame, elle peut ordonner ;

Mais, vous.

LA BARONNE.

Obéiſſez, quand Mardame l'ordonne.

JULIETTE *regardant la Gouvernante.*

Madame! Ah! Par ma foi, l'épithéte m'étonne.

[*Elle ſort.*]

SCENE IX.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LA BARONNE.

HÉ bien, ma chere amie!

LA GOUVERNANTE.

Ah! C'eſt trop m'honorer.

LA BARONNE.

Ce titre vous eſt dû, je ne puis l'ignorer;
Avouez que c'eſt vous, qu'un procès déplorable,
A contrainte à ſubir un ſort ſi miſérable.

LA GOUVERNANTE.

Vous me déſeſpérez.

LA BARONNE.

Eh! Madame, achevez
Cet aveu que j'implore, & que vous me devez.

LA GOUVERNANTE.

Que voulez-vous de plus de ma reconnoiſſance?

LA BARONNE.

La faveur d'être admiſe en votre confidence:
Mais je lis dans votre ame une noble fierté;
Un courage au-deſſus de toute adverſité,
Vous fait déſavouer votre infortune extrême;
Et vous vous impoſez ce déni de vous-même,
Par égard pour le rang où vous avez été,
Par mépris pour le ſort qui vous a tout ôté;

Mais, ce que vous cachez, n'en eſt pas moins viſible;
Vous brillez, malgré vous, d'un éclat trop ſenſible;
Vous voulez vous couvrir d'une ombre qui vous fuit,
Madame, écartez donc le charme qui vous ſuit.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes dans l'erreur, le Préſident s'abuſe.

LA BARONNE.

Hé bien, pour vous convaincre, il faut que je m'accuſe.

LA GOUVERNANTE.

De quoi?

LA BARONNE.

Votre ſecret n'en eſt plus un pour moi,
J'ai ſurpris des papiers qui ſont dignes de foi.

LA GOUVERNANTE.

Ciel!

LA BARONNE.

J'ai vû de mes yeux la preuve la plus claire,
D'un fait dont vous voulez ſoutenir le contraire;
Vous êtes ſûrement la Comteſſe d'Arsfleurs.

LA GOUVERNANTE.

Qu'entens-je?

LA BARONNE.

Pardonnez, pour finir vos malheurs;
Cette conviction m'étoit trop néceſſaire.

LA GOUVERNANTE.

Madame, quel uſage en avez-vous pû faire?
Falloit-il me trahir? Jugez de mon regret,
Et de quel importance eſt pour moi mon ſecret;
Puiſque je le cachois à tout ce que j'adore,
A ma fille, en un mot!

LA BARONNE.

Angélique l'ignore?

LA GOUVERNANTE.

Et jamais de ma part elle n'en ſaura rien.

LA BARONNE.

Héquoi, la pouvez-vous priver d'un ſi grand bien?

LA

LA GOUVERNANTE.

Je la ſers beaucoup mieux que vous ne pouvez croire.
Eh ! Que lui produiroit ma douloureuſe hiſtoire?

LA BARONNE.

Qu'en peut-il arriver, de lui faire ſavoir
Sa naiſſance ?

LA GOUVERNANTE.

L'orgueil & l'affreux déſeſpoir.
Non, Madame, laiſſons à cette infortunée
L'eſprit de ſon état, & de ſa deſtinée.
On n'eſt point malheureux quand on peut ignorer,
Tout ce que l'on pourroit avoir à déplorer.
J'ai dit ce qu'il falloit.

LA BARONNE.

Ah ! Ma chere Comteſſe,
Mes ſoins n'ont point bleſſé votre délicateſſe,
Croyez que je n'ai fait nul éclat indiſcret.
Aucun autre que moi ne ſait votre ſecret ;
J'ai ſû le ménager avec un ſoin extrême :
Le Préſident qui veut être inconnu lui-même,
Et qui m'en impoſoit la plus expreſſe loi,
A daigné s'en fier aveuglément à moi,
Content de relever votre illuſtre famille,
Madame, il ne connoît ni vous, ni votre fille ;
Son bonheur lui ſuffit ; en effet, il eſt tel
Qu'il ſe croit à préſent le plus heureux mortel.

SCENE X.

LE PRÉSIDENT, LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LE PRÉSIDENT.

MAdame, prenez part à ma douleur extrême ;
Je croyois être heureux, vous l'avez crû vous-même ;
Pour moi, tout votre zéle en vain s'eſt déployé.
Je ſuis au déſeſpoir, on m'a tout renvoyé ;
Oui, tout m'eſt revenu.

LA BARONNE.

Ciel! Quelle eſt ma ſurpriſe !

LE PRÉSIDENT.

Il faut qu'abſolument vous vous ſoyez mépriſe,
Et votre erreur me rend d'autant plus malheureux,
Que j'avois pû me croire au comble de mes vœux.

LA BARONNE.

Comment voulez-vous donc que je me juſtifie ?

LA GOUVERNANTE.

Ah ! je vois bien qu'il faut que je me ſacrifie,
Et que j'avoue enfin une ſecret échappé.
[*Au Préſident.*]
C'eſt vous-même, Monſieur, qui vous êtes trompé.

LE PRÉSIDENT *à la Baronne.*

Eſt-elle du ſecret ?

LA BARONNE.

Elle ſait tout.

LE PRÉSIDENT.

Qu'entens-je ?
Votre indiſcrétion me paroît bien étrange !

LA GOUVERNANTE.

Vous me pardonnerez ce que j'oſe avancer ;
Ce renvoi vous étonne ? Avez-vous dû penſer
Qu'il pût être permis, à cette infortunée,
De relever ainſi ſa triſte deſtinée,
Et de vous dépouiller en cette occaſion ?
La généroſité vous fait illuſion.

LE PRÉSIDENT.

De quel droit, s'il vous plaît, prenez-vous ſa querelle?

LA GOUVERNANTE.

Ah ! Je n'en ai que trop, je puis parler pour elle ;
Mettez-vous à ſa place : auriez-vous accepté ?
Elle a tout refuſé ; ce n'eſt point par fierté,
Par dédain, par mépris, elle en eſt incapable.

LE PRÉSIDENT.

Mais, n'avouez-vous pas que ſon Juge eſt coupable
D'avoir été ſurpris ?

LA GOUVERNANTE.

Qui peut ne l'être pas ?

LE PRÉSIDENT.

Il compte que l'erreur eſt un crime en ce cas,
Et qu'il doit l'expier.

LA GOUVERNANTE.

La victime en appelle ;
Il a crû bien juger, il eſt quitte envers elle.

LE PRÉSIDENT.

Mais de ſon miniſtére il s'eſt mal acquité.

LA GOUVERNANTE.

Dès qu'il n'eſt point coupable aux yeux de l'équité,
Il ne peut l'être aux yeux de cette infortunée ;
Vous ne la vaincrez point, elle eſt déterminée :
N'en parlons plus, elle a ſubi ſon jugement,
Le ciel même a pris ſoin du dédommagement.

LE PRÉSIDENT.

Comment ?

LA GOUVERNANTE.

En lui donnant la force & le courage
D'accepter, de braver conſtamment ſon naufrage.

De voir, d'enviſager déſormais le paſſé,
Et tout ce qu'elle fut comme un ſonge effacé
Que l'on ne devroit plus offrir à ſa mémoire ;
Dans ſon abaiſſement laiſſez-lui cette gloire,
C'eſt tout ce qu'elle veut.

LE PRÉSIDENT.

Je ſerois criminel.

LA GOUVERNANTE.

Vous ne lui devez plus qu'un ſecret éternel.

[*Elle ſort.*]

SCENE XI.

LE PRÉSIDENT, LA BARONNE.

LE PRÉSIDENT.

PArdonnez ma ſurpriſe, elle eſt trop légitime,
Je n'en ſaurois douter ; voilà donc ma victime,
C'eſt moi qui ſuis la ſienne... O refus douloureux !
Dieux ! Quelle m'a rendu confus & malheureux !
Que ſon abaiſſement l'éléve & m'humilie !
Ainſi j'aurai cauſé le malheur de ſa vie ;
Et pour le réparer mes ſoins ſont ſans effet,
Elle veut à jamais me laiſſer mon forfait.
Eh ! C'eſt trop ſe venger, uniſſons-nous contre elle ;
Je prétens m'acquiter, la dette eſt trop cruelle !

LA BARONNE.

J'admire, entre elle & vous, ces généreux combats,

LE PRÉSIDENT.

Eh ! L'admiration ne la ſauvera pas.

LA BARONNE.

Auſſi ne veux-je point y borner tout mon zéle,
J'en reſſens, comme vous, une peine mortelle :

S'il eſt quelque moyen, venez, j'oſe eſpérer
Que le ciel aura ſoin de nous le ſuggérer.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE,

LA GOUVERNANTE *à part.*

Elle rêve.... Feignons de ne l'avoir pas vûe,
Lorsque tous deux ont eu leur dernière entrevûe.

ANGÉLIQUE *appercevant la Gouvernante.*

Vous m'avez fait chercher ?

LA GOUVERNANTE.

Oui ; mon empreſſement
Vous donne, je le vois, du refroidiſſement ;
Il m'a, dans votre cœur, en ſecret deſſervie.

ANGÉLIQUE.

Quand j'ai de l'amitié, c'eſt pour toute ma vie.

LA GOUVERNANTE.

Puis-je vous demander, ſans indiſcrétion,
S'il vous ſouvient encor d'une commiſſion,
Dont vous m'aviez chargée auprès de la Baronne ?

ANGÉLIQUE.

Vous me la rappellez.... Mais à propos.... ma bonne....

LA GOUVERNANTE.

Quoi ?

ANGÉLIQUE.

Si vous m'en croyez, ſans trop précipiter ;
Vous attendrez encore à vous en acquiter.

LA GOUVERNANTE.

[*à part.*]
Pourquoi ? Diſſimulons.

ANGÉLIQUE.

C'eſt qu'il faut que j'y penſe.
Mettez-vous à ma place en cette circonſtance ;

Il s'agit de quitter, & d'abandonner tout.

LA GOUVERNANTE.

Le monde vous doit-il inſpirer tant de goût ?
Se peut-il qu'à vos yeux il offre tant de charmes
Pour préférer d'y vivre au milieu des alarmes ;
Et de l'incertitude où je vois votre ſort,
Lorſqu'à l'abri de tout, tranquille dans le port,
On peut, ainſi que vous, ſe rendre fortunée,
Faut-il mettre au hazard toute ſa deſtinée ?
On ne doute de rien dans le cours des beaux jours ;
On croit que l'avenir y répondra toujours.

ANGÉLIQUE.

Je m'en flatte. Calmez vos frayeurs indiſcrettes.

LA GOUVERNANTE.

Vous vous éblouiſſez de l'état où vous êtes ;
Et s'il vient à changer que ferez-vous alors ?
Le néant eſt caché ſous de ſi beaux dehors ;
La Baronne vous aime, & j'en ſuis convaincue ;
Mais d'un moment à l'autre, une mort imprévûe
Peut, en vous l'enlevant, vous laiſſer ſans eſpoir.

ANGÉLIQUE.

Vous mettez tout au pis.

LA GOUVERNANTE.

Je ne fais que prévoir,
Je ne ſoutiendrai pas cette diſgrace affreuſe.

ANGÉLIQUE.

Ne craignez rien pour moi, je ſerai plus heureuſe.

LA GOUVERNANTE.

Vous ne le voulez pas, j'en mourrai de douleurs ;
Et ce ſera pour vous le moindre des malheurs.
Je ſai que la retraite, à des yeux de votre âge,
N'offre pas d'elle-même une riante image ;
La jeuneſſe s'en fait un portrait peu charmant,
Bien-tôt l'expérience en décide autrement.
Que ne m'eſt-il permis de vous citer la mienne ?
Mais vous n'y croirez pas, on ne croit que la ſienne ;
A tout ce qu'il vous plaît, il faut ſe conformer ;
On ne veut pas vous perdre ; Eh ! Qui pourroit for-

mer

Un projet, un complot si cruel ? Non, vous dis-je ;
Un sacrifice entier n'est point ce qu'on exige :
Bien loin de vous réduire à cette extrémité,
Consentez seulement, pour un temps limité,
D'essayer avec moi d'un séjour plus tranquille,
Jusques au mariage.

ANGÉLIQUE.

Eh, de qui ?

LA GOUVERNANTE.

De Sainville.
Convient-il à vos yeux d'en être les témoins ?

ANGÉLIQUE.

En parle-t-on ?

LA GOUVERNANTE.

Son pere y donne tous ses soins.

ANGÉLIQUE.

Et quelle est la future ?

LA GOUVERNANTE.

Une riche héritiere ;
C'est de quoi l'on m'a fait la confidence entiere.

ANGÉLIQUE.

On vous trompe.

LA GOUVERNANTE.

Eh ! Pourquoi voulez-vous vous flatter ;
Quand cet évenement va bien-tôt éclater ?
Je vous ai toujours dit que jamais l'hyménée
N'attacheroit Sainville à votre destinée ;
Et s'il vous l'a juré, c'est le serment trompeur
D'un traître, d'un perfide, & d'un lâche imposteur.

ANGÉLIQUE.

A votre zéle ardent je me livre moi-même ;
Mais n'allez pas plus loin, respectez ce que j'aime.

LA GOUVERNANTE.

Vous l'aimez ?

ANGÉLIQUE.

Et jamais je n'aurai d'autre amour ;
Oui, mon cœur le lui jure à chaque instant du jour ;

Je

Je le dois, je remplis un devoir plein de ch armes.

LA GOUVERNANTE.

Un devoir ! Excuſez de trop vives alarmes ;
Si j'ai tort, il en faut accuſer l'amitié ;
Mais enfin, par tendreſſe autant que par pitié,
Ne me direz-vous rien de plus de ce myſtére ?
Faut-il que je l'ignore ?

ANGÉLIQUE.

Oui, j'aurois dû me taire.

LA GOUVERNANTE.

Eh ! Pourquoi me celer vos ſecrets les plus doux,
A moi qui ne puis être heureuſe que par vous,
Que par votre bonheur ? Je n'en puis avoir d'autre,
Et vous me le cachez ? Quel refus eſt le vôtre ?
Que vous ai-je donc fait pour l'avoir mérité ?

ANGÉLIQUE.

L'état où je vous vois, & la néceſſité
De me juſtifier dans tout ce que j'adore,
Vont vous ouvrir mon cœur.

LA GOUVERNANTE *à part.*

Quels ſecrets vont éclore ?

ANGÉLIQUE.

Sainville n'eſt pas tel que vous l'avez penſé :
Quels regrets vous aurez de l'avoir offenſé !
Cet hymen que l'on croit ſi prêt à ſe conclure,
Ne ſe fera jamais, comptez que j'en ſuis ſûre....
Sainville eſt engagé.

LA GOUVERNANTE *à part.*

Ciel ! Quel eſt mon effroi ?

[*Haut.*]

Sainville eſt engagé, dites-vous ?

ANGÉLIQUE.

Avec moi.

LA GOUVERNANTE.

Qui, vous, Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Oui, moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Eſt-il poſſible ?

ANGÉLIQUE.

Un nœud qu'à tous les yeux nous rendrons inviſible ;
Nous enchaîne à jamais au gré de nos ſoupirs.
Quoi ! N'étoit-ce pas là l'objet de vos deſirs ?
Vous doutiez ſeulement que l'amour de Sainville
Eût un but légitime ? Hé bien ! Soyez tranquille.
J'ai ſa main & ſa foi, ſes deſtins ſont les miens.

LA GOUVERNANTE.

Eh ? De quels droits ?

ANGÉLIQUE.

Faut-il d'autres droits que les miens ?
Mon aveu doit ſuffire, à ce que j'imagine :
Ne m'avez-vous pas dit que j'étois orpheline,
Et ſans nulle fortune, à la merci du ſort ?
S'il eſt vrai, j'ai donc pû, ſans avoir aucun tort,
Ne prendre, auparavant, les ordres de perſonne.

LA GOUVERNANTE.

Du moins vous auriez dû conſulter la Baronne,
Peut-être auriez-vous pû me faire cet honneur....
Mais, non, je ne crois point ce prétendu bonheur.

ANGÉLIQUE.

Vous ne le croyez pas ? Il faut donc vous confondre.
[*En tirant la promeſſe de Sainville.*]
Tenez, voyez, liſez. Qu'aurez-vous à répondre ?
Eſt-ce là, de ſa foi, le garant immortel ?
Dès que nous le pourrons, nous irons à l'autel,
Confirmer, en ſecret, cette union parfaite....
Vous en ſerez témoin.... Etes-vous ſatisfaite ?
Sur-tout, ne dites rien de ma félicité ;
Gardez bien le ſecret.

LA GOUVERNANTE.

Cette néceſſité
De vous envelopper des ombres du miſtére,
Auroit dû vous donner un remords ſalutaire.
Voyez quel eſt l'abime où vous vous enchaînez !
Ces nœuds défectueux, toujours infortunés,

Sont un piége couvert d'une fauſſe eſpérance,
Un écueil inviſible aux yeux de l'innocence,
Et qu'elle n'apperçoit que lorſqu'il n'eſt plus temps.
Ah! Pourquoi voulez-vous l'apprendre à vos dépens?
Eh! N'eſt-on pas aſſez à plaindre quand on aime?
Un amant n'eſt déja que trop fort par lui-même,
Sans lui fournir encor des titres & des droits,
Dont on a vû l'amour abuſer tant de fois.

ANGÉLIQUE.

Je ne ſerai jamais dans ce cas déplorable.

LA GOUVERNANTE.

La ſageſſe n'eſt pas toujours inaltérable;
C'eſt en vain qu'on ſe flatte, & qu'on croit être ſûr
De ne brûler jamais que du feu le plus pur;
Malgré ſoi-même, enfin, l'on manque à ſa promeſſe,
Et l'on cede, par force, à ſa propre foibleſſe:
Tout ſe découvre alors, un nœud ſi criminel
Ne laiſſe, en ſe briſant, qu'un opprobre éternel.

ANGÉLIQUE *à part.*

Cette femme n'a rien à voir que de funeſte.
[*Haut.*]
Eh! Tranquilliſez-vous, je prendrai ſoin du reſte.

LA GOUVERNANTE.

Un ſi grand intérêt ne ſauroit vous toucher;
Je n'ajoute qu'un mot.

ANGÉLIQUE *avec dépit.*

Je ne puis l'empêcher.

LA GOUVERNANTE.

Sainville vous eſt cher?

ANGÉLIQUE.

Cent fois plus que moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Hé bien, vous le perdrez.

ANGÉLIQUE.

Ma ſurpriſe eſt extrême!
Eh! Comment?

LA GOUVERNANTE.

Sa fortune eſt au-deſſous de lui :
Le plus riche parti ſe préſente aujourd'hui ;
S'il rejette, pour vous, l'hymen qu'on lui propoſe ;
Le Préſident, ſurpris, en cherchera la cauſe :
Craignez tout d'un courroux juſtement mérité ;
N'en doutez pas, ſon fils ſera deshérité,
Et vous aurez cauſé ſon malheur & le vôtre ;
Alors vous deviendrez à charge l'un à l'autre.
Vous croyez que l'amour, qui vous unit tous deux,
Vous tiendra lieu de tout ? Il fuit les malheureux,
Il aime la fortune, & n'eſt pas plus fidéle ;
On ne l'a que trop vû s'envoler avec elle,
Et ne laiſſer à ceux qu'il avoit enflammés,
Que l'affreux déſeſpoir de s'être trop aimés....
Vous ne m'écoutez pas ?

ANGÉLIQUE.

Il eſt vrai, je ne ſonge
Qu'à ma félicité.

LA GOUVERNANTE.

Mais ce n'eſt qu'un menſonge ;
Enfin vous perſiſtez ?

ANGÉLIQUE.

Oui, ſans doute, à jamais.

LA GOUVERNANTE.

Je n'ai donc plus qu'à voir ſi ces nœuds ſont bien faits ;
Je n'en ſai pas aſſez touchant cette matiere ;
Pour prendre, en ce papier, une aſſurance entiere,
Il faut que je conſulte.

ANGÉLIQUE.

Il n'en eſt pas beſoin ;
Je ne ſouffrirai pas que vous preniez ce ſoin :
La moindre défiance eſt un manque d'eſtime,
Sainville, avec raiſon, pourroit m'en faire un crime ;
Je ne veux, contre lui, ni garants, ni témoins,
Je ne l'aimerois pas, ſi je l'eſtimois moins.

LA GOUVERNANTE.

Pour plus de ſûreté, ſouffrez que je m'informe;
Je crains que cet écrit ne péche par la forme.

ANGÉLIQUE.

Eh! Que m'importe, à moi, mes vœux ſont ſatiſfaits?
J'en crois mieux les ſermens que Sainville m'a faits,
Qu'à tout ce qu'on pourroit vous dire; ainſi, ma Bonne,
Rendez-moi....

LA GOUVERNANTE.

Je ne puis.

ANGÉLIQUE.

Votre refus m'étonne!

LA GOUVERNANTE.

Laiſſez-moi le garder, j'oſe vous en prier.

ANGÉLIQUE.

Non, vraiment; mais on vient.

SCENE II.

SAINVILLE, ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE *à Angélique.*

Quel eſt donc ce papier
Qu'elle cache avec ſoin?

ANGÉLIQUE.

C'eſt notre mariage.
Vous allez me gronder.

SAINVILLE.

Quel eſt donc ce langage?
Qu'avez-vous fait?

ANGÉLIQUE.

J'ai crû pouvoir m'y confier.

SAINVILLE.

Qu'entens-je ?

ANGÉLIQUE.

J'ai tout dit pour vous juſtifier.

SAINVILLE.

De quoi, donc ?

ANGÉLIQUE.

Elle a tort ; il lui plaiſoit de croire
Que vos feux offenſoient votre honneur & ma gloire,
Que l'hymen ne pouvant jamais les couronner,
Au plus fatal eſpoir j'oſois m'abandonner.
A préſent, je ne ſai quel ſcrupule l'arrête ;
Tenez, demandez-lui ce qu'elle a dans la tête.

LA GOUVERNANTE.

Tout ce qu'on peut penſer d'un hymen clandeſtin.

SAINVILLE.

Pouvions-nous autrement fixer notre deſtin
Que par un nœud ſecret ? Il étoit néceſſaire ;
Mais enfin, je le ſai, vous m'êtes trop contraire
Pour ne pas abuſer du malheureux ſecret
Dont elle vous a fait l'aveu trop indiſcret.
Vous fûtes, vous ſerez toujours mon ennemie ;
Et cependant jamais je ne vous ai haïe.
Je vous déteſterois ſi j'étois criminel :
Connoiſſez un amour qui doit être éternel ;
Sachez qu'il n'en eſt pas moins pur pour être extrême ;
J'adore ſa vertu, j'en fais mon bien ſuprême ;
Je n'ai rien qui me ſoit plus cher que ſon honneur :
Pourrois-je l'en priver, ſans perdre mon bonheur,
Sans me déshonorer, ſans m'avilir moi-même ?
Ce n'eſt qu'à ſes dépens qu'on corrompt ce qu'on aime ;
Connoiſſez mes deſirs ; je borne tous mes droits
Au ſeul titre ſecret....

LA GOUVERNANTE.

Ignorez-vous les loix.
Et les droits paternels ?

SAINVILLE.

Hélas ! Qui les ignore ?
Je les ſai comme vous ; mais je connois encore
Un pouvoir au-deſſus de leur autorité,
C'eſt celui de l'honneur & de la probité.
Ne peut-il arriver des temps plus favorables ?
Et les peres ſont-ils toujours inexorables ?
Un fils au déſeſpoir en peut tout eſpérer ;
Mais j'ai fait un ſerment, rien ne peut l'altérer,
Et c'eſt entre vos mains que je le renouvelle.

LA GOUVERNANTE.

Je ne le reçois point.

ANGÉLIQUE.

Eh ! Soyez moins cruelle,
Et conſentez. D'abord que je répons de lui....

SAINVILLE.

Hé bien, ſéparez-nous, même dès aujourd'hui :
C'étoit votre deſſein ; loin que je le combatte,
Je vous offre un moyen, la Baronne vous flatte.

LA GOUVERNANTE.

Comment ? Expliquez-vous.

SAINVILLE.

Je ſais à ce ſujet,
Qu'elle ne compte point remplir votre projet ;
Elle adore Angélique, &, malgré votre zéle,
Elle n'a pas deſſein de ſe ſéparer d'elle.
Puiſque vous me craignez, partez dès-à-préſent :
J'ai le bien de ma mere, il ſera ſuffiſant
Pour vous faire à jamais le ſort le plus paiſible,
En cas que mon bonheur ſoit toujours impoſſible.
Avec elle, en un mot, abandonnez ces lieux,
Je remets à vos ſoins ce dépôt précieux ;
Recevez-le de moi, pour le garder vous-même,
Et pour le rendre un jour à ma tendreſſe extrême.
[*à Angélique.*]
N'y conſentez-vous pas juſqu'à des temps plus doux ?

ANGÉLIQUE.

Moi, Sainville ? Ah ! Pourvû que je vive pour vous,

Au milieu des transports d'une si douce attente ;
Fût-ce dans un désert, je serai trop contente ;
L'espérance tient lieu des biens qu'elle promet.
Oh ! Ma bonne, y consent.... Votre cœur s'y soumet.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes-vous flattés, aveugles que vous êtes,
Que je me prêterois au complot que vous faites ?
Voilà donc la vertu que vous me supposez ?
C'est un enlévement que vous me proposez.
Pouvez-vous concevoir cette affreuse chimére ?
Moi, je vous aiderois à trahir votre pere,
A son sang révolté je servirois d'appui ?
La nature y répugne, & me parle pour lui.
Eh ! Croyez que sa voix ne m'est pas étrangére.

SAINVILLE.

Mais songez qu'Angélique....

LA GOUVERNANTE.

Elle a beau m'être chere ;
Je ne porterai point un coup si douloureux
Au mortel le plus digne & le plus généreux.

SAINVILLE.

Je ne veux que du temps, pour amener mon pere
A m'accorder enfin cet aveu que j'espére ;
Il m'aime, je ne crains qu'un premier mouvement ;
Du moins, en attendant l'heureux événement,
Gardez-nous le secret, ayez la complaisance ...

LA GOUVERNANTE.

Qui ? Moi, je garderois un coupable silence ?
Je me suis contenue autant que je l'ai pû :
Mais vous ne cessez point d'offenser la vertu,
Vous doutez qu'on en puisse avoir dans la misere ;
Il faudra prendre un juge.

SCENE III.

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE, ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE *à part.*

AH! Grands dieux, c'eſt mon pere!
Je frémis! Elle eſt femme à lui révéler tout.
[*à la Gouvernante.*]
Madame, gardez-vous de me pouſſer à bout.

LA GOUVERNANTE.

Je ferai mon devoir.

SAINVILLE.

Qu'eſt-ce qu'elle m'annonce?

LE PRÉSIDENT.

Hé bien, mon fils, je viens chercher votre réponſe
Au ſujet d'un hymen qui flatte mes ſouhaits.

LA GOUVERNANTE.

Elle eſt entre mes mains, & je vous la remets.

LE PRÉSIDENT.

Quoi donc?

LA GOUVERNANTE.

Ceci n'a pas beſoin que je l'explique;
Mais en tout cas, Monſieur, je vous laiſſe Angélique.

SAINVILLE *à part.*

Tout eſt perdu.

LA GOUVERNANTE *à Angélique.*

Reſtez, attendez votre ſort.
[*Elle s'en va.*]

SAINVILLE *à Angélique.*

Ce ſera votre arrêt, & celui de ma mort.

SCENE IV.

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE, ANGÉLIQUE.

LE PRÉSIDENT.

Dites-moi donc, Sainville, eſt-ce moi qui m'abuſe ?
Qu'ai-je lû ?

SAINVILLE.

Vous voyez ma faute & mon excuſe.

LE PRÉSIDENT.

Quel eſt donc cet écrit ?

SAINVILLE.

Le ſerment ſolemnel
Qui m'engage à lui rendre un hommage éternel.

LE PRÉSIDENT.

Quoi donc ? Etes-vous libre ? Avez-vous pû promettre ?
Et tant qu'il me plaira de ne le pas permettre,
Pouvez-vous acquiter un ſemblable ſerment ?

SAINVILLE.

Eh ! Regardez, mon pere, un objet ſi charmant.
Voyez. Pouvois-je prendre une chaîne plus belle ?
[*à Angélique.*]
Raſſurez-vous.

LE PRÉSIDENT.

C'eſt donc avec Mademoiſelle ?

SAINVILLE.

Oui, voilà mon vainqueur.

LE PRÉSIDENT.

Quelque ſoit votre choix,
Ainſi donc vous croyez être au-deſſus des loix ?

Voilà de votre part un oubli qui me passe.

SAINVILLE.

Mon pere, je sai tout, mais je demande grace;
La forme est contre moi; mais, sans aller plus loin;
Voulez-vous mon bonheur? Laissez-m'en donc le soin.
Eh! Qui peut mieux choisir sa chaine que soi-même?
Si vous avez sur moi l'autorité suprême,
Est-ce un droit tyrannique, une loi de rigueur?
Ah! Voulez-vous m'ôter l'usage de mon cœur,
Et des liens du sang me faire des entraves?
Les enfans sont-ils donc de malheureux esclaves?

LE PRÉSIDENT.

Non, mon fils; mais enfin nous en savons plus qu'eux;
Ce n'est donc que par nous qu'ils peuvent être heureux,
Et c'étoit là le droit d'un pere qui vous aime.

SAINVILLE.

Eh! Que n'ai-je pas fait pour me vaincre moi-même!
Depuis plus de trois mois errant jusqu'à ce jour,
J'ai cherché dans le monde à perdre mon amour;
Je me suis répandu pour éteindre ma flamme;
J'ai moi-même frayé le chemin de mon ame:
Aux plus rares beautés j'ai mendié des fers,
Qu'en vain plus d'une fois les plaisirs m'ont offerts.
A ce premier objet, d'une flamme si belle,
Le ciel même a voulu que je fusse fidéle.

LE PRÉSIDENT.

Oui, le ciel a tout fait. Eh, quelle illusion?
Je ne vous parle point de la séduction
Qu'on peut vous accuser d'avoir mis en usage;
Mon fils, j'aurois sur vous un trop grand avantage.

ANGÉLIQUE.

Ah! Monsieur, arrêtez; il a dû me charmer.
Est-ce séduction que de se faire aimer?
Reprochez-moi plûtôt l'ardeur dont je l'enflamme.
Oui, Monsieur, c'est sur moi que doit tomber le blâme;

On séduit, quand on plaît sans l'avoir mérité.

LE PRÉSIDENT.

Qu'il use contre lui de sa sévérité.
Devoit-il vous laisser ignorer qu'à votre âge,
Se donner sur la foi d'un pareil mariage,
Est un vol que l'on fait à ceux dont on dépend ?
L'amour rend, comme un autre, un sage inconséquent.

ANGÉLIQUE.

Il ne m'a point ravie à ceux dont je suis née,
Dès ma plus tendre enfance ils m'ont abandonnée ;
Il savoit que je puis disposer de mon sort,
A cet égard encor vous l'accusez à tort.

LE PRÉSIDENT.

Sans doute. Et je me dois rendre à cette chimére ?

ANGÉLIQUE.

Pourquoi non ?

LE PRÉSIDENT.

Une tante a les droits d'une mere ;

ANGÉLIQUE.

Eh, ne savez-vous pas ?

LE PRÉSIDENT.

Quoi ?

ANGÉLIQUE.

Qu'elle ne m'est rien.

LE PRÉSIDENT.

La Baronne ?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur, elle me veut du bien ;
Mais...

LE PRÉSIDENT.

Comment ?

ANGÉLIQUE.

Je n'en suis point du tout héritiere.

SAINVILLE *à part.*

C'en est fait.

LE PRÉSIDENT *à part.*

Quel soupçon !

SAINVILLE *à part.*

Ma disgrace est entiere.

LE PRÉSIDENT *à Angélique.*

Ce que vous m'apprenez...

ANGÉLIQUE.

Doit le justifier,
Et vous autoriser à me sacrifier.

LE PRÉSIDENT.

[*à part.*] [*haut.*]
Quelle énigme! En effet vous n'êtes point sa niéce?

ANGÉLIQUE.

Non, Monsieur; je ne dois ce nom qu'à sa tendresse;

LE PRÉSIDENT *révant.*

A merveille.

SAINVILLE *à part.*

Il en est encor plus irrité.

ANGÉLIQUE *à Sainville.*

Ne faut-il pas toujours dire la vérité?

LE PRÉSIDENT *à part.*

Plus j'y songe... Ah, Grands dieux!

SAINVILLE.

Quel courroux vous enflamme!
Un rapport enchanteur régne au fond de notre ame.
Quels titres sont plus doux, quels biens ont plus d'appas!

LE PRÉSIDENT.

Laissez-moi... Seroit-elle?... Allons voir de ce pas
La Baronne.

SAINVILLE *se jettant aux piéds de son pere.*

Ah! Mon pere, arrêtez, je vous prie;
Si vous nous séparez, il y va de ma vie.
J'ai tort d'avoir formé ces nœuds sans votre aveu;
Mais si dans votre cœur l'excuse n'a plus lieu,
J'irai dans un désert déplorer ce que j'aime,
Et subir les horreurs d'un désespoir extrême.
Puisse le ciel, qui lit dans mon cœur éperdu,
Ajouter à vos jours ceux que j'aurois vécu,

Si vous l'euſſiez voulu ! Que faut-il que j'eſpére ?

LE PRÉSIDENT.

Eh ! Rapportez-vous-en, de grace, à votre pere :
Croyez que je prendrai le plus ſage parti ;
Bien-tôt de votre ſort vous ſerez averti.
[*à ſon fils.*] [*à Angélique.*]
Rentrez. Et vous, allez retrouver votre bonne.
[*à ſon fils.*] [*ſeul.*]
Sortez, vous dis-je. Et nous, allons chez la Baronne
La forcer de céder à mon empreſſement ;
Il faut que j'en obtienne un éclairciſſement.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

JE vous dis qu'en un mot cela n'eſt pas poſſible ;
Ni pour moi, ni pour vous, elle n'eſt pas viſible :
L'accès près d'Angélique eſt ſi bien interdit,
Qu'avec tout votre amour, avec tout mon eſprit...

SAINVILLE.

Mais comment ?

JULIETTE.

C'eſt un fait, elle eſt comme enchainée :
La porte du jardin vient d'être condamnée,
Car on a bien penſé que vraiſemblablement
Vous pourriez en venir à quelque enlevement.

SAINVILLE.

J'aurois eu cette idée ?

JULIETTE.

Enfin, on l'a prévûe.

SAINVILLE.

Et que dit Angélique ?

JULIETTE.

Il faudroit l'avoir vûe :
Mais il vous eſt aiſé de vous l'imaginer ;
Sans ſe voir, quand on s'aime, on peut ſe deviner.

SAINVILLE.

Ah ! Mon pere ſans doute achéve la vengeance !
Et la Baronne eſt-elle auſſi d'intelligence ?

JULIETTE.

Je ne ſai, mais ſouvent au déclin des beaux jours,
Notre ſexe prend moins le parti des amours.

SAINVILLE.

Ils me l'enleveront.... Ma perte eſt réſolue;
Je veux la voir, dûſſai-je expirer à ſa vûe.

[*Il ſort.*]

SCENE II.

JULIETTE *ſeule.*

JE commence à douter qu'il ſoit ſi doux d'aimer;
D'abord, la ſeule idée avoit ſû me charmer;
Je le croyois le bien le plus grand de la vie,
Ce que j'en vois m'en fait preſque paſſer l'envie.
Quand l'amour tourne à mal, c'eſt un cruel vainqueur,
Il eſt vrai. Cependant, que faire de ſon cœur?

SCENE III.

ANGÉLIQUE, JULIETTE.

JULIETTE *à Angélique qui rêve.*

COmment, vous voilà ſeule?

ANGÉLIQUE.

Ah! Laiſſe-moi tranquille.

[*Elle ſe promene.*]

JULIETTE *à part.*

Allons tout au plus vîte en avertir Sainville.

[*Elle ſort.*]

SCENE

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE *achevant de lire une lettre.*

LA GOUVERNANTE.

[*à Angélique.*]

AH! Ciel, je te rens grace... Eh, daignez me parler.

ANGÉLIQUE.

Non, cruelle.

LA GOUVERNANTE.

Arrêtez. Où voulez-vous aller?

ANGÉLIQUE.

Que m'importe à préſent, pourvû que je vous fuie?
Ne vous attendez plus, après m'avoir trahie,
Que je veuille avec vous paſſer mes triſtes jours.
Non, entre vous & moi c'en eſt fait pour toujours.
Je ſupporterai tout, pourvû qu'on nous ſépare.

LA GOUVERNANTE.

Vous prononcez bien vite un arrêt ſi barbare.

ANGÉLIQUE.

C'eſt qu'il eſt dans mon cœur.

LA GOUVERNANTE.

Juſte ciel, quel aveu!

ANGÉLIQUE.

Non, ce faux déſeſpoir vous avancera peu.
Je ne croirai jamais que vous m'ayez aimée.

LA GOUVERNANTE.

Eh! De quels ſentimens ſuis-je donc animée?

ANGÉLIQUE.

D'un zéle amer, toujours trop inconſidéré,
Porté juſqu'à l'excès le plus immodéré,

Et qui vient de m'ôter le bonheur de ma vie.

LA GOUVERNANTE.

Il n'étoit qu'apparent.

ANGÉLIQUE.

Laiſſez-moi, je vous prie;
Dans toutes vos raiſons je ne veux plus entrer.
Quelle fatalité nous a fait rencontrer?
Je rendois grace au ciel d'un préſent ſi funeſte.
Aveugle que j'étois!

LA GOUVERNANTE.

Le ciel que j'en atteſte,
Connoît ſi je vous aime. Hélas! Juſqu'à ce jour
Quai-je fait qui ne ſerve à prouver mon amour,
A mériter le vôtre?

ANGÉLIQUE.

Ah! Grands dieux, à quel titre?

LA GOUVERNANTE.

Je pourrois à préſent vous en rendre l'arbitre.

ANGÉLIQUE.

Quel intérêt cruel vous attache ſi fort?
Pourquoi vous êtes-vous ſubordonné mon ſort?
D'où vous arrogez-vous ce pouvoir tyrannique?

LA GOUVERNANTE.

Eh, non, il ne l'eſt pas... Ah! Ma chere Angélique!

ANGÉLIQUE.

Moi?

LA GOUVERNANTE.

Vous, pour un moment, laiſſez couler mes pleurs.

ANGÉLIQUE.

Ne me voilà-t-il pas ſenſible à ſes douleurs,
Et preſque hors d'état de ſoutenir ſes larmes:
Quel eſt cet aſcendant? Où prenez-vous vos armes?

LA GOUVERNANTE.

Au fond de votre cœur, qui ne peut ſe trahir,
Et qui ne parviendra jamais à me haïr.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous conçois pas.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes étonnée
De me voir ſi ſenſible à votre deſtinée ?
Vous demandez pourquoi, craignez de le ſavoir,
Par un ménagement que j'ai crû vous devoir,
Je m'étois à jamais condamnée à me taire :
Vous le voulez, il faut dévoiler ce myſtére,
Et vous cauſer peut-être un éternel regret.
[*à part.*]
Que vais-je découvrir ?

ANGÉLIQUE.

Quel eſt donc ce ſecret ?

LA GOUVERNANTE.

Vous dépendez...

ANGÉLIQUE.

Comment ? De qui puis-je dépendre ?
Autant qu'il m'en ſouvient, vous m'avez fait entendre
Que vous connoiſſiez ceux à qui je dois le jour.
Ne m'avez-vous pas dit qu'en un autre ſéjour
Un généreux trépas m'avoit ravi mon pere,
Que je ne devois plus compter ſur une mere,
Qu'en ma plus tendre enfance à peine ai-je pû voir,
Vous a-t-elle en mourant laiſſé tout ſon pouvoir...
Vous la pleurez ?

LA GOUVERNANTE.

Le ciel n'a point fini ſa vie.

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous ? La mort ne me l'a point ravie.
Achevez donc.

LA GOUVERNANTE.

Je n'oſe.

ANGÉLIQUE.

Elle vit ?

LA GOUVERNANTE.

Hélas ! Oui ;
Et c'eſt pour vous aimer.

ANGÉLIQUE.

O bonheur inoüi !

Je vous pardonne tout. Ah! Ciel! Quelle eſt ma joie!
Ma bonne, abſolument il faut que je la voie.

LA GOUVERNANTE.

Ceſſez.

ANGÉLIQUE.

Par ces refus cruels, injurieux,
Vous me déſeſpérez... Que vois-je dans vos yeux?

LA GOUVERNANTE.

Lui pardonnerez-vous ſon état & le vôtre?

ANGÉLIQUE.

Ah! Vous êtes ma mere; oui, je n'en veux point d'autre:
Tout me le dit; cédez, & qu'un aveu ſi doux
Couronne tous les biens que j'ai reçûs de vous.

LA GOUVERNANTE.

Hé bien, vous la voyez. Puiſque je vous ſuis chere;
La nature triomphe, & vous rend votre mere.

ANGÉLIQUE.

Ah! Ciel! Mais quel remord vient déchirer mon cœur!

[*Elle ſe jette à ſes genoux.*]

C'eſt vous que j'ai traitée avec tant de rigueur!

LA GOUVERNANTE *en la relevant.*

Ma fille, oublions tout. Je crains qu'on ne m'entende;
Cachons notre ſecret, je vous le recommande.
M'en croirez-vous? Laiſſons régner ici la paix.
Vous voyez notre état; renoncez pour jamais
A l'eſpoir d'un hymen hors de toute apparence.
Que ſacrifiez-vous? Une folle eſpérance.
Dans le ſein de l'oubli, cherchons un ſort plus doux;
Abandonnons le monde, il n'eſt pas fait pour nous.

ANGÉLIQUE.

Je me rens, & je ſens que ce n'eſt que la fuite
Qui pourra garantir mon ame trop ſéduite.
Mais, hélas! comment fuir?

LA GOUVERNANTE.

Le ciel en a pris ſoin;
De la Baronne, enfin, vous n'avez plus beſoin.

Un parent éloigné, dont j'étois héritiére ;
A depuis quelques jours terminé ſa carriére ;
Je viens de le ſavoir, & que dès-à-préſent
Nous jouiſſons d'un bien qui ſera ſuffiſant
Pour vivre loin du monde en une aiſance honnête.
Partons ſecrettement, que rien ne nous arrête ;
Et, pour nous dérober, allons tout préparer.

ANGÉLIQUE.

Quoi, ſi-tôt pour jamais il faut s'en ſéparer ?

LA GOUVERNANTE.

Nous ne ſaurions trop tôt quitter cette demeure.

ANGÉLIQUE.

Que va-t-il devenir ? Quoi, partir tout-à-l'heure ;
Sans ſe revoir du moins pour la derniere fois.

LA GOUVERNANTE.

Obtenez ce triomphe.

ANGÉLIQUE *en ſe jettant dans les bras de ſa mere.*

Il le faut, je le dois...
Arrachez-moi d'ici ; je me perds ſi je reſte.

SCENE V.

SAINVILLE, ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE *en les arrêtant.*

AH ! Vous me trahiſſez.

LA GOUVERNANTE.

Quel contre-temps funeſte !

SAINVILLE.

Cruelle ! Il eſt donc vrai que vous lui pardonnez ?
A ſes ſéductions vous vous abandonnez ?
Elle triomphe encore.

ANGÉLIQUE.

Arrêtez ! C'eſt ma mere...

[*en lui baiſant la main.*]

Si vous ſaviez combien elle doit m'être chere !

SAINVILLE *à part.*

Quel obſtacle cruel !... O ſort plein de rigueur !

[*haut.*]

Madame... Dites-vous... Elle auroit ce bonheur ?

ANGÉLIQUE.

J'en fais gloire.

SAINVILLE.

Elle doit en faire auſſi la ſienne.

[*après avoir rêvé.*]

[*à Angélique.*] [*ſe jettant aux piéds de la Gouvernante.*]

C'eſt votre mere !... Hé bien, ſoyez auſſi la mienne.

Eh, Madame, d'où vient cette oppoſition ?

Je ne reconnois point de diſproportion ;

La nature & l'amour ne l'ont jamais admiſe.

LA GOUVERNANTE.

Tant de félicité ne nous eſt pas permiſe.

Un inutile eſpoir vous enyvroit tous deux ;

La fortune s'oppoſe aux ſuccès de vos vœux.

SAINVILLE.

Ah ! Vous m'allez quitter, votre fuite s'apprête,

Vous méditez ma mort !

LA GOUVERNANTE *à ſa fille.*

Que rien ne nous arrête.

ANGÉLIQUE *en s'en allant.*

Nous ne nous verrons plus, recevez mes adieux.

SAINVILLE.

Que dites-vous ?

ANGÉLIQUE.

Liſez le reſte dans mes yeux.

SAINVILLE.

Barbares, arrêtez...

SCENE VI. & derniere.

SAINVILLE, ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE, LE PRÉSIDENT, LA BARONNE.

SAINVILLE.

AH ! Madame. Ah ! Mon pere.
Vous n'avez plus de fils.

LA GOUVERNANTE *à Angélique.*

Vous voyez ce qu'opere
Votre indiscrétion.

SAINVILLE.

[*à la Baronne.*] Je n'y survivrai pas.
Ah ! Madame, c'est vous qui voulez mon trépas.

LA BARONNE.

Qui ? Moi ?

SAINVILLE.

Vous permettez qu'Angélique me fuie ;
Sa mere me l'arrache, elle emporte ma vie.

LA BARONNE.

Voilà ce que j'ignore.

SAINVILLE.

Arrêtez donc leurs pas ;
Mais un pere cruel n'y consentira pas.

LE PRÉSIDENT.

Qui vous dit que j'exige un si grand sacrifice ?
Nos enfans n'ont jamais fû nous rendre justice.
[*à la Gouvernante.*]
Madame, épargnons nous des discours superflus.
Nous nous connoissons tous, ne dissimulons plus ;
Ce désaveu cruel n'a rien qui m'en impose.
J'ai voulu réparer les maux dont je suis cause ;

Vos refus m'ont porté le poignard dans le sein;
[*en montrant la Baronne.*]
Madame en eſt témoin. Eſt-ce votre deſſein,
Que le pere & le fils périſſent l'un par l'autre.
C'en eſt fait ſi mon ſang ne s'aſſocie au vôtre.
Ah! Daignez nous admettre aux titres les plus doux.

ANGÉLIQUE.

Ma mere, il y conſent.

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi nous fuyez-vous?

LA GOUVERNANTE.

Si nous fuyons, ce n'eſt que par reconnoiſſance.

LA BARONNE.

Ah! Comteſſe, agréez cette heureuſe alliance.

SAINVILLE.

Ciel! Qu'entens-je?

LE PRÉSIDENT.

Souffrez qu'un accord ſi charmant
Puiſſe au moins vous ſervir de dédommagement.

LA GOUVERNANTE.

Mais dois-je conſentir qu'il perde ſa fortune?

LA BARONNE.

Eh! Madame, calmez cette crainte importune
En faveur d'un hymen qui comblera mes vœux;
Ils auront tout mon bien, je l'aſſure à tous deux;
Ils ſeront mes enfans, ils ſont dignes de l'être.

LA GOUVERNANTE *au Préſident.*

Monſieur, qu'ils ſoient heureux, vous en êtes le maître.

SAINVILLE *en prenant la main d'Angélique, & en regardant le Préſident & la Gouvernante.*

Ah! Quel bonheur! La vie, au prix de ce bienfait,
Eſt le moindre préſent que vous nous ayez fait.

FIN.

AMOUR POUR AMOUR,

COMEDIE

De Monſieur DE LA CHAUSSÉE, de l'Académie Françoiſe.

EN TROIS ACTES EN VERS,

Avec un Prologue.

Repréſentée ſur le Théatre de la Comédie Françoiſe au mois de Janvier 1742.

Le prix eſt de 30 ſols.

Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'étoit donné toute la terre ronde. *Marot.*

A PARIS,

Chez PRAULT Fils, Quai de Conti, à la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

A ZEMIRE.

Toi qui m'as prêté tes talens enchanteurs,
Assemblage parfait des dons les plus flatteurs,
Eléve & modéle des Graces :
Aimable & cher objet, que Thalie & ses sœurs
Ne peuvent couronner que de ces mêmes fleurs
Que tu fais naître sur tes traces.
Si je n'ai point encore essuyé de revers ;
Je n'en dois, qu'à toi seule, un éternel hommage ;
Tes charmes & ta voix sont l'ame de mes vers.
Mais, que dis-je, ils sont ton ouvrage,
Qui les inspira, les a faits ;
Qu'ils te soient consacrés par la reconnoissance.
Tes yeux n'ont rien laissé de plus en ma puissance ;
Et je ne puis t'offrir que tes propres bienfaits.

Noms des Acteurs de la Comédie.

UNE FÉE, sous le nom d'Assan. Mlle. Dumesnil.

AZOR, Génie. . . . . M. Grandval.

ZALEG, second Génie. M. Armand.

ZEMIRE. . . . . Mlle. Gaussin.

NADINE. . . . . Mlle. Dangeville.

AMOUR

AMOUR POUR AMOUR,

COMEDIE

En trois Actes, en Vers.

ACTEURS DU PROLOGUE.

L'AUTEUR.

UN AMI de l'Auteur.

UN JEUNE SOT.

DAMIS.

La Scene eſt ſur le Théâtre.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

L'AUTEUR, L'AMI DE L'AUTEUR.

L'AMI.

MA foi, pour un Auteur, c'eſt avoir du courage
Que de venir ainſi faire tête à l'orage.

L'AUTEUR.

On n'a que des ſoupçons, qui ſeront diſſipés
Si-tôt qu'on me verra ſi fort en évidence.
Comptez que les plus fins y ſeront attrapés.
D'ailleurs, je veux ſavoir au vrai ce que l'on penſe
M'entendre, ſans détour, juger de vive voix;
Peſer le bien, le mal, la louange, le blâme;
Récapituler tout dans le fond de mon ame,
Et recueillir de quoi mieux faire une autre fois.

L'AMI.

Ma foi, l'intention eſt très-bonne, ſans doute:
Mais l'exécution?....

L'AUTEUR.

Je ſçais ce qu'elle coûte.

L'AMI.

Vous êtes inquiet?

L'AUTEUR.

Où peut-il s'être mis ?

L'AMI.

Qui cherchez-vous de l'œil ?

L'AUTEUR.

Je ne vois point Damis.

L'AMI.

Il ne manque jamais une Piéce nouvelle.

L'AUTEUR.

Oh ! je ne doute pas qu'il ne vienne aujourd'hui.
Il ſçait bien que ce jour eſt un grand jour pour lui ;
Et que plus d'un Bureau d'eſprit mâle & femelle,
De ſes déciſions Echo toujours fidelle,
Attend ce qu'il dira pour ſe déterminer,
Pour juger comme lui, ſans rien examiner.

L'AMI.

Sa Sentence, je crois, n'eſt pas toujours mortelle.

L'AUTEUR.

Mais il eſt clef de meute ; on le ſuit au hazard ;
Et malheur aux Auteurs ; du moins à la plupart
Il eſt, & fut toujours en butte :
C'eſt un homme excellent pour hâter une chute.

L'AMI.

Le beau talent !

L'AUTEUR.

Auſſi l'a-t'il, juſqu'à ce jour ;
Exercé, ſans quartier, ſur les Piéces qu'on donne.

L'AMI.

Il eſt bien attrapé, quand une Piéce eſt bonne.

L'AUTEUR.

Un Auteur qui fait bien, lui joue un mauvais tour.

L'AMI.

Pourquoi donc ?

L'AUTEUR.

Ah pourquoi ? Quand une Comédie
Eſt, par malheur pour lui, juſtement applaudie,
Que diable voulez-vous qu'il en diſe ?

L'AMI.

Du bien.

L'AUTEUR.

Eh, ne voyez-vous pas qu'il iroit trop du ſien ?
Il croiroit déroger, en donnant ſon ſuffrage.

L'AMI.

Déroger ! Et comment ?

L'AUTEUR.

En louant un Ouvrage.

L'AMI.

Mais il faut être fou pour ſe l'imaginer.

L'AUTEUR.

En matiere d'eſprit, on ne veut point de Maître.
Sur les gens du métier on aime à dominer.
On s'érige en Juge, on veut l'être.
On ſe met au deſſous de ceux qu'on applaudit :
Au lieu, qu'en ſe rendant difficile & cauſtique,
On ſe met au deſſous de ceux que l'on critique.
Outre que l'amour propre y fait mieux ſon profit,
Le rôle de Cenſeur a bien plus de reſſource.
La louange eſt ſi ſeche, elle produit ſi peu !
Mais la Critique abonde ; elle coule de ſource,
Anime le génie, & lui donne du jeu :
Le rend vif pétillant, ironique, fertile ;
Lui fournit des bons mots qui, trotant par la Ville,
Font citer leur Auteur, & penſer comme lui.
On ne brille jamais mieux qu'aux dépens d'autrui,

L'AMI.

Cela pourroit bien être.

L'AUTEUR.

Ah ! Vous pouvez m'en croire ;

L'AMI.

Ma foi, ſerviteur à la gloire ?
Sans être cependant aveugle admirateur,
Pour moi, j'embraſſerois l'honnête-homme d'Auteur
Qui me régaleroit d'un excellent Ouvrage,
Je lui donne du moins hautement mon ſuffrage ;
J'applaudis franchement ſans en être fâché,

Sans regretter l'encens que je donne en échange :
Parbleu, c'eſt du plaiſir que je paye en louange ;
Et je penſe que c'eſt l'avoir à bon marché.

L'AUTEUR.

Je ſuis de votre avis... Mais qui vois-je paroître ?
De grace, dites moi quel eſt ce nouvel Eſtre.

L'AMI.

Et qui donc ?

L'AUTEUR.

Cet Adoleſcent
Que l'on voit depuis peu, comme un Aſtre naiſſant,
Commencer ſa carriere, & *parfumer* le monde
De l'ambre qu'il exhale une lieue à la ronde.
Eh ! le voici lui-même avec tout ſon éclat,
Qui ſort de la couliſſe, armé de ſa lorgnette.

L'AMI

La définition en ſera bientôt faite.
Ce n'eſt qu'un jeune Sot qui voudroit être un fat.
Ah ! le voici qui nous regarde.
Il va nous aborder ſi nous n'y prenons garde.
Tâchons de l'éviter.

SCENE II.

LE JEUNE SOT, L'AUTEUR, L'AMI.

LE JEUNE SOT.

OU diable courez-vous ?

L'AMI.

Nous allons nous placer

LE SOT.

Parbleu, vous êtes fous,

L'AMI.

Pourquoi ?

LE SOT.

Dans un moment vous ſerez à votre aiſe.
Prétendez-vous reſter ?

L'AMI.

Si vous le trouvez bon.

LE SOT.

Reſtez ; amuſez-vous beaucoup.

L'AMI.

Et pourquoi non ?

LE SOT.

Vous ne ſçavez donc pas ?....

L'AUTEUR.

Que la Piéce eſt mauvaiſe ;

LE SOT.

Fiez-vous à l'Affiche ! On va faire un beau bruit.

L'AMI,

Qu'eſt-il donc arrivé ? Peut-on en être inſtruit ?

LE SOT.

Point de Piéce nouvelle : oui, vous dis-je, elle eſt nulle ;
On ne la donne point. Rien n'eſt plus ridicule.

L'AMI.

Mais le ſçavez-vous bien ?

LE SOT.

Attendez un moment.
Suivant toutes les apparences,
L'Orateur de la troupe, après trois révérences,
Vous va faire un ſot compliment ;
Et puis, du Bajazet, tant qu'il pourra s'étendre,
Que vous ſerez priés très-humblement d'entendre.
A votre avis, le tour vous paroît-il galant ?
Du Bajazet ! ma foi rien n'eſt plus régalant !
Qu'en dites-vous ? Parlez, je veux voir la déroute.

L'AMI.

Ce que vous m'apprenez, m'étonne.

L'AUTEUR.

Et moi, j'en doute.

LE SOT.

J'ai vû dans les foyers les Acteurs en Turban,
Les Actrices en Doliman.
Repliquez. Vous riez ?

L'AMI.

Je n'ai point de replique.

LE SOT.

Peut-être les Acteurs, en ce moment critique,
Un peu mieux aviſés, ont craint un mauvais ſort.
Mais n'importe ; la Troupe a tort.
Une Piéce nouvelle eſt toujours aſſez bonne.
Les vieilles à préſent n'amuſent plus perſonne.

L'AMI.

Et celle qu'on devoit aujourd'hui nous donner,
Vous eſt-elle connue ?

LE SOT.

On m'en a fait l'hiſtoire.

L'AMI.

Eh bien ?

LE SOT.

Je n'en ai pas ſurchargé ma mémoire.

L'AUTEUR.

Ce que nous dit Monſieur, a dequoi m'étonner ;
Car l'Auteur ne lit guere, autant qu'on m'a pu dire.

LE SOT.

J'avois pourtant promis de me la laiſſer lire.
La Lecture devoit s'en faire un certain jour,
[Lecture d'amitié s'entend] j'en devois être.
Juſtement j'eus à faire un voyage à la Cour.
On remit la partie.

L'AUTEUR. *A part.*

Ah, le Sot petit-Maître !

L'AMI.

Mais à votre retour on ſçut mieux ménager...

LE SOT.

Les femmes, à leur tour, ne purent s'arranger.

Tenez, la Piéce eſt malheureuſe.
Cette fatalité, qui la pourſuit ici,
A fait qu'aucun projet ne nous a réuſſi.
L'Auteur, je crois, m'en garde une rancune affreuſe;

L'AMI.

Comment ?

LE SOT.

C'eſt qu'il comptoit un peu ſur mes avis.

L'AMI.

Ah ! je n'y penſois pas.

L'AUTEUR.

Il les auroit ſuivis.

LE SOT.

Peut-être : mais du moins, il me l'a fait accroire ;

L'AMI.

Vous vous intéreſſez fortement à ſa gloire ?

LE SOT.

Oh ! beaucoup. Il peut s'en flatter.

L'AMI.

Vous le connoiſſez ?

LE SOT.

Fort.

L'AUTEUR. *A part.*

Oh ! je vais éclater.

L'AMI.

Il eſt de vos amis ?

LE SOT.

On ne peut davantage

L'AUTEUR.

Cet aveu m'eſt bien cher ; je vous ſuis obligé.

LE SOT.

Dequoi ?

L'AMI.

C'eſt que Monſieur eſt votre protégé.

L'AUTEUR.

Ah ! J'ignorois que j'euſſe un ſi grand avantage.
Du jour qu'il vous plaira, nous n'aurons qu'à datter;
Soyez toujours pour moi, Monſieur, ce que vous êtes,

L'AMI.

A part.
Oui, C'eſt-à-dire un Sot.

LE SOT *ſaluant.*
Monſieur....

L'AUTEUR.
Ce ſont des dettes.
Que ma reconnoiſſance aura ſoin d'acquitter.

LE SOT
Je connois tant d'Auteurs, que j'ai crû vous connoître.
D'ailleurs, je ſuis ravi....

L'AUTEUR.
Non; c'eſt moi qui dois l'être.

LE SOT.
Meſſieurs, je vous ſalue.

L'AMI.
Adieu donc.

LE SOT *de loin.*
Serviteur.

SCENE III.

L'AUTEUR, L'AMI.

L'AMI.

N'Etes-vous pas charmé de cette connoiſſance?
Vous venez d'acquérir un nouveau protecteur.

L'AUTEUR.
N'ai-je point trop bleſſé ſa ſotte ſuffiſance?

L'AMI.
Il peut être fâché; mais non pas affligé.
Comptez qu'il eſt puni, ſans être corrigé.
Mais Damis vient. Il a quelque choſe à nous dire,
Tenez-vous bien.

L'AUTEUR.

Pourquoi ?

L'AMI.

Votre procès eſt fait.
Ne le voyez-vous pas à ſon air ſatisfait !

SCENE IV.

DAMIS *riant.* L'AUTEUR, L'AMI.

L'AMI.

Peut-on rire avec vous de ce qui vous fait rire ?

DAMIS.

Je ris de la détreſſe & de l'épuiſement
De ceux qui ſont chargés de notre amuſement :
Où nos faiſeurs de Comédies
Vont-ils préſentement chercher leurs rapſodies ?
Il eſt bien ſingulier que les Auteurs du temps
Ne puiſſent rien tirer de la ſource publique !
Et que, pour leur fournir une Piéce Comique,
Il faille un autre monde, & d'autres habitans !
Ah ! Bien-tôt ils iront ſe pourvoir dans la Lune ;
Oui, les Auteurs iront....

L'AMI.

C'eſt la même rancune
Que vous gardez toujours contre ces pauvres gens !

DAMIS.

Point du tout ; je ſuis juſte, & des plus indulgens ;
Et j'éclate, à regret, contre leur ignorance.
Ne fourniſſons-nous plus à rire à nos dépens ?
Eſt-ce que le bon ſens a fait fortune en France ?
Et les Originaux y ſont-ils moins fréquens ?
A la Ville, à la Cour, l'eſpéce manque-t'elle ?
Il me ſemble pourtant que la moiſſon eſt belle ;

Et que, sans en taxer directement aucun,
Il en est parmi nous, plus de cent, au lieu d'un;
Dont les Ministres de Thalie
Peuvent avec succès célébrer la folie.

L'AMI.

Que n'êtes-vous Auteur?

DAMIS.

Vous vous mocquez de moi.

L'AMI.

J'en serois bien fâché. Mais à propos de quoi,
Où va cette tirade? elle est pourtant fort belle.

DAMIS.

Parbleu, c'est à-propos de la Piéce nouvelle.

L'AMI.

On vous l'a lue apparemment?

DAMIS.

Non: mais dans les Foyers une petite amie
M'en a fait à l'instant toute l'anatomie.

L'AMI.

C'est une Actrice, ah bon! Suivant son sentiment
Cela ne vaut donc rien?

DAMIS.

C'est assez son idée:
Mais ce n'est pas par où l'affaire est décidée:
Car on peut appeller de ces jugemens-là;
D'autant plus, que pour l'ordinaire,
Une Actrice ne voit que le rôle qu'elle a.
S'il n'a pas l'honneur de lui plaire,
Sur le reste, aussi-tôt, elle étend son arrêt.

L'AMI.

Et vous, sur son rapport, qu'est-ce qui vous déplaît?
D'abord le titre est bon.

DAMIS.

Oui, s'il tient sa promesse.
C'est ce qu'on ne voit point pour la plûpart du tems;
Et je ne crois non plus au titre d'une Pièce
Qu'aux Affiches des Charlatans.

L'AMI.

Celle-ci, selon vous, ne peut qu'être mauvaise ?

DAMIS.

Très-mauvaise.

L'AMI.

Voyons.

DAMIS.

C'est que, par parenthése,
La fable en est absurde.

L'AUTEUR *à part.*

Ah ! Ceci me confond.

DAMIS.

Oui, bizarre, apocriphe, étrange, imaginaire.

L'AUTEUR.

Elle peut n'être pas dans la forme ordinaire.

DAMIS.

Soyez sûr que la forme emportera le fond.
Voici d'abord sur quoi ma critique s'exerce.
Le lieu de la Scéne est en Perse.
Les personnages sont des François déguisés ;
Ou, si vous l'aimez mieux, des Persans francisés ;
Dont l'habit & le nom, suivant toute apparence,
Feront entre eux & nous la seule différence :
Car l'Auteur aura fait comme les autres font.
Sans doute il n'a pas pris la peine
De nous représenter des Persans tels qu'ils sont.

L'AUTEUR.

Ose-t'on aujourd'hui dépaïser la Scéne ?
L'Auteur en connoît le danger.
Imputez-en la faute.....

DAMIS.

A qui donc ?

L'AUTEUR.

A vous autres ;
Qui ne supportez rien qui vous soit étranger,
Et qui n'admettez plus d'autres mœurs que les vôtres ;
Eh ! Comment varier vos plaisirs en ces lieux ?
Renfermés dans la sphére où le sort vous fit naître,

Vous bornez la nature à votre façon d'être.
Tout ce qui n'eſt point vous, eſt abſurde à vos yeux.
Vous ne reconnoiſſez aucune autre manière
De parler, de penſer, & même d'exiſter,
Que celle qui vous eſt propre & particuliére.
Que faire? L'on a beau réclamer, inſiſter;
Vous ne voulez plus voir, que vous, ſur vos Théatres,
Ou de vos préjugés ſoyez moins idolâtres,
Ou ſouffrez, puiſqu'on cherche à combler vos deſirs,
Que l'uniformité régne dans vos plaiſirs.

DAMIS.

Vous êtes du métier, Monſieur, à vous entendre?

L'AUTEUR.

Et vraiment oui, pour mes péchez.

DAMIS.

Je ne ſçais pas pourquoi vous vous le reprochez:
Mais aurez-vous auſſi la bonté de deffendre
Une autre abſurdité?

L'AUTEUR.

Voyons-la, j'y conſens,

DAMIS.

L'Auteur a crû faire un chef-d'œuvre,
En mettant la Féerie en œuvre.

L'AUTEUR.

C'eſt une nouveauté.

DAMIS.

Qui n'a pas le bon ſens.
Comment! Du merveilleux & de l'imaginaire
Dans un tableau des mœurs, où tout doit être vrai.
Dans un portrait naïf de la vie ordinaire,
Dans une Comédie; enfin?

L'AUTEUR.

C'eſt un eſſai,

DAMIS.

Qui tombera d'abord; comptez ſur ma parole.

L'AMI.

Il peut plaire.

DAMIS.

Jamais. Le genre eſt trop frivole,

L'AMI.

Mais on s'y prête ailleurs.

DAMIS.

Oui, dans un conte bleu;
Ou ſur le Théatre Lyrique :
On veut bien ſouffrir la, que tout ſoit chimérique :
Mais à la Comédie, il n'en eſt pas ainſi.

L'AUTEUR.

N'eſt-ce pas le plaiſir que vous cherchez ici ?

DAMIS.

Oui : mais on veut qu'il ſoit d'une certaine eſpéce.
Si-tôt qu'il extravague, il nous choque, il nous bleſſe.
Il a ſon caractére, il a ſon genre à part,
Preſcrits dans tous les tems par les régles de l'Art.

L'AUTEUR.

Comment, vous prétendez lui donner des entraves,
Mais le connoiſſez-vous, le plaiſir ?

DAMIS.

Je crois qu'oui.

L'AUTEUR.

Vous y gagnerez plus en dépendant de lui.
Loin d'être ſes tyrans, devenez ſes eſclaves.
Ennemi d'un joug rigoureux,
Si tôt qu'il n'eſt plus libre, il devient l'ennui même.
Renoncez au plaiſir, ou changez de ſyſtême.
Quand il cherche à vous rendre heureux,
Ceſſez de lui preſcrire une triſte formule.
Les moyens qu'il ſaiſit ſont toujours les meilleurs :
Quelque forme qu'il prenne, ici tout comme ailleurs,
Croyez que le plaiſir n'eſt jamais ridicule.
Son nom le définit. Dès qu'il eſt, c'eſt aſſez.
Les régles n'y font rien. Il eſt au deſſus d'elles.
Quant à nous, ne ſoyons jamais embarraſſez
Que de le préſenter ſous des formes nouvelles,

C'eſt à nous autres d'en trouver ;
C'eſt à vous de les approuver.

L' A M I.

Eh mais ! il a raiſon : que diable ! au bout du compte,
Nous ne devons ici proſcrire que l'ennui.

D A M I S.

S'il eſt vrai, craignez donc la Piéce d'aujourd'hui.

L' A M I.

Elle peut réuſſir.

D A M I S.

L'épreuve en ſeroit prompte.

L' A M I.

Je me préviens pour elle.

D A M I S.

Ah ! je m'en réjouis.
Pour moi, je ſuis prévenu contre.

L' A M I.

Eſtes-vous toûjours juſte en pareille rencontre ?

D A M I S.

Seriez-vous curieux de perdre cent Louis ?

L' A M I.

Gagez contre Monſieur.

D A M I S.

Il en eſt bien le maître.

L' A U T E U R *à part.*

Je ne riſque déja que trop.

L' A M I.

Cela peut être.

L' A U T E U R *à Damis.*

Et combien mettrez-vous ?

D A M I S.

Autant.

L' A U T E U R.

Ah ! c'eſt trop peu.
Quand il s'agit du ſort d'une Piéce nouvelle,
On a tant d'avantage à parier contre elle,
Qu'on ne peut mettre moins de dix contre un au jeu.

Pour

Pour qu'elle réuſſiſſe il faut preſque un miracle.
Mais la Toile ſe léve.

DAMIS.

Adieu, Meſſieurs, adieu.
Je m'en vais me placer.

L'AMI.

Vous vous troublez ?

L'AUTÉUR.

Morbleu,
Son préjugé pourroit devenir un oracle.

Fin du Prologue.

AMOUR POUR AMOUR,

COMEDIE

En trois Actes, en Vers.

Pièce dans le genre grave, tirée du conte de la Belle et la Bête, comme l'opéra de Zémire et Azor.

ACTEURS.

UNE FE'E, ſous le nom d'ASSAN, Prince Perſan.

AZOR, Génie, Amant de Zemire.

ZALEG, Génie, Amant de Nadine.

ZEMIRE.

NADINE.

Troupe d'Habitans & d'Habitantes.

La Scène eſt dans un Hameau voiſin de Bagdat.

AMOUR POUR AMOUR.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AZOR, ZALEG.

AZOR.

TU ſors d'avec Nadine ; & cet Objet charmant
T'aura communiqué ſon aimable enjoûment :
Car on prend volontiers l'humeur de ce qu'on aime ;
N'eſt-il pas vrai, Zaleg ;

ZADEG.

Je ris d'un ſtratagême ;

Dont je vais essayer le succès en ce jour.
Mais à quoi me sert-il d'être heureux en amour ?

AZOR.

Comment donc ?

ZALEG.

Si la Fée eût eu la moindre envie
De nous laisser revoir un jour notre Patrie,
Dès long-tems sa promesse auroit eu son effet.

AZOR.

Tu murmures ?

ZALEG.

J'ai tort !

AZOR.

Sans doute.

ZALEG.

Tout-à-fait !
Pour des êtres tels que nous sommes,
Il est fort amusant de vivre avec des Hommes ;
Pour peu qu'on les connoisse, on en est bien-tôt las.
Notre exil eut d'abord pour moi quelques appas ;
Et je regrettai moins le séjour des Génies.
A tout prendre, il est vrai, que chez le genre humain,
On peut rencontrer sous la main
Des Mortelles assez jolies ;
Et que parmi l'espéce, il se trouve des cœurs,
Dont il nous seroit doux de nous rendre vainqueurs,
Mais tout ce que l'on en peut dire,
Est que la Terre a ses plaisirs.
Hé comment pourroient-ils remplir tous nos désirs.
Puisqu'à ceux des Mortels ils ne peuvent suffire ?

AZOR.

Tu n'as donc plus d'espoir.

ZALEG.

Ma foi, je n'en ai plus,

AZOR.

Va, nous verrons finir notre métamorphose.
Tu sçais la loi qu'on nous impose

Pour rentrer dans les droits dont nous ſommes déchus.

ZALEG.

Oui, ſous cette figure aſſez hétéroclite,
Je ſçais qu'il faut nous faire aimer
D'un objet qui ſoit jeune, & digne de charmer :
C'eſt la condition que l'on nous a preſcrite :
Nous avons ſatisfait à tout éxactement.

AZOR.

Il faut croire que non.

ZALEG.

Comment ?
N'avons-nous pas rempli cette clauſe importune ?

AZOR.

J'en doute.

ZALEG.

Ah ! c'eſt à quoi je ne m'attendois pas.
Quelque part où le ſort ait promené nos pas,
Quoi ! N'avons-nous pas fait vingt conquêtes pour une ?
Cependant nous voilà, tout comme au premier jour,
Habitans enchaînés dans ce maudit ſéjour :
Et la clauſe a pourtant été bien accomplie.

AZOR.

Pour obtenir notre retour,
Il falloit inſpirer un véritable amour :
Cette condition n'a pas été remplie.

ZALEG.

En voici bien d'une autre ! Hé, qu'avons-nous donc fait ?

AZOR.

Nous n'avons inſpiré qu'un goût foible & volage,
Et l'on n'a pris, pour nous, qu'un amour de paſſage.

ZALEG.

Ma foi, je n'en crois rien : je ſuis sûr de mon fait.
J'ai plû, je me ſuis fait aimer.

AZOR.

En apparence.

ZALEG.

Et mais, on me l'a dit cent fois.

AZOR.

Vaine assurance.

ZALEG.

Vous me pouſſez à bout.... Parbleu j'en ſuis charmé;
Vous verrez qu'on peut être heureux ſans être aimé.

AZOR.

Le véritable Amour n'eſt plus guére en uſage.

ZALEG.

Vous rafinez ſur tout... Pour moi, je ſuis plus ſage.
Nous ſerions ſelon vous, pour jamais en éxil,
Puiſqu'on ne peut trouver de cet amour ſincére!
Mais où ſe tient-il donc? C'eſt donc une chimére!
Et vous, Seigneur Azor, dites-moi, ſe peut-il
Qu'on n'ait point eu pour vous un amour véritable?

AZOR.

Ah! rien n'eſt plus indubitable.
Mais laiſſons le paſſé, ſongeons préſentement.....

ZALEG.

Croyez que le préſent n'ira pas autrement.

AZOR.

Et pourquoi donc? Nadine, & l'aimable Zémire,
Sont capables d'aimer bien véritablement.

ZALEG.

On ſe flatte toujours de ce que l'on déſire.
Auſſi, que n'avez-vous aimé
Cette Fée, à préſent infléxible & cruelle,
Dont le cœur fut pour vous vainement enflammé?
C'eſt notre Souveraine. Elle étoit aſſez belle.
Elle ne nous eut pas envoyés ici-bas,
Pour chercher un amour qui ne s'y trouve pas.
Car, ſur quoi fondez-vous un eſpoir qui m'étonne?
Si la Fée eût voulu nous laiſſer nos attraits,
Paſſe encor: mais Seigneur, Nous paroiſſons tout prêts
D'entrer dans la ſaiſon qui précéde l'Automne.

AZOR.

AZOR.

Depuis que, sous ces traits, nous sommes déguisés,
Ont-ils changé ?

ZALEG.

Non : mais nos trésors épuisés....

AZOR.

En avons-nous besoin auprès de nos maîtresses ?
Ce ne sont, à leurs yeux, que de fausses richesses.

ZALEG.

L'amour le plus honnête en consomme toûjours.
Il vous est défendu de dire qui vous êtes.
Et vous ne pouvez faire entrer dans vos fleurettes
Tous ces mots consacrés aux plus tendres amours :
Ceux *d'aimer*, *d'adorer*, *de flame*, *de tendresse*,
Ne vous sont pas permis. La défense est expresse.
Vous en êtes réduit aux soins officieux,
Aux assiduités, au langage des yeux,
Aux marques d'amitié.

AZOR.

Que faire ?

ZALEG.

Quand on donne, on n'a pas besoin de commentaire.
Et pour vous achever, vous avez un Rival,
Qui ne s'en tiendra pas à l'amour pastoral.
Ses grands airs, ses grands mots, son rang, son opulence,
Doivent emporter la balance.
Qu'avez-vous à pouvoir mettre en comparaison ?
De l'esprit, du sçavoir, du sens, de la raison,
Et le reste ; Seigneur, tout cela mis en somme
Fait tout juste en amour zero, je le sçais bien.

AZOR.

Mais Assan n'est qu'un fat.

ZALEG.

Et morbleu, n'est-ce rien ?
Pour l'ordinaire, un fat supplante un honnête homme.
C'est l'ordre. Attendez-vous à jouer de malheur.

AZOR.

Ah ! Zémire, Zémire, aurois-je la douleur
De vous voir devenir ſon heureuſe conquête ?

ZALEG.

Il a tout ce qu'il faut pour lui tourner la téte.
Zémire aura le ſort que tant d'autres ont eu.

AZOR.

Ne la compare point à tout ce que j'ai vû.
Toute comparaiſon ſeroit injurieuſe.

ZALEG.

Je m'attendois à ce diſcours ;
Car, en fait de maîtreſſe, il arrive toûjours
Qu'on croit que la derniere eſt la plus merveilleuſe.

AZOR.

Ah, quelle différence ! Et que j'ai de raiſons
Pour excepter Zémire, & pour mieux juger d'elle !
A cet âge, où l'on croit qu'il ſuffit d'être belle,
Zémire croit avoir beſoin de mes leçons.
Que dis-je ? Elle en connoît le prix.
Loin de laſſer ſa complaiſance,
Mes conſeils ſont reçus avec reconnoiſſance.
Les progrès que j'ai faits, ne m'ont pas moins ſurpris
Que le fonds de ſon cœur & de ſon caractére.
Non, Zaleg, les ſoins aſſidus
Que je prends tous les jours d'une éléve ſi chére,
Pour Zémire & pour moi ne ſeront point perdus.

ZALEG.

Et ne voit-elle rien à travers ce myſtére ?

AZOR.

Hélas ! je n'en ſçais rien. Mais independamment
De l'ordre rigoureux qui me force à me taire,
Je n'aurois pas voulu me conduire autrement.
Je crois que le plus ſûr eſt de chercher à plaire,
D'aimer, avant que d'être un Amant déclaré.
Un aveu bien ſouvent ne devient téméraire
Que faute d'être préparé.
C'eſt ainſi que mes ſoins, agréés par Zémire,
La ménent pas-à-pas vers l'amoureux empire ;

Elle s'attache à moi, ſans s'en appercevoir.
Elle s'accoutume à m'entendre ;
La ſincere amitié qu'elle me laiſſe voir,
Se changera bientôt en amour le plus tendre :
Ce moment n'eſt pas loin ; il viendra ; je l'attends.

ZALEG.

Ce moment pourroit bien n'arriver de long-temps.
Suppoſez que Zémire, à qui vous pourriez plaire,
Ait pour vous cet amour qui vous eſt néceſſaire ;
S'il demeure ſecret, il vous ſervira peu.
Il faut qu'elle en faſſe l'aveu,
De façon que la Fée en ſoit bien convaincue :
Autrement, marché nul, & l'affaire eſt rompue.
Il faut qu'avec ſincérité,
Et ſans aucune obſcurité,
Zémire diſe d'elle-même ;
J'aime Azor ; c'eſt Azor que j'aime.
Ce ſont les mots preſcrits.

AZOR.

Hélas ! je le ſçais bien.

ZALEG.

Tous les équivalens ne ſerviroient à rien.

AZOR.

Zémire les dira.

ZALEG.

La chimére eſt nouvelle !
Elle ne les ſçait pas ; comment les dira-t-elle !

AZOR.

Comment ?

ZALEG.

Oui ; répondez à cette objection.

AZOR.

La nature & l'amour les lui pourront apprendre.

ZALEG.

Ah Seigneur ! c'eſt fort bien le prendre.
En admettant la ſuppoſition,
Pourra-t-elle, avec vous, en faire aucun uſage,
Que vous ne vous ſoyez déclaré ſon Amant ;

Que vous n'ayez parlé, comme on parle en aimant ?
Préviendra-t-elle votre hommage ?
Quand vous en ſeriez adoré,
Ira-t-elle au-devant d'un amour ignoré ?
Elle doit vous laiſſer venir, & vous attendre.
Et vous vous attendrez tous deux.

AZOR.

Ainſi le veut la Fée.

ZALEG.

Ah ! je crois mieux l'entendre.
Je compte, en dépit d'elle, être bientôt heureux.
Sans craindre qu'elle s'en offenſe,
J'ai trouvé le ſecret d'éluder ſa défenſe.
Nadine va ſçavoir, à n'en pouvoir douter,
Que je l'aime.

AZOR.

Tu ſçais ce qui peut t'en coûter.

ZALEG.

Ne craignez rien pour moi. J'ai chargé du meſſage
Certains jeunes oiſeaux dreſſés pour cet uſage.
Nadine, avant la fin du jour,
Aura bien entendu parler de mon amour.

AZOR.

Va donc, & réuſſis.

ZALEG.

Je n'en ſuis pas en peine.

AZOR.

Adieu.

SCENE II.

AZOR *ſeul.*

Voici l'heure à peu près :
Voyons dans la route prochaine
Si Zémire n'eſt point ſous ces ombrages frais.

SCENE III.

ZEMIRE, NADINE.

NADINE.

NE ferions-nous pas mieux d'être avec nos compagnes
A folâtrer enſemble au milieu des campagnes ?

ZEMIRE.

Ces prétendus plaiſirs ne flattent plus mes ſens.

NADINE.

En trouvez-vous ici de plus intéreſſans ?
Et peut-on préférer ces bois à nos prairies ?
Je voudrois égayer un peu mes rêveries.
Pour moi j'irois plûtôt au bord de nos ruiſſeaux :
On entend leur murmure ; on voit couler leurs eaux ;
Aſſiſe ſur les fleurs qu'ils font ſans ceſſe éclore ;
On en cueille ; on s'en pare ; on s'embellit encore ;
On y reſpire un air délicieux,
Qui donne à nos attraits une fraîcheur nouvelle :
Leur onde claire & pure eſt un miroir fidelle ;
On peut avec plaiſir y promener ſes yeux ;
Le Ciel s'y peint, & l'on s'y voit ſoi-même.

ZEMIRE.

Ces amuſemens-là ne ſont plus ceux que j'aime.
Tu vois comme l'on change !

NADINE.

Oui, ſans ſçavoir pourquoi.
Ne l'éprouvai-je pas moi-même ? expliquez-moi,
Pourquoi, de jour en jour, je deviens ſi joyeuſe.
Souvenez-vous du tems, où vous diſiez très-bien
Qu'une fille ennuyée eſt toujours ennuyeuſe.
Je l'étois ; ou plutôt je n'étois bonne à rien :

Mais nous avons troqué d'humeur l'un avec l'autre ;
Vous avez pris la mienne ; & moi, j'ai pris la vôtre :
Je crois, en bonne foi, vous devoir du retour.

ZEMIRE.

Peut-être.

NADINE.

Ah ! rien n'eſt plus viſible,
Eh quoi ! Tous vos plaiſirs s'envolent chaque jour.

ZEMIRE.

D'autres ont ſuccédé.

NADINE.

Cela n'eſt pas poſſible !
Et quels ſont ces plaiſirs ?

ZEMIRE.

Ce ſont ceux que le temps,
L'âge, avec la raiſon, aménent chaque année.

NADINE.

Ah, ah, vous parlez d'âge ! A peine êtes-vous née.

ZEMIRE.

Hé quoi donc ? Dans quatre ans n'aurai-je pas vingt ans ?

NADINE.

Et mais, un jour viendra que nous en aurons trente.
D'ici-là, c'eſt un ſiécle. On n'en voit pas la fin.
Cependant, profitons de la ſaiſon courante.
Dans les plaiſirs du tems coulons notre deſtin.
Nous ferons comme ont fait nos méres, nos parentes.
D'ailleurs, chaque ſaiſon a des fleurs différentes ;
Chaque âge doit avoir ſes plaiſirs ; au ſurplus....

ZEMIRE.

Tout me donne à réver ;

NADINE.

Et moi tout me diſſipe.

ZEMIRE.

Je me forme l'eſprit ;

NADINE.

Et moi je m'émancipe.

ZEMIRE.

J'occupe mes loisirs.

NADINE.

Pour moi, je n'en ai plus.

ZEMIRE.

Tandis que je le puis, j'amasse, je rassemble
De quoi me faire un fond heureux & suffisant
Pour un temps à venir :

NADINE.

Vous perdez le présent
Qui vaut tout l'avenir ensemble.
On ne rajeunit pas.

ZEMIRE.

Hé qu'importe ?

NADINE.

Fort bien.

ZEMIRE.

Ah ! de grace, finis ce fâcheux entretien.

NADINE.

Vous ne méritez pas, d'être à l'âge où vous êtes;
Ni même les faveurs que le ciel vous a faites.
Peut-on s'en soucier si peu !
Ce que parmi les fleurs est la rose nouvelle,
Vous l'êtes parmi nous ; & d'un commun aveu,
Nous vous cédons l'honneur d'en être la plus belle;
Encor faut-il y prendre un peu de part !
Quelque riche qu'on soit des dons de la nature,
Il ne faut pas laisser que d'y joindre un peu d'art,
La beauté même a besoin de parure.
Pardonnez ma franchise, & sçachez votre état;
Déja cette langueur qui vous est étrangére,
A fait sur vos appas une trace legére :
Et l'ennui qui vous gagne altére votre éclat.

ZEMIRE.

Je suis donc bien changée ?

NADINE.

Eh mais, un peu, vous dis-je :
Si vous n'y mettez ordre ...

ZEMIRE.

Hélas !

NADINE.

Vous soupirez ?

ZEMIRE.

Il est vrai.

NADINE.

Qu'avez-vous ? Quel sujet vous afflige,
Zémire, est-ce-là tout ce que vous me direz ?

ZEMIRE.

Tu m'en demandes plus que je n'en sçais encore.

NADINE.

Le mystére entre nous n'est pas trop de saison.

ZEMIRE.

Puis-je expliquer ce que j'ignore ?

NADINE.

Hé quoi, vous prétendez que c'est à la raison
Qu'il faut attribuer votre métamorphose ?

ZEMIRE.

Je l'ai cru.

NADINE.

Mais il faut qu'elle ait une autre cause.

ZEMIRE.

Une autre cause ?

NADINE.

Assurément.
C'étoit votre pensée ; & moi, voici la mienne.
Lorsque la raison vient (puisqu'il faut qu'elle vienne)
Peut-elle en même-tems, & si différemment,
Changer, comme elle a fait, mon humeur & la vôtre;
Egayer l'une, attrister l'autre ?
Elle doit opérer de la même façon.

ZEMIRE.

Mais effectivement j'en ai quelque soupçon.

NADINE.

Avouez-moi d'où vient votre langueur extrême.
Qu'est-ce donc qui se passe au-dedans de vous-même?

ZEMIRE.

Avec étonnement je regarde ces lieux.
Hélas ! depuis un temps que ſuis-je devenue ?
Il ſemble que j'habite une terre inconnue :
Tout ce qui m'environne eſt étrange à mes yeux :
Je vois différemment ce qui s'offre à ma vue ;
Mon ame eſt autrement émue.
Mes eſprits & mes ſens n'ont plus le même cours :
J'y trouve un changement qui n'eſt que trop viſible ;
Je me cherche en moi-même, & je m'y perds toûjours.
Je n'ai plus rien de libre. Il ne m'eſt pas poſſible
De démeler d'où vient le trouble de mon cœur.
C'eſt en vain que je veux ſortir de ma langueur :
Je m'y ſens retenir par d'invincibles charmes.
Je m'exhale ſans ceſſe en ſoupirs, en regrets :
Et ſans ſçavoir quels ſont mes ſentimens ſecrets,
Souvent je m'attendris juſqu'à verſer des larmes.
Cependant, quel que ſoit l'état où tu me vois,
Il ne me déplaît pas autant que tu le crois.

NADINE.

Le meilleur ſeroit, ce me ſemble,
De chercher à ſortir d'un état importun.
C'eſt comme un ſort : il y reſſemble.
A l'égard du remède, il doit s'en trouver un.
Que ne conſultez-vous ?...

ZEMIRE.

Qui donc ?

NADINE.

Azor.

ZEMIRE.

Je n'oſe.

NADINE.

Vous n'oſez ?

ZEMIRE.

Non, vraiment.

NADINE.

Et quelle en eſt la cauſe ?

ZEMIRE.

Hélas ! c'eſt ce que juſqu'ici
Je n'ai pas encor éclairci. *Elle ſe regarde.*
Mais à propos de lui, vraiment, je me rappelle
Qu'il faut que je retourne au Hameau promptement.
Attends-moi. Je reviens ici dans un moment.

NADINE.

J'attendrai.

ZEMIRE.

Sois toûjours ma compagne fidelle.
Je t'ai confié ma douleur;
Tu vois que j'ai bien du malheur :
C'eſt un titre de plus pour m'aimer davantage.

NADINE.

Allez, je ſçais à quoi notre union m'engage :
Comptez de plus en plus ſur ma tendre amitié.

ZEMIRE.

Ne t'en vas pas.

NADINE.

Hé non.

SCENE IV.

NADINE *ſeule.*

Elle me fait pitié.
Azor la perd. Depuis cette époque fatale,
Zémire chaque jour fond, change, & dépérit.
Et voilà ce qu'on gagne à raiſonner morale;
Et, qui pis eſt encore, à s'en remplir l'eſprit !
J'ai toûjours bien penſé qu'elle nous eſt mortelle.
La fureur de ſçavoir quelque choſe de plus,
Et de primer ſur nous d'une façon nouvelle,
De pouvoir abonder en diſcours ſuperflus,

De parler, ou plûtôt d'ennuyer comme un Livre,
Entre Azor & Zémire a fait la liaiſon.
Si, par un coup du Ciel, elle ne s'en délivre,
La pauvre malheureuſe y perdra la raiſon.

SCENE V.

AZOR, NADINE.

NADINE.

Vous cherchez Zémire ?

AZOR.

Oui, Nadine ;
Je la cherche.

NADINE.

Elle ſort à l'inſtant de ces lieux.
Peut-être qu'elle a craint de paroître à vos yeux.

AZOR.

Pourquoi donc ?

NADINE.

Je me l'imagine.

AZOR.

Elle me voit toûjours avec tant de bonté !

NADINE.

Ne fait-on jamais rien contre ſa volonté ?
Excuſez ma franchiſe.

AZOR.

Elle eſt un peu cruelle.

NADINE.

Vous veniez reprendre avec elle
Ces ſublimes diſcours, ces propos merveilleux,
Ces entretiens abſtraits, que d'abord on admire,
Et qu'on ne tarde guére à trouver ennuyeux ?

AZOR.

Nos entretiens ſont tels qu'il convient à Zémire.

NADINE.

Je ne ſçais pas comment elle a pu s'en coeffer.
Ce n'eſt point notre fait que de philoſopher.
Quoi qu'on diſe en faveur du ſexe dont nous ſommes,
Les éloges ſont faux, ou du moins trop flatteurs.
Le Ciel ne nous fit point pour être des Docteurs :
C'eſt un métier qu'il faut abandonner aux hommes,
Par forme, comme on dit, de dédommagement.
Chacun a ſon talent. L'art de plaire eſt le nôtre ;
Celui de raiſonner, bien ou mal, eſt le vôtre.
Ainſi tout s'eſt trouvé réparti ſagement.
Zémire vient d'en faire une épreuve aſſez belle.
Avant que vous euſſiez ſur elle
Acquis un peu trop de pouvoir,
Elle avoit tout l'eſprit que nous devons avoir ;
Elle cherchoit à plaire ; elle paroit ſes charmes ;
Et de l'ajuſtement y joignoit le ſecours.

AZOR.

Sa beauté n'a beſoin que de ſes propres armes.

NADINE.

Chanſons ! En ſe parant, on y gagne toujours.
D'ailleurs, tout s'enſuivoit ; les plaiſirs & les graces
Sembloient voltiger ſur ſes traces.

AZOR.

Ne les y voit-on plus ?

NADINE.

Non.

AZOR.

C'eſt donc d'aujourd'hui ?

NADINE.

La date n'y fait rien. Elle ſe meurt d'ennui.

AZOR.

Je n'en ſçais pas la moindre choſe.

NADINE.

C'eſt que l'on ne ſçait pas tous les maux que l'on cauſe.

AZOR.

Je la vois tous les jours.

NADINE.

Mais je la vois auſſi.

AZOR.

Elle ne ſemble pas avoir aucun ſouci.

NADINE.

Sa triſteſſe paroît aſſez ſur ſon viſage;
Et je ne comprends pas que l'on diſpute un fait.

à part. AZOR.

De l'amour que j'inſpire eſt-ce un heureux préſage?
Aurois-je le bonheur de cauſer cet effet?
Ou bien ſeroit-ce Aſſan, pour qui Zémire!...

haut.

Mais quelle viſion! Que venez-vous me dire?
Votre amie a préciſément
Cette douce gayeté, cet aimable enjoûment,
Qui, ſans aller jamais juſques à la folie,
S'éloigne également de la mélancolie.

NADINE.

Eh! c'eſt qu'apparemment je ne m'y connois point.

AZOR.

Je ne puis vous paſſer ce point.
Elle, de la triſteſſe? Elle n'en a pas l'ombre.

NADINE.

Elle eſt ſi bien en proye au chagrin le plus ſombre,
Que même ſa beauté s'en reſſent.

AZOR.

Ah, grands Dieux!
Jamais un feu plus vif n'a brillé dans ſes yeux:
Les beaux jours du printemps ne ſont pas plus beaux qu'elle:
A chaque inſtant quelque grace nouvelle
Vient, d'un nouvel éclat, embellir ſes appas.

NADINE.

Il faut donc qu'avec vous elle ſe contrefaſſe.

AZOR.

Nadine, la beauté ne ſe contrefait pas.

NADINE.

Je voudrois qu'elle vînt pour vous confondre en face ;
Je l'attends ici juſtement.

AZOR.

Je conviens avec vous que ſon ajuſtement
N'emprunte point de l'art la folle bigarrure ;
Que la ſimplicité fait toute ſa parure.
Nadine je ne puis la blâmer en cela.

NADINE.

Vous avez raiſon.

SCENE VI.

ZEMIRE, *avec gayeté & ornée galamment avec des fleurs.* AZOR, NADINE.

ZEMIRE.

ME voilà.

AZOR.

Quelle parure ! Ah Ciel !

NADINE.

Quelle joie éclatante !

à part. AZOR.

Zémire cherche à plaire, & ce n'eſt pas à moi.

ZEMIRE.

J'ai ſuivi tes avis.

NADINE.

Je devine pourquoi.
Vous me paroiſſez bien contente !

ZEMIRE.

Pour contente, à préſent je la ſuis.

NADINE.

Un moment.
Apporte bien du changement.

AZOR.

Ah ! Nadine, un moment, laiſſez-nous, je vous prie.

NADINE.

Volontiers : Auſſi-bien le ſérieux m'ennuye.

SCENE VII.

AZOR, ZEMIRE.

ZEMIRE.

AZor ! ...

AZOR.

Zémire ! ...

ZEMIRE.

Hé mais....

AZOR.

Hé bien ?

ZEMIRE.

Vous paroiſſez Rêveur ?

AZOR.

Je le deviens.

ZEMIRE.

Pourquoi donc ?

AZOR.

Je ne ſçais,

ZEMIRE.

Par quelle avanture imprévue
Aurois-je le malheur de bleſſer votre vue ?

AZOR.

Votre éclat m'éblouit.

ZEMIRE.

Quel eſt ce ſombre accueil ?
Azor ne daigne pas m'honorer d'un coup d'œil !

AZOR.

Ah ! vous embellissez ce qui pare les autres.

ZEMIRE.

Des complimens si vains ne peuvent me flatter.

AZOR.

Vous vous les attirez.

ZEMIRE.

Daignez mieux me traiter ;
Azor, au nom des Dieux, quels chagrins sont les vôtres ?

AZOR.

Que me demandez vous ?

ZEMIRE.

D'en être de moitié.

AZOR.

Je suis trop malheureux.

ZEMIRE.

Mes instances sont vaines !
Si vous ne voulez pas que j'entre dans vos peines,
Quand voulez-vous jouir de ma tendre amitié ?
Elle peut, au défaut de mon expérience,
Du moins, de vos malheurs, adoucir la rigueur.

AZOR.

Mais vous, qui me pressez de vous ouvrir mon cœur,
Avez-vous bien en moi la même confiance ?
Depuis qu'auprès de vous je me suis attaché,
Voyons, n'avez-vous rien que vous m'ayez caché ?
La confiance exige, & veut du réciproque.
Ce doux épanchement doit être mutuel.
Hé quoi donc ? Vous gardez un silence équivoque ?

ZEMIRE, *à part.*

Nadine aura tout dit.

AZOR, *à part.*

Ah, quel moment cruel !

Haut.

Le trouble & la rougeur vous servent d'interprête.

ZEMIRE.

Azor, ne croyez pas une amie indiscréte.

AZOR,

AZOR.

Ce reproche ingénu n'eſt pas un déſaveu.
Zémire....

ZEMIRE.

Qu'ai-je dit ?

AZOR.

Remettez-vous un peu.
Concertez mieux votre réponſe.
On entend un bruit de Cors de chaſſe.
Qu'entens-je ? C'eſt Aſſan ! Ce grand bruit nous l'annonce.
Vous l'attendiez, ſans doute ! Il tourne ici ſes pas,
Et vient, fort à propos, vous tirer d'embarras.
Je ferai beaucoup mieux de lui céder la place.
à part.
Obſervons-les des yeux.

SCENE VIII.

ASSAN, ZEMIRE. *Suite d'Aſſan.*

ASSAN *à ſa Suite.*

JE réjoindrai la chaſſe.

SCENE IX.

ASSAN, ZEMIRE.

ASSAN, *à part.*

SOus ces traits empruntés, continuons toujours
A me venger d'Azor, en troublant ſes amours ;

L'ingrat n'a pû m'aimer, empêchons qu'on ne l'aime.
Haut.
Ah ! Zémire, c'eſt vous ! Mon bonheur eſt extrême.
Je m'échape en ſecret pour venir honorer
L'objet le plus charmant que le Ciel ait fait naître.
Dans ſon plus bel ouvrage, Aſſan vient l'adorer.
Zémire, à ce portrait, devroit ſe reconnoître.

ZEMIRE *inquiéte.*

Qui, moi ?

ASSAN.

Vous ſeule y reſſemblez.
Ramenez vos regards errants dans ces retraites.
Ne cherchez point ailleurs ce qui n'eſt qu'où vous êtes.
L'amour & la beauté ſont ici raſſemblés ;
Aſſan vient, à vos pieds, dépoſer ſon hommage.
Vous ne me dites rien ?

ZEMIRE.

Vous parlez un langage
Qui ne s'eſt pas encore introduit dans ces lieux.

ASSAN.

C'eſt celui qu'il convient de parler à Zémire ;
Et je n'exprime rien que ce qu'elle m'inſpire.

ZEMIRE.

Si je vous inſpirois, je vous entendrois mieux.

ASSAN.

Zémire, ſe peut-il que rien ne vous éclaire ?
Quoi ! vous ne voyez pas que je cherche à vous plaire,
Que je vous aime enfin ?

ZEMIRE.

Vous m'aimez ! Et pourquoi !
A peine avez-vous fait connoiſſance avec moi.

ASSAN.

Vous avez triomphé dès la premiere vue,
Mon cœur fut pénétré d'une atteinte imprévue,
Quand j'ai voulu combattre, il n'en étoit plus temps.

ZEMIRE.

Plus vous vous expliquez, & moins je vous entends.

Ces grands mots de combat, de triomphe, d'atteinte,
M'embarraſſent l'eſprit.

ASSAN.

En quoi ?

ZEMIRE.

Il ſembleroit que c'eſt par force & par contrainte
Que vous avez conçu de l'amitié pour moi.

ASSAN.

Vous parlez d'amitié, lorſque je vous adore !
Ce que vous m'inſpirez porte un nom plus charmant.

ZEMIRE.

Et quel eſt-il ?

ASSAN.

L'amour, dont le feu me dévore.

ZEMIRE.

Dites-moi, cet amour eſt donc un ſentiment.

ASSAN.

Ah Ciel, ſi c'en eſt un !

ZEMIRE.

Voilà ce que j'ignore.
Plus doux que l'amitié ?

ASSAN.

Mille fois plus encore.
De tous les ſentimens, l'amour eſt le plus doux.
Tel qu'il eſt dans mon cœur, il les renferme tous.

ZEMIRE, *à part.*

Il peut avoir raiſon.

ASSAN.

Le rapport eſt fidelle.
Puiſſiez-vous en juger par vous-même en ce jour !
La plus vive amitié n'en eſt qu'une étincelle :
Ou plûtôt elle n'eſt que l'ombre de l'Amour.

ZEMIRE.

Jamais rien d'approchant n'a frappé mes oreilles :
J'en ignorois juſques au nom.
Pourriez-vous m'expliquer de ſi grandes merveilles ?
Quand on a de l'amour, à quoi le connoît-on ?

ASSAN.

A tout ce que je sens, quand le sort nous rassemble.

ZEMIRE.

Et que ressentez-vous ?

ASSAN.

Tous les plaisirs ensemble.

ZEMIRE, *à part.*

Voilà l'effet qu'Azor produit sur tous mens sens.

ASSAN.

Puis-je vous exprimer tout ce que je ressens,
L'effet que font sur moi vos armes invincibles ?
On ne définit bien l'amour qu'aux cœurs sensibles.
Ce qu'on ne ressent point ne s'imagine pas.

ZEMIRE.

Fort bien.

ASSAN.

M'entendez-vous ?

ZEMIRE.

Je vous suis pas-à-pas.

Et quand vous me quittez ?

ASSAN.

Quelle horreur m'environne !
Oui, Zémire, aussi-tôt mon bonheur m'abandonne ;
Les chagrins, les soucis m'attendent au retour ;
Par-tout ailleurs, qu'au fond de cet heureux séjour,
Aucun amusement n'est plus à mon usage :
Je ne sçais quelle affreuse & mortelle langueur
Répand autour de moi le plus sombre nuage.

ZEMIRE, *à part.*

Il semble, mot-à-mot, lire au fond de mon cœur.
Aurois-je de l'amour ? Achevons de m'instruire.
Haut.
Je devine, à peu près, ce que vous m'enseignez.
J'imagine l'état que vous me dépeignez :
Mais quel but a l'amour ? A quoi peut-il conduire ?

ASSAN.

Au bonheur le plus grand, quand il est mutuel.

ZEMIRE.

Et quand il ne l'eſt pas ?

ASSAN.

Ah ! rien n'eſt plus cruel.

ZEMIRE.

Comment faut-il qu'il ſoit pour être réciproque ?

ASSAN.

On ne peut s'y tromper ; rien n'eſt moins équivoque.
Pour être l'un à l'autre, il ſemble qu'on ſoit né ;
Chacun, vers l'objet de ſa flâme,
Par un penchant égal, eſt ſans ceſſe entraîné ;
On ne fait plus qu'un cœur, qu'un eſprit & qu'une ame ;
On ne penſe, on n'agit, on n'exiſte en effet
Qu'autant que l'on s'adore ; on devient ce qu'on aime.

ZEMIRE *avec joie.*

Ce que vous m'apprenez eſt le bonheur ſuprême.
Ah ! de tous les états, voilà le plus parfait.

ASSAN.

Ce n'eſt pas aſſez de me croire :
Pour en être plus ſûre, agréez la victoire
Qui me met en votre pouvoir.

ZEMIRE.

C'en eſt aſſez ; j'ai ſçu ce que je veux ſçavoir.

ASSAN.

Non, Zémire, il vous reſte encore
A goûter le plaiſir d'aimer à votre tour.

ZEMIRE.

Que ſçavez-vous ſi je l'ignore ?

ASSAN *ſe jette aux pieds de Zémire.*

Que cet aveu m'eſt cher ! Oh, trop heureux retour !
Zémire, l'on peut donc vous aimer & vous plaire ?

ZEMIRE.

Ce tranſport n'eſt pas néceſſaire.

A part, en voyant Azor & fuyant.

SCENE X.

AZOR *prend la place de Zémire.* ASSAN.

ASSAN.

JE connois le prix d'un don si précieux,
Zémire, aimez autant que vous êtes aimée ;
Et soyez, à jamais, ma fortune, mes dieux....
il se léve.
Qu'est devenu l'objet dont mon ame est charmée ?
à Azor.
C'est toi qui l'as fait fuir, rival trop indiscret !
Reste ; & dévore ici ta honte & ton regret.

SCENE XI.

AZOR *seul.*

CE qu'il me fait entendre, a dequoi me confondre.
Il n'est donc plus de cœur dont on puisse répondre ?
D'où vient qu'à mon aspect Zémire a disparu ?
Elle a fui dès qu'elle m'a vû.
Seroit-ce par égard pour moi-même, ou pour elle ?
Que veut dire un coup d'œil confus, embarrassé,
Qu'elle semble m'avoir tendrement adressé ?
La victoire d'Assan peut n'être pas réelle.
N'en croyons que Zémire. On peut lire aisément
Dans le cœur ingénu de cet objet charmant.
Je pourrois avoir pris une allarme trop forte....
Je cherche à m'abuser, je le sens ; mais n'importe ;
Saisissons une erreur qui flatte mes désirs :
On n'en refuse point de la main des plaisirs.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZALEG *ſeul.*

L'Amour m'a fait trouver un heureux ſtratagême:
Nadine doit ſçavoir à préſent que je l'aime.
On n'avoit jamais pris de pareils truchemens.
Mais il ſuffit d'aimer ; & tout ſert aux amans.

SCENE II.

NADINE, ZALEG.

NADINE.

Reprenez vos oiſeaux.

ZALEG.

Pourquoi donc ?

NADINE.

Quel dommage !
Vous leur avez gâté leurs chants harmonieux,
En y ſubſtituant un refrain ennuyeux.
Je ne puis ſoutenir cet étrange ramage.

ZALEG.

Que vous disent-ils donc de si fâcheux.

NADINE.

Comment ?
Du matin jusqu'au soir s'entendre incessamment
Répéter, fredonner, ramager à l'oreille ;
Zaleg aime Nadine ! Est-il gêne pareille ?
Que ne leur laissiez-vous les sons mélodieux
Dont ils font retentir nos forêts & nos plaines ?

ZALEG.

Ils vous parlent de vous.

NADINE.

J'aimerois cent fois mieux
Les entendre chanter leurs plaisirs que vos peines.

ZALEG.

On peut varier ce refrain.
Qui vous paroît trop uniforme.
Pour lui donner une autre forme,
Vous avez un moyen certain.
En transposant les noms....

NADINE.

J'ai peine à vous entendre.

ZALEG.

Et mais, vous pourriez leur apprendre
A mettre votre nom à la place du mien.

NADINE.

Cela diroit : » Nadine aime Zaleg.

ZALEG.

Fort bien.
Alors ils chanteroient mes plaisirs & les vôtres.

NADINE.

Je ne veux pas qu'ils soient dans la bouche des autres.
Bon voyage aux oiseaux : en faveur de leurs chants ;
Ils vont tous, de ma grace, avoir la clef des champs.

ZALEG.

Soit. Ils iront dans ces retraites.
Continuer leurs chants nouveaux ;

Et bientôt les autres oiſeaux
Seront auſſi mes interprêtes.
Ils auront des petits qui les imiteront.
Les uns, de proche en proche, iront dans les campagnes,
Dans les forêts, ſur les montagnes,
Les apprendre aux échos qui les répéteront;
D'autres, accoûtumés à de plus grands voyages,
Traverſeront les vaſtes mers,
Et porteront au bout de l'univers
La nouveauté de leurs ramages;
Et par-là, nos deux noms réunis déſormais,
Seront connus par-tout, & ne mourront jamais.

NADINE.

Non; un pareil honneur n'eſt pas ce qui m'anime;
Plus nous faiſons de bruit, & moins on nous eſtime.
Ainſi je garderai vos petits indiſcrets,
Afin qu'ils n'aillent pas répandre nos ſecrets.

ZALEG.

Ah! Nadine, achevez de me rendre la vie.

NADINE.

Avec Zémire ici je ſuis en rendez-vous.
Je la vois; elle vient. Laiſſez-nous, je vous prie;
Elle n'a pas beſoin d'un témoin tel que vous.

SCENE III.

ZEMIRE, NADINE.

ZEMIRE.

NAdine, excuſe-moi, ſi je t'ai fait attendre.

NADINE.

Quand j'attends, je m'amuſe au lieu de m'ennuyer.
Eh bien, Azor, Aſſan, n'ont pû vous égayer?

ZEMIRE.

Je ne ſçais plus auquel entendre.

NADINE.

Eh! de leur tyrannie il faut vous affranchir.

ZEMIRE.

Ah, Nadine!

NADINE.

Quoi donc?

ZEMIRE.

J'ai bien à réfléchir.

NADINE.

Sur quel ſujet?

ZEMIRE.

Sur tout ce que je viens d'apprendre.
Aſſan, qui me déplaît, que je ne puis ſouffrir,
Vient pourtant de me découvrir
Des choſes qui vont te ſurprendre,
Dont il ſemble qu'Azor ait craint de me parler,
Et qu'au fond de mon cœur j'ai peine à démêler.

NADINE.

Voyons.

ZEMIRE.

C'eſt une découverte
Qui pourra bien cauſer ma perte.

NADINE.

Que vous a-t-il appris?

ZEMIRE.

Le ſecret de mon cœur.

NADINE.

Comment?

ZEMIRE.

Oui, la cauſe cachée
De cette mortelle langueur
Que tu m'as, tant de fois, vainement reprochée.

NADINE.

La découverte eſt bonne; elle doit vous charmer.

ZEMIRE.

Nous croyons nous aimer autant qu'on peut aimer?

NADINE.

L'amitié nous unit : rien n'égale la nôtre.

ZEMIRE.

Eh bien dans la nature, il eſt un ſentiment
Cent fois plus doux, plus vif, plus tendre, & plus charmant,
Que toute l'amitié qui nous joint l'une à l'autre.

NADINE.

Et ce ſentiment-là, comment l'appellez vous ?

ZEMIRE.

Il le nomme l'amour.

NADINE.

Eh bien, s'il eſt ſi doux,
Soit ; ayons de l'amour, Zémire, il en faut prendre.

ZEMIRE.

J'ai bien peur d'en avoir. On vient de me l'apprendre.

NADINE.

Comment vous craignez d'en avoir ?

ZEMIRE.

Oui, ma chere Nadine.

NADINE.

Et ne peut-on ſçavoir
Pourquoi, loin d'en être enchantée
Zemire me paroît en être épouvantée ?
Ne m'avez-vous pas dit qu'il n'eſt rien de plus doux ?

ZEMIRE.

Oui : mais il n'eſt charmant qu'autant qu'on en inſpire :
S'il n'eſt pas mutuel, c'eſt un cruel martyre.

NADINE.

Mais, vraiment, il ſera mutuel entre nous.
Si c'eſt-là le moyen de s'aimer davantage,
Zémire, vous n'avez qu'à m'en communiquer.

ZEMIRE.

Nous ne pouvons enſemble en faire aucun partage.
Cet amour.... je ne ſçais comment te l'expliquer....
Ah, que j'y ſuis embarraſſée !

NADINE.

Je ne puis deviner.

ZEMIRE.

Non, j'ai dans la penſée
Qu'il faut que tout me reſte, ou qu'un autre que toi,
Que je n'oſe nommer, le partage avec moi.
Par exemple, Aſſan m'aime; il me l'a fait connoître:
Il a pour moi de cet amour:
Il ſera malheureux autant qu'on puiſſe l'être;
Il n'obtiendra de moi jamais aucun retour.

NADINE.

L'énigme eſt un peu moins obſcure;
Mais voyons, contez-moi cette étrange avanture.
Cet Aſſan, dites-vous, a pour vous de l'amour,
Et faute d'un certain retour,
Sa ſituation deviendra bien affreuſe?

ZEMIRE.

Je ſerai dans le même cas.

NADINE.

Et ne pourriez-vous être un peu moins malheureuſe?

ZEMIRE.

Non; puiſqu'apparemment Azor ne m'aime pas.

NADINE, *à part.*

J'ai mes raiſons auſſi pour chercher à m'inſtruire.
Haut.
Mais à quoi voyez-vous qu'Azor n'a point d'amour?
Quel effet dans ſon cœur auroit-il dû produire?

ZEMIRE.

Tous les tranſports qu'Aſſan m'a fait voir en ce jour.
Il vient de me jurer qu'il m'aime, qu'il m'adore;
Qu'il a pris dans mes yeux un feu qui le dévore:
En termes plus flatteurs, plus doux, & plus charmans,
On ne peut jamais rendre un ſi ſenſible hommage.
L'encens qu'on offre aux Dieux ne vaut pas ce langage:
Hélas! c'eſt celui des Amans.
Dans la bouche d'Azor qu'il auroit eu de charmes!
Et qu'il m'épargneroit de ſoupirs & de larmes!

Il s'en ſeroit ſervi, s'il avoit de l'amour :
Et peut-on en parler un autre à ce qu'on aime ?
Je ne me ſouviens pas qu'Azor, juſqu'à ce jour,
M'ait jamais fait jouir de la douceur extrême
De lui voir éprouver ces tranſports enchanteurs :
Jamais, en me parlant, il ne m'a fait entendre
Ni ces expreſſions, ni ces termes flatteurs,
Dont je crois que l'uſage eſt ſi doux & ſi tendre.
Les aurois-je oubliés, s'il les eût employés !
Azor n'a point d'amour.

NADINE.

Mais dites-moi, Zémire,
Suppoſé que vous en ayez,
Eſt-il ſûr que ce ſoit pour Azor ?

ZEMIRE.

Je t'admire !
Et quel autre que lui pourroit m'en inſpirer ?
Sur ce qu'Aſſan m'a dit, je me ſuis reconnue.
Le détail qu'il m'a fait a deſſillé ma vue :
Ce n'eſt que loin d'Azor qu'on me voit ſoupirer ;
Son abſence m'accable, & me devient mortelle :
Il ſemble que ce ſoit une Eclipſe cruelle.
Mais ſi-tôt que je le revois,
Ma ſituation change, elle n'eſt plus la même.
Il ranime mes yeux, mon eſprit, & ma voix.
Je me retrouve alors dans un état que j'aime.
Qu'il eſt doux ! Ah ! Nadine, en effet, je jouis
Du bonheur que je crois le plus grand de la vie.
Dans ces momens, toûjours trop tôt évanouis,
L'avenir, le paſſé, tout ſe perd & s'oublie.
Mes chagrins ſont ſi bien détruits ou ſuſpendus,
Qu'il ne me ſouvient pas d'en avoir jamais eus.

NADINE, *à part.*

Je m'inſtruis fort bien avec elle.
haut.
Ah ! comme vous vous animez !
Vous avez deviné, c'eſt lui que vous aimez.

ZEMIRE.

Oui : mais j'aimerois seule.

NADINE.

Il vous suit avec zéle ;
Il vous donne des soins ; il vous préfere à nous.

ZEMIRE.

D'accord.

NADINE.

Il ne se plaît seulement qu'avec vous.

ZEMIRE.

Il n'entre point d'amour dans toute sa tendresse.
Ce n'est que l'amitié qui pour moi l'intéresse.
Tous ses soins les plus doux peuvent s'y rapporter.
Il ne me trouve pas digne d'un autre hommage.
Je manque apparemment d'attraits, d'esprit ou d'âge.
Je ne puis plus me supporter.
Elle s'assied.

NADINE, *à part.*

Tout bien considéré, je crois que Zaleg m'aime ?
Que ne me l'a-t-il dit ? D'où viennent ces égards.

ZEMIRE.

Qu'est-ce que tu dis-là ?

NADINE.

Je compte avec moi-même.

ZEMIRE.

Cependant, quand je songe à ces tendres regards
Qu'il attachoit sur moi ! ... Me serois-je trompée ?
Les miens plus d'une fois ont fait baisser les siens :
J'en ai souvent été frappée.
J'ai surpris des soupirs tout semblables aux miens.

NADINE.

Tant mieux.

ZEMIRE.

J'ai crû lui voir du trouble, des allarmes,
Et quelquefois les yeux prêts à verser des larmes,
Et tout-à-l'heure encore.

NADINE.

Il peut être enflammé.

ZEMIRE.

Mais ſa bouche jamais ne m'a rien confirmé.

NADINE.

Eh ! Ne gardez-vous pas avec lui le ſilence ?

ZÉMIRE.

Le ſien peut-il ſe colorer ?
Nadine, ah, quelle différence !
Suppoſé qu'Azor m'aime, il ne peut l'ignorer. . . .
Il me vient une idée. Oſerois-je la croire ?
Eſt-il honteux d'aimer ? Faut-il garder ſon cœur ?
Et ſeroit-ce bleſſer ſon honneur & ſa gloire
Que de reconnoître un vainqueur ?
Ah ! s'il faut que l'amour ne ſoit qu'une foibleſſe,
Voilà ce que j'ignore.

NADINE.

Il n'eſt pas naturel. . . .

ZEMIRE.

Cette idée en effet me révolte & me bleſſe.

NADINE.

Elle n'a donc rien de réel.
Vous vous fabriquez-là des terreurs inſenſées
Qu'il faut combattre, au lieu de s'en laiſſer ſaiſir ?
Dans la confuſion de vos triſtes penſées
Votre eſprit ſe travaille, & ſe perd à plaiſir.
J'en pourrois comme vous avoir en affluence.
Par bonheur je n'ai plus l'eſprit de m'attriſter.
Elle entend quelque bruit, & va regarder.
Qu'entens-je ?

ZEMIRE *languiſſamment.*

Quelle douce & paiſible influence
Vient aſſoupir mes ſens ? Je n'y puis réſiſter.
Sur mes yeux accablés le ſommeil va deſcendre :
C'en eſt fait ; il triomphe, & me force à me rendre.

NADINE *revenant.*

Ce n'eſt rien. Je croyois que l'on venoit ici.
Mais, Zémire, eſpérez. Zaleg qui m'aime auſſi,
M'en avoit, juſqu'ici, toûjours fait un myſtere.
Ce n'eſt que d'aujourd'hui que, laſſé de ſe taire,

Il m'a fait ſçavoir ſon amour.
Me diriez-vous pourquoi l'ingénieux détour
Dont Zaleg s'eſt ſervi, ne m'a pas moins charmée,
Que le plaiſir d'en être aimée ?
Je vais vous le conter.... Mais je parle aux échos !
Ah, ah ! je vous endors ? Hé bien, à la pareille.
Mais ne nous fâchons pas de ce qu'elle ſommeille ;
La pauvre infortunée a beſoin de repos.

SCENE IV.

ASSAN, ZEMIRE *endormie.*

ASSAN.

LE charme a réuſſi, Zémire eſt endormie.
Sommeil je t'ai livré ma mortelle ennemie :
Daigne m'aider, redouble tes pavots.
Tandis qu'elle jouit des douceurs du repos,
Employons les moyens qui rendent tout poſſible ;
Déployons à ſes yeux, prodiguons, répandons
Les biens les plus parfaits, les plus précieux dons :
Zémire comme une autre y doit être ſenſible.

On lui apporte un coffret ouvert, plein de perles & de pierreries, qu'elle poſe à côté de Zémire.

Qu'elle en trouve, en ſe réveillant,
L'aſſemblage le plus brillant :
Cette richeſſe imaginaire
Ne peut manquer d'avoir ſon ſuccès ordinaire...
Mais, ſi le piége que je tends
Ne produit pas l'effet que j'en attends ;
Quelle ſera ma honte & ma douleur extrême !
Dans un ſonge enchanteur faiſons que mon ingrat
Apparoiſſe à Zémire avec tout ſon éclat.
Oppoſons Azor à lui-même.

Puiſſe-t-elle, à mon gré, lui plaire, l'enflammer,
Et perdre ſon bonheur en ſe faiſant aimer....
Je dois tout eſpérer de ce double artifice....
Que m'importe, pourvû qu'un des deux réuſſiſſe?
Azor n'en aura pas un deſtin moins fatal.

Elle ſort.

SCENE V.

AZOR, *avec un bouquet à la main.*
ZEMIRE *endormie.*

AZOR.

AMour conduis mes pas... Quoi, toujours mon rival!
Il ſemble qu'en tous lieux ſon ombre m'accompagne!
C'eſt ici que Nadine a laiſſé ſa compagne:
Elle y doit repoſer loin du jour & du bruit.
Avançons, & cherchons cette aimable mortelle.
Je ne vais qu'en tremblant où mon cœur me conduit:
La voici.... Mais, ô Ciel! Que vois-je à côté d'elle!
Les dons de mon rival ont prévenu les miens.
Quelle profuſion! Je l'avois bien prévue.
Zémire, en s'éveillant, y portera la vue.
Mes yeux ſont éblouis! Que deviendront les ſiens?
Et moi, pour ſoûtenir un combat ſi funeſte,
Voilà ce que j'oppoſe, & quel eſt mon pouvoir.
Cette foible reſſource eſt tout ce qui me reſte.
Si le plus tendre amour ne la fait pas valoir,
Que vais-je devenir?... Zémire, on vous outrage.
Ce tribut offenſant doit bleſſer votre honneur;
Et vous devez ſentir que cet indigne hommage
Vient moins d'un tendre Amant que d'un vil ſuborneur.

Dépoſons à ſes pieds une offrande plus pure.
Puiſſe-t-elle trouver quelque grace à ſes yeux !
Ah ! du moins je la tiens des mains de la nature.
Ce que j'offre à Zémire, eſt ce qu'on offre aux Dieux.

SCENE VI.

ZEMIRE *ſeule, ſe réveillant.*

OU ſuis-je ? Eſt-il bien ſûr que ce ne ſoit qu'un ſonge ?
N'ai-je point en effet diſpoſé de ma foi ?
Raſſurons-nous ; ce n'eſt heureuſement pour moi
Qu'une de ces erreurs où le ſommeil nous plonge.
Tâchons d'en effacer la triſte impreſſion. . . .

Elle apperçoit les diamans.

Seroit-ce une autre illuſion ?
Suis-je encore endormie ? Ah Ciel ! Eſt-il poſſible ?
Eſt-ce à moi qu'on en veut ? La frayeur me ſaiſit.
Tandis que je dormois, quelle main inviſible
A mis auprès de moi ? . . . Mais liſons cet écrit.

(*Elle lit.*)

Zémire . . . c'eſt ainſi qu'Aſſan prouve qu'il aime.

Mon cœur ne ſe ſent point flatter
De ces preuves d'amour, qu'Aſſan fait éclater.
Quand j'y penſe, j'éprouve un ſentiment contraire.
Il croit que l'intérêt pourroit me maîtriſer.
Quoi ! ſe peut-il qu'Aſſan ſoit aſſez téméraire. . .
Je ne ſçais point haïr ; mais je ſçais mépriſer.

Elle apperçoit le bouquet.

Ah, quel don plus flatteur ſe préſente à ma vue ?
Mon ame, à cet aſpect, eſt tendrement émue :
Il vient d'une autre main.. Ah, s'il venoit d'Azor !
Et quel autre que lui m'offriroit ce tréſor ?

De ſa tendre amitié c'eſt un aimable gage.

Elle prend le bouquet & l'admire.

Rien n'eſt pour moi plus précieux.
Qu'il m'eſt cher ! Je l'accepte. Oui, j'en vais faire uſage.
Que je l'admire encore ! Il enchante mes yeux.
Il ſemble que ce ſoient autant de fleurs nouvelles
Qu'auparavant je ne connoiſſois pas.
Je ne leur avois point découvert tant d'appas :
Jamais je ne les vis ſi fraîches & ſi belles.
On n'en pouvoit pas mieux aſſortir les couleurs.

Elle le flaire.

On ne peut reſpirer de plus douces odeurs.

Elle l'eſſaye.

Que je vais être ornée, & peut-être embellie !

Elle l'attache.

Il ſera beaucoup mieux... Non, rien n'eſt plus parant.
Je n'aurai point été ſi belle de ma vie.
Le plaiſir que je ſens m'en eſt un ſûr garant.

SCENE VII.

AZOR, ZEMIRE.

AZOR, *à part.*

C'En eſt fait, mon ſecret n'eſt plus en ma puiſſance.
Tombons à ſes genoux... Je perdrois mon bonheur.

ZEMIRE, *lui montrant le bouquet.*

Voyez votre bienfait & ma reconnoiſſance.

AZOR.

Je vois qu'on ne peut pas lui faire plus d'honneur.

ZEMIRE.

Azor, il faudroit lire au fond de ma penſée :

L'expreſſion ne peut en rendre la moitié.

AZOR.

Il eſt vrai que jamais la plus tendre amitié
Ne fut mieux reconnue & mieux récompenſée.

ZEMIRE *avec dépit, à part.*

Quoi toujours l'amitié !

AZOR.

Je ſens à tous momens
Qu'elle augmente pour vous mes tendres ſentimens.

ZEMIRE.

Lui dirai-je mon rêve ? Oui.

AZOR, *à part.*

Qui peut la diſtraire ?

ZEMIRE, *à part.*

Sur mes doutes ſecrets il faut que je m'éclaire.
Que vais-je faire ? O Ciel !

AZOR.

Vous ſemblez ſoupirer ?

ZEMIRE.

Je ſoupire, il eſt vrai.

AZOR.

Quel chagrin vous attriſte ?
Aurois-je le malheur de vous en inſpirer ?

ZEMIRE.

Vous ?

AZOR.

Ah ! Permettez que j'inſiſte.

ZEMIRE.

Hélas !

AZOR.

Diſſipez mon effroi.
Sur des momens d'abord ſi remplis d'allégreſſe,
Et que j'ai crus, pour vous, auſſi chers que pour moi,
Pourquoi répandez-vous la plus ſombre triſteſſe ?

ZEMIRE, *après avoir rêvé.*

Elle vient malgré moi d'un ſonge que j'ai fait.

AZOR.

Un ſonge, dites-vous ?

ZEMIRE.

L'impreſſion m'en reſte ;
Il ſemble m'annoncer un avenir funeſte ;
Et je crains qu'il n'ait ſon effet.

AZOR.

Quoi ? vous donnez dans une erreur pareille ;
Une chimére, une vapeur,
Qui ne durent qu'autant que la raiſon ſommeille,
Troublent votre repos ! Un rêve vous fait peur ?
Ah, Zémire, eſt-il vrai ?

ZEMIRE.

Je l'avoue à ma honte.
Mais il faut cependant que je vous le raconte.
Peut-être me calmerez-vous.

AZOR.

Voyons ; j'y ferai mon poſſible.

ZEMIRE.

Vous m'avez tant parlé d'un Génie inſenſible,
Dont la punition eſt d'errer parmi nous....

AZOR.

Je ſçais que je vous ai raconté ſon hiſtoire,
Et que même vous l'avez plaint.

ZEMIRE.

Azor, vous ne pourrez me croire,
Mais, tel que vous l'avez dépeint,
Sous la même figure, avec les mêmes charmes,
Qui forcerent la Fée à lui rendre les armes,
Aujourd'hui ce Génie....

AZOR.

Hé bien !

ZEMIRE.

M'eſt apparu.

AZOR.

Je vous ſuis ;... Il vous eſt apparu ?

ZEMIRE

C'eſt lui-même.

AZOR *tranſporté, à part.*

Ah ! faut-il lui cacher que c'eſt moi qu'elle a vû ?

ZEMIRE.

Je ne puis revenir de ma surprise extrême.
Je l'ai vû de mes yeux, & j'ignore comment
Je l'ai trouvé charmant... Mais c'étoit en dormant.
Sa beauté m'a frappée; il faut que je le dise.

AZOR.

Ne cherchez point, Zémire, à vous en excuser.

ZEMIRE.

Et mais pardonnez-moi; je dois m'en accuser.
Je n'ai pas même été surprise
Qu'une Fée ait voulu lui plaire, & le charmer:
En effet, elle a pû s'en laisser enflammer.

AZOR.

Il a dû vous trouver plus adorable qu'elle.

ZEMIRE.

Du moins, il me l'a dit.

AZOR.

Je le crois aisément.

ZEMIRE.

Elle doit m'en punir, puisqu'elle est si cruelle.

AZOR.

Je devine facilement
Qu'il vous aura rendu l'hommage le plus tendre.

ZEMIRE.

Le plus tendre, il est vrai.

AZOR, *à part.*

Que ne m'est-il permis!...

Haut.

Sans doute il vous aura promis
De vous aimer toûjours?

ZEMIRE.

Il me l'a fait entendre.

AZOR.

Et vous, Zémire?....

ZEMIRE.

Et moi?

AZOR.

Qu'avez-vous répondu ?
Votre cœur a-t-il pû demeurer inflexible ?

ZEMIRE.

Non.... Mais ce n'eſt qu'un ſonge, au moins.

AZOR.

Bien entendu.

ZEMIRE.

Le traître, malgré moi, l'a rendu trop ſenſible.

AZOR.

Fort bien.

ZEMIRE.

Comment, vous l'approuvez ?
A part.
Eſt-ce ainſi que je l'intéreſſe ?

AZOR.

Je vous en applaudis. De grace, pourſuivez.

ZEMIRE, *avec dépit.*

J'ai promis de répondre un jour à ſa tendreſſe.

AZOR.

Tant mieux.

ZEMIRE.

Vous n'êtes pas étonné, confondu ?

AZOR.

Non : je ne vois rien là qui ne ſoit très-poſſible.
Enſuite!

ZEMIRE.

Je ne ſçais ; mais un charme invincible
Sur lui, comme ſur moi, s'eſt fort répandu,
Qu'alors vers un autel j'ai ſuivi ce Génie ;
Il m'a dit qu'il falloit que je lui fuſſe unie.
Tous mes vœux ſe trouvant d'accord avec les ſiens,
J'ai reçu ſes ſermens, il a reçu les miens.
Auſſi-tôt le ſommeil, le Génie, & le ſonge,
Tout a fui. Quel plaiſir n'ai-je pas eu de voir
Que ce n'étoit-là qu'un menſonge !

AZOR.

Peut-être.

ZEMIRE.

Comment donc ?

AZOR.

Ce ſonge peut avoir
Un effet plus conſtant que vous ne pouvez croire.

ZEMIRE.

J'aurois à redouter qu'il ne devînt réel ?

AZOR.

Vous pouvez l'eſpérer.

ZEMIRE.

Que vous êtes cruel !
Au lieu de le chaſſer de ma triſte mémoire,
Vous augmentez l'effroi qu'il me laiſſe après lui.
Mais pourquoi penſez-vous autrement aujourd'hui ?
D'où vient que vous changez à préſent de langage ?
Ne m'avez-vous pas dit qu'un ſonge eſt une erreur ?
Qu'en bien, ainſi qu'en mal, il n'eſt d'aucun préſage ;
Qu'il ne doit inſpirer ni crainte, ni terreur ;
Conciliez-vous donc. Que faut-il que je croye ?
D'un Génie inconnu je deviendrois la proye !
Je l'aimerois par force, ou par enchantement !
Non ; je n'aurai jamais un deſtin ſi contraire :
C'eſt en vain qu'il viendroit réclamer mes ſermens.

AZOR.

Eh quoi ? N'a-t-il pas eu le bonheur de vous plaire ?

ZEMIRE.

Ai-je agi librement en cette occaſion ?
Je n'ai point eu de part à cette illuſion.

AZOR.

Ne répondez de rien.

ZEMIRE.

Je crois en être sûre.

AZOR.

Non, vous ne l'êtes pas ; c'est moi qui vous l'assure.
Vous pourriez vous dédire avant la fin du jour.

ZEMIRE.

Et moi, je jure, je proteste
Que jamais ce Génie avec tout son amour....

AZOR.

Ah ! Zémire, arrêtez. N'achevez pas le reste.
Tout ce qui vous est cher, vous presse par ma voix....

ZEMIRE.

Azor, c'en est assez ; j'aurois tort, je le vois.
A vos sages avis, Zémire doit se rendre.
Il faut nous épargner des débats superflus.
Quel que soit l'avenir, Azor, je vais l'attendre.
Ce sera loin de vous.... Ne nous rencontrons plus ;
Evitons-nous tous deux ; moi, par obéissance ;
Et vous, Azor, par complaisance.

Elle détache son bouquet, & le lui rend, en le jettant avec dépit.

Au surplus, reprenez ce que je tiens de vous :
Assan en seroit trop jaloux.

SCENE VIII.

AZOR *seul.*

QUe son dépit la rend touchante !
Non, jamais il ne fut un objet plus charmant.

Ah Dieux, que la beauté s'embellit en aimant !
Que ſon courroux eſt cher à mon cœur ! Qu'il m'enchante !
Mais ce n'eſt pas aſſez, s'il ne peut l'engager
A prononcer l'aveu de ſa tendreſſe extrême.
Ne dira-t-elle point que c'eſt Azor qu'elle aime ?
Fée injuſte, à jamais voulez-vous vous venger ?

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZEMIRE, NADINE.

ZEMIRE.

NE me reprochez plus ma triſteſſe profonde.

NADINE.

J'ai crû que votre cœur devoit être content;
Zaleg, que je quitte à l'inſtant,
M'a dit qu'Azor étoit le plus content du monde.

ZEMIRE.

Sa joye eſt un outrage; & l'éclat qu'il en fait
Eſt d'une cruauté....

NADINE.

Vous pleurez!

ZEMIRE.

Oui, je pleure.
De tout ce qu'il m'a fait entendre tout à l'heure,
Il devroit être ſatisfait.

NADINE.

Mais le dépit qui vous anime,
Eſt-il bien raiſonnable?

ZEMIRE.

Ah! j'oſe t'en prier,
Ne parlons plus d'Azor; épargne ſa victime.

NADINE.

Allons, n'y penſons plus.

ZEMIRE.

Je le veux oublier.
Ah ! falloit-il qu'il vînt, exprès dans ces retraites,
M'apprêter le ſujet d'un ſi long repentir ?
Sçais-tu ce qu'il m'a dit, ce que j'ai dû ſentir
Dans les réponſes qu'il m'a faites ?
Il me céde ſans peine à qui voudra m'aimer ;
Je lui ſuis devenue une charge importune ;
Il ſe laſſe des ſoins qui ſembloient le charmer ;
Il veut, dans d'autres mains, remettre ma fortune ;
En termes aſſez clairs il vient de m'annoncer
Qu'à l'eſpoir d'être à lui, mon cœur doit renoncer.

NADINE.

C'eſt trop offenſer votre gloire.
D'Azor & de ſes ſoins on pourra ſe paſſer.
De votre ſouvenir il le faut effacer.

ZEMIRE.

Hé, peut-on diſpoſer ainſi de ſa mémoire !

NADINE.

Pour des ſujets moins importans,
Je vois que, parmi nous, tous les jours on oublie.
Sa plus chére compagne, & ſa meilleure amie :
Bien ou mal-à-propos, pour la plûpart du tems,
On ſe brouille avec elle ; on la quitte ; on en change ;
On la punit, & l'on ſe venge.
Zémire, ce doit être, à plus forte raiſon,
Tout de même en amour.

ZEMIRE.

Quelle comparaiſon !

NADINE.

Vous pouvez, en changeant, vous venger à votre aiſe.
Aſſan....

ZEMIRE.

Hé, que veux-tu que j'en faſſe ?

NADINE.

Un vengeur.
Aſſan n'a qu'à vous plaire... Eſt-ce un ſi grand malheur ?

ZEMIRE.

Mais comment veux-tu qu'il me plaiſe ?

NADINE.

Sçais-je comme on inſpire, & comme on prend du goût ?
Je crois que tout cela ſe fait à l'avanture.
On céde à ſon étoile, & l'on ſuit la nature.
Aſſan vous aime Hé bien, le dépit méne à tout ;
Il tient lieu de raiſon dans un cœur qu'on outrage.

ZEMIRE.

Je veux prendre un guide plus ſage.
L'oubli ſera plus ſûr, j'en ferai mon bonheur.

NADINE.

L'oubli me paroîtroit plus ſûr que tout le reſte ;
Mais il traîne en longueur. La vengeance eſt plus preſte,
Et d'ailleurs, fait bien plus d'honneur.

ZEMIRE.

Ainſi donc, contre Azor, Nadine ſe déclare !
Elle veut m'engager a le ſacrifier,
Au lieu de m'obliger à le juſtifier !

NADINE.

Ah, ah, l'amour rend donc l'eſprit un peu bizarre !

ZEMIRE.

Je vois que, ſur ſes maux, on a tort d'éclater,
Que dans le fonds de l'ame il faut qu'on les dévore.
Je conſulte une amie, elle m'accable encore ;
Elle a la cruauté de ne me point flatter.

NADINE.

J'admire juſqu'où va votre injuſtice extrême.

ZEMIRE.

Laiſſe-moi, j'aurai ſoin de m'abuſer moi-même.

SCENE II.

ZEMIRE *seule.*

LE pourrai-je en effet ! Ah, trop funeſte jour,
Où l'on m'a fait ſçavoir ce que c'eſt que l'amour !
J'étois biens moins à plaindre avant que d'être inſtruite ;
Mon ignorance étoit paiſiblement ſéduite.
Mon malheur, ce me ſemble, avoit moins de rigueur.
Ah, qu'il m'eſt douloureux de connoître mon cœur !
Pourquoi faut-il qu'Aſſan m'ait découvert la cauſe ?...

SCENE III.

ASSAN, ZEMIRE.

ASSAN.

ZEmire, connoiſſez quel eſt votre pouvoir.
Je n'ai d'autre plaiſir que celui de vous voir ;
En vous, eſt le ſeul bien que mon cœur ſe propoſe.
Je n'enviſage plus d'autre félicité,
Que de brûler pour vous de la plus vive flamme ;
Et d'exciter pour moi dans le fond de votre ame
Un peu de ſenſibilité.
J'y pourrois aſpirer ſans être téméraire.

ZEMIRE.

Mais quel droit avez-vous pour prétendre à me plaire ?

ASSAN.

Je puis vous procurer un ſort digne de vous ;

C'eſt-là mon titre le plus doux.

A part.

Tâchons de l'éblouir.

ZEMIRE, *à part.*

Cherchons à m'en défaire.

ASSAN.

Vous n'avez pas ſoumis un Amant ordinaire.

ZEMIRE

Je ne pourrai jamais en connoître le prix.

ASSAN.

Vous n'avez vû tantôt que de foibles prémices :
Ces garants de l'amour dont mon cœur eſt épris ;
Ont dû vous annoncer de plus grands ſacrifices.

ZEMIRE.

Vous vous abaiſſez trop ; placez mieux votre choix.
Je ne mérite point cette grace importune.
Mon deſtin a fixé ma vie & ma fortune
Dans ce Hameau prochain, & dans l'ombre des bois.

ASSAN.

Ne faites point au ſort cet injuſte reproche.
C'eſt la beauté qui fait les rangs :
Et je n'en connois point que l'amour ne rapproche.

ZEMIRE.

Ils me ſont tous indifférens.

ASSAN.

Tant de beautés ne ſont point faites
Pour languir triſtement dans ces ſombres retraites ;
C'eſt dans un plus grand jour qu'elles doivent briller,
Adorable Zémire, apprenez ma puiſſance.

ZEMIRE.

Epargnez-vous le ſoin de me la détailler.
Je me ſens attachée aux lieux de ma naiſſance.
Laiſſez-moi profiter des bontés du hazard,
Qui m'a fait naître au fond de cette ſolitude.
Soit préjugé, ſoit habitude,
Je l'aime. Je ſerois étrangére autre part.
Et qu'irois-je y chercher ? Ailleurs, rien ne m'appelle.

L'innocence raſſemble ici les vrais plaiſirs.
La nature avec ſoin remplit tous nos deſirs :
Elle regne ſur nous ; & nous regnons ſur elle.

ASSAN.

Votre empire eſt par tout. Daignez ſuivre mes pas ;
Et devenez ſenſible au plaiſir d'être aimée.
Au milieu d'une Cour attentive & charmée,
Un Trône vous attend.

ZEMIRE.

Je ne m'y plairois pas.

ASSAN.

Zémire, y penſez-vous ? Quel eſt donc ce langage ?

ZEMIRE.

Ah ! je n'ai pas beſoin d'y penſer davantage.

ASSAN.

Un Trône vous déplairoit !

ZEMIRE.

Oui.

ASSAN.

Quoi, je ne pourrois pas vous le rendre agréable ?

ZEMIRE.

Non.

ASSAN.

Ce refus eſt inoui.

ZEMIRE.

Il n'en eſt pas moins véritable.

ASSAN.

Je vois ce qui vous rend ſi contraire à mes vœux.

ZEMIRE.

Eh ! que croyez-vous voir, quoi ?

ASSAN.

L'erreur où vous êtes.
Il eſt un inconnu, qu'un deſtin malheureux
A relegué dans ces retraites.

ZEMIRE.

Eſt-ce Azor ?

ASSAN.

Oui. Peut-être eſpérez-vous qu'un jour

Son

Son amitié pourra ſe changer en amour.
S'il eût été ſenſible, il vous auroit aimée;
Son ame, dès long-tems, ſe ſeroit enflammée.
Depuis qu'il vous connoît il ſeroit votre Amant.
D'ailleurs, un tendre engagement
Eſt rarement le fruit d'une longue habitude.
La foudre eſt, dans les airs, moins lente à s'allumer
Que l'amour dans nos cœurs n'eſt prompt à ſe former:
Avec autant de promptitude
Il nous porte le coup qu'il nous a deſtiné;
On ne l'évite point; l'atteinte eſt imprévue.
Un regard, un coup d'œil, dès la premiere vue,
Le font éclore; auſſi-tôt il eſt né.
On a beau le cacher, il devient ſi ſenſible,
Que l'on ne tarde guére à le rendre viſible:
On le déclare: heureux ſi l'aveu qu'on en fait
Pouvoit toujours produire un bon effet!

ZEMIRE, *à part.*

Il n'a jamais rien eu que de triſte à m'apprendre.
haut.
Ne me trompez-vous pas?

ASSAN.

Voudrois-je vous ſurprendre?

ZEMIRE.

Mais pourtant vous m'aimez.

ASSAN.

Beaucoup.

ZEMIRE.

Hé bien, quelle eſt votre eſpérance?

ASSAN.

De vous rendre ſenſible à ma perſévérance.

ZEMIRE.

L'amour ne vient jamais, s'il ne vient tout d'un coup:
Dès le premier abord j'aurois eu l'ame épriſe:
Ainſi, vous voyez bien, ſans que je vous le diſe,
Que je n'aurai jamais aucun amour pour vous.

ASSAN.

Mais vous vous appliquez ce qui n'eſt que pour nous.

C'eſt à nous, les premiers, à vous rendre les armes.
Nous devons commencer d'abord par vous aimer.
Il faut qu'auparavant eſclaves de vos charmes,
Nous cherchions à vous enflammer,
Pour arriver enfin à ce bonheur ſuprême.
Ainſi Zémire, en vous aimant,
Je pouvois me flatter que mon amour extrême
Obtiendroit un retour charmant.

ZEMIRE.

Ces diſtinctions-là ne vous avancent guére.

ASSAN.

Mais il s'agit d'Azor; Zémire, en bonne foi,
Ce rival eſt-il fait pour obtenir ſur moi
La préférence la plus chére?
Par où mérite-t-il un don ſi précieux?
Ce n'eſt qu'un mortel ordinaire:
Je ne vois rien en lui qui puiſſe tant vous plaire.

ZEMIRE.

Je ne ſçaurois le voir qu'avec mes propres yeux.

ASSAN.

Tout différe entre nous, nos rangs, nos biens, nos âges,
Je crois avoir ſur lui d'aſſez grands avantages.

ZEMIRE.

Ils peuvent être vrais; mais je ne les ſens pas.

ASSAN.

Mais, Zémire, ſongez qu'à vos divins appas
Son cœur ne s'eſt jamais offert en ſacrifice:
Il ne l'en croit pas digne; il s'eſt rendu juſtice:
S'il eût été, pour vous, épris du moindre feu,
Je vous l'ai déja dit, je le répére encore,
Croyez que, dès long-tems, il en eût fait l'aveu.
Il vous auroit cent fois juré qu'il vous adore.

ZEMIRE.

Il ne me l'a pas dit. Mais l'amour, par hazard,
N'a-t-il point quelqu'autre langage
Où la bouche n'a point de part?

ASSAN.

Celui des yeux eſt quelquefois d'uſage:

Mais c'eſt lorſqu'on ne peut ſe parler autrement.

ZEMIRE.

Et les ſoupirs ?

ASSAN.

Sont le partage
D'un tendre & malheureux Amant.
Mais, au ſujet d'Azor, ſans chercher davantage
A vérifier un ſoupçon
Qui bleſſe votre gloire autant que ma tendreſſe ;
A l'objet de votre foibleſſe ;
Zémire, gardez-vous, en aucune façon,
D'en laiſſer échapper les moindres témoignages.

ZEMIRE.

Pourquoi ?

ASSAN.

D'un inſenſible ils ſeroient mal reçus.
Vous ne devez jamais prévenir nos hommages.
Ce ſeroit mandier l'opprobre d'un refus.
Qu'un myſtére ſi déplorable
Ne ſe découvre point. Forcez-le de reſter
Dans l'ombre & le ſecret d'un cœur impénétrable,
Et ne vous l'avouez que pour le déteſter.
A part.
Que n'ai-je mieux ſuivi les conſeils que je donne ?

ZEMIRE.

Je n'eſpére jamais aucune guériſon :
Mais vous perſuadez ma gloire & ma raiſon.
A vos ſages avis mon amour s'abandonne :
Je jure, entre vos mains, qu'ils auront leur effet.
Hélas ! quoi qu'il en coûte à ma tendreſſe extrême,
Azor ne ſçaura point que c'eſt lui ſeul que j'aime :
Oui, c'eſt Azor que j'aime.

ASSAN.

Le Théatre change, & repréſente un Boſquet orné d'orangers, avec un berceau de fleurs, au milieu duquel eſt la ſtatue de Zémire.

Arrêtez. C'en eſt fait,
Les mots ſont prononcés. C'eſt moi qui ſuis puni.

Tu vois devant tes yeux cette Fée ennemie
Qui poursuivoit un cœur qui n'est fait que pour toi.
Azor n'eût pas été moins heureux avec moi.
Jouis de ton bonheur ; ma vengeance est finie.

SCENE IV.

AZOR *en Génie, & habillé galamment.*
ZEMIRE.

ZEMIRE.

AZor, quoi, c'étoit vous ?...

AZOR.

Oui, je suis ce Génie,
Heureux dans son exil, heureux dans son amour,
Puisque vous le payez du plus tendre retour.
Il falloit cet aveu que vous venez de faire.

ZEMIRE.

Que n'ai-je sçû plûtôt qu'il étoit nécessaire ?

AZOR.

S'il me rend plus digne de vous,
Zémire, ce sera son effet le plus doux.

SCENE V.

AZOR, ZEMIRE, NADINE, ZALEG.
Troupe d'Habitans & d'Habitantes des campagnes voiſines.

NADINE.

Peut-on ſçavoir où vous en êtes ?
Vos explications ſont-elles bientôt faites ?

ZEMIRE.

Azor m'aimoit ; il m'aime ; il me l'a dit.

NADINE.

Ne vous avois-je pas prédit
Qu'Azor brûloit pour vous d'une flamme ſecrette ?
Votre félicité rend la nôtre complette.
Hé bien, partons-nous pour les cieux ?

ZEMIRE.

Ah ! demeurons plûtôt en ces aimables lieux,
Où notre amour a pris naiſſance.
Qu'ils vont, de plus en plus, être chers à mes yeux !

AZOR.

Etabliſſons ici notre heureuſe puiſſance,
Habitans, jouiſſez d'un ſort délicieux.

NADINE.

Allons, regnons où l'on nous aime.
Qu'en dit Zaleg ?

ZALEG.

Je penſe aſſez de même.
Où peut-on être mieux que dans l'heureux ſéjour
Où l'on trouve Amour pour Amour.

FIN.

DIVERTISSEMENT.

Entrée d'Habitans & d'Habitantes des Hameaux voisins, ornés de fleurs & de guirlandes.

LA PRINCIPALE HABITANTE.

VEnez tous, venez tous
Faire éclater vos transports les plus doux.

On danse autour d'elle.

AIR adressé à Zémire.

Pour éterniser notre hommage,
Nous vous consacrons ce boccage.
Regnez; & qu'il serve à jamais
De Temple à vos attraits.

On danse.

AIR chanté par Zémire.

La félicité même
Couronne mes desirs :
Regner sur ce qu'on aime,
C'est regner sur tous les plaisirs.

On danse.

VAUDEVILLE.

ZEMIRE.

Le cœur dans cet heureux séjour,
Prend autant d'amour qu'il en donne.
La plus belle couronne
Ne vaut pas amour pour amour.

Aimer & trouver du retour,
Eſt ſur quoi mon bonheur ſe fonde ;
De tous les biens du monde,
Je ne veux qu'amour pour amour.

ZALEG.

J'ai fait l'épreuve, tour à tour,
D'aimer à la Cour, à la Ville ;
Il eſt trop difficile
D'y trouver amour pour amour.

Le tems d'aimer fuit ſans retour,
Sçachez en faire un bon uſage :
Au-delà du bel âge,
Il n'eſt plus d'amour pour amour.

Les biens & les rangs, tour à tour,
Engagent la main d'une belle :
Mais le cœur en appelle,
Il ne veut qu'amour pour amour.

On dit que les Amans de Cour
Sans aimer veulent qu'on les aime ;
Quel étrange ſyſtême
De vouloir amour ſans amour ;

A tous les échos d'alentour,
Adonis même eût fait redire ;
Ah, que n'eſt-ce Zémire
Qui me rend amour pour amour.

Coquette & légere, à mon tour,
Je ſçais me venger d'un volage :
Mais je change d'uſage
Quand je trouve amour pour amour.

Le vieux Philemon, l'autre jour,
Me diſoit qu'il voudroit me plaire ;
Hé ! qu'en pourroit-il faire,
S'il trouvoit amour pour amour ?

Mon Amant trouve, chaque jour,
Mille Beautés qu'on me préfére,
Mais je lui ſuis plus chére,
Il ne veut qu'amour pour amour.

Le Divertiſſement finit par une contre-danſe.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier une Comédie qui a pour titre, *Amour pour Amour, avec un Divertiſſement*, & je crois que le Public en verra l'impreſſion avec plaiſir. Ce 20 Mars 1742.

CRE'BILLON.

Le Privilége ſe trouve dans les Œuvres de Poeſies & de Théatre du Sieur DE LA CHAUSSÉE.

L'ECOLE DES MERES.

COMEDIE NOUVELLE

De M. NIVELLE DE LA CHAUSSE'E, de l'Académie Françoiſe.

EN CINQ ACTES EN VERS.

Repréſentée pour la premiere fois le 27. Avril 1744. ſur le Théatre de la Comédie Françoiſe, & repriſe le 9. Décembre de la même année.

Neque enim ſoli judicant qui maligne legunt. *Plin. Lib.* IX. *Ep.* XXXVIII.

Le prix eſt de trente ſols.

A PARIS,

Chez PRAULT fils, Quai de Conti, vis-à vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLV.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

ACTEURS.

M. ARGANT.	*M. Sarazin.*
Mme. ARGANT.	*M . Dumenil.*
LE MARQUIS, fils de M. & de Mme. Argant.	*M. Grandval.*
MARIANNE, fille de M. & de Mme. Argant.	*M . Gaussin.*
M. DOLIGNI, pere.	*M. de la Torrelliere.*
M. DOLIGNI fils.	*M. de la Noüe.*
ROSETTE, Suivante de Mme. Argant.	*Mlle. Dangeville.*
LAFLEUR, Valet de Chambre du Marquis.	*M. Armand.*

UN MAÎTRE D'HÔTEL.

UN COUREUR.

PLUSIEURS LAQUAIS.

La Scene est à Paris, dans la Maison de M. & Mme. Argant.

L'ECOLE DES MERES.

COMEDIE EN VERS, & en cinq Actes.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. DOLIGNI *pere*, M. DOLIGNI *fils*.

DOLIGNI *fils*.

MON Pere, en vérité, j'ai peine à vous comprendre.

DOLIGNI *pere*.

Pourquoi ?

DOLIGNI *fils*.

Madame Argant tient sa fille en Convent ;

Et ſon deſſein n'eſt pas de ſe donner un Gendre.

DOLIGNI *pere.*

Projets de femme ! Autant en emporte le vent.
Son mari m'a promis de t'accorder ſa fille ;
Il va la ramener au ſein de ſa famille :
Tiens ton cœur & ta main tout prêts à ſe donner.

DOLIGNI *fils.*

Cet ordre rigoureux a de quoi m'étonner.
Permettez que je vous remontre . . . ;

DOLIGNI *pere.*

Doligni, laiſſons-là des débats importuns,
Tu vas me débiter les mêmes lieux communs
Qu'autrefois nous avons en pareille rencontre
Chacun de pere en fils employés comme toi.
Va, j'ai paſſé par-là, tu feras comme moi.

DOLIGNI *fils.*

Et ſi j'aimois ailleurs ?

DOLIGNI *pere.*

Ma foi, tant pis pour elle.
Il faudroit, en ce cas, devenir infidelle.

DOLIGNI *fils.*

Ce n'eſt donc pas pour moi que vous me mariez ?

DOLIGNI *pere.*

Pour qui donc ?

DOLIGNI *fils.*

Je le croirois preſque :
J'ai compté faire un choix que vous approuveriez.

DOLIGNI *pere.*

L'amour dans un jeune homme eſt toûjours roma-
neſque.

J'aurois été moi-même assez extravagant
Pour épouser aussi ma premiere amourette ;
Si l'on n'eût retenu ma jeunesse indiscrette.

DOLIGNI *fils.*

Mais je ne connois point Mademoiselle Argant.

DOLIGNI *pere.*

Ni moi : mais elle aura vingt mille écus de rente.

DOLIGNI *fils.*

Hé, quand elle en auroit quarante !

DOLIGNI *pere.*

Ce seroit encor mieux.

DOLIGNI *fils.*

N'avez-vous pas du bien ?

DOLIGNI *pere.*

Il le faut augmenter ; sinon il vient à rien.

DOLIGNI *fils.*

J'ignore comme elle est d'esprit & de figure.

DOLIGNI *pere.*

Elle est riche. A l'égard de l'esprit, je t'assure
Qu'une femme à la longue en a toûjours assez.
Elle est jeune, au surplus ; & tout ce que j'en sçais
C'est qu'à quinze ou seize ans on est du moins jolie.

DOLIGNI *fils.*

Qui sçait si le rapport d'humeurs ....

DOLIGNI *pere.*

Autre folie !
En tout cas, tu feras comme les autres font.
Qui s'embarque, est-il sûr de faire un bon voyage ?
A quoi sert l'examen avant le mariage ?

A rien. Ce n'eſt qu'après qu'on ſe connoit à fond.
Las de ſe compoſer avec un ſoin extrême
Le naturel caché prend alors le deſſus ;
Le maſque tombe de lui-même,
Et malheureuſement on ne le reprend plus :
Mais enfin le bien reſte ; & cet ami fidele,
Sans compter quelquefois la raiſon qui s'en mêle,
Entre époux qui pourroient ſe brouiller ſans retour,
Sert de médiateur au défaut de l'amour.

DOLIGNI *fils.*

Il ceſſera d'être inflexible.

SCENE II.

ROSETTE, DOLIGNI *pere*, DOLIGNI *fils.*

DOLIGNI *pere.*

C'Eſt Roſette !

ROSETTE.

Monſieur, ma Maîtreſſe eſt viſible.

DOLIGNI *pere.*

Bon. Et Monſieur Argant n'arrive donc jamais ?
L'œil du Maître eſt pourtant chez lui fort néceſſaire.

ROSETTE.

On l'attend tous les jours.

DOLIGNI *pere.*

Voilà bien des délais !

ROSETTE.

C'eſt qu'un mari, pour l'ordinaire,
N'eſt jamais ſi preſſé de retourner chez lui.
Quoi qu'il en ſoit, on dit qu'il revient aujourd'hui.

DOLIGNI *pere.*

Tant mieux, j'en ai l'ame ravie.
C'eſt le meilleur ami que j'aye eu de ma vie.
Mais allons voir ſa femme, & lui faire ma cour.
Doligni, tout eſt dit. Adieu, juſqu'au retour.

SCENE III.

DOLIGNI *fils*, ROSETTE.

DOLIGNI *fils.*

A part.

IL m'aime, je le ſçais ; c'eſt ſur quoi je me fonde.

ROSETTE.

Qu'eſt-ce ? Vous n'êtes pas le plus content du monde ?

DOLIGNI *fils.*

C'eſt que je viens d'avoir un entretien fâcheux.

ROSETTE.

Ceux d'un pere & d'un fils ſont toûjours orageux.

DOLIGNI *fils.*

J'aime ; & mon pere veut que j'en épouſe une autre.

ROSETTE.

Il a tort : & ſon goût devroit ſuivre le vôtre.

DOLIGNI *fils*.

Ce n'eſt pas ce qui doit m'embarraſſer le plus.
Il s'agit de mes feux. Comment ſont-ils reçus ?
Marianne ayant mis en toi ſa confiance ....

ROSETTE.

Que concluez-vous de cela ?

DOLIGNI *fils*.

Si j'ai plû, tu le ſçais.

ROSETTE.

Mauvaiſe conſéquence !
Nous ne vous faiſons point ces confidences-là.
Voyez donc !

DOLIGNI *fils*.

Eh que diantre avez-vous à vous dire ;
Si l'amour & les cœurs ſoumis à votre empire
De tous vos entretiens ne ſont pas le ſujet ?

ROSETTE.

Oh ! ce n'eſt pas comme vous autres.
Vous avez vos propos, & nous avons les nôtres.

DOLIGNI *fils*.

Sur quoi roulent-ils donc, & quel en eſt l'objet ?

ROSETTE.

Une mode, une étoffe, une robe nouvelle,
Des gazes, des pompons, des fleurs, une dentelle ;
Sont d'abord des ſujets qui ne tariſſent point.
Quand on eſt en gayeté, quelquefois on y joint
Des hiſtoriettes de fille,
Des contes de Couvent. Enfin, que ſçais-je, moi ;
On parle, on cauſe, on jaſe, on caquette, on babille,

Et l'on rit bien ſouvent ſans trop ſçavoir pourquoi.

DOLIGNI *fils.*

Non, jamais on n'a vû de fille ſi diſcrette.

ROSETTE.

Je ſers d'exception.

DOLIGNI *fils.*

Sois un peu moins ſecrette.
Le Marquis, par hazard, n'eſt-il point mon Rival ?

ROSETTE.

Qui, lui ?

DOLIGNI *fils.*

Sa Couſine eſt ſi belle ! . . .
Il fait profeſſion d'être un galant banal.
Il peut s'être aviſé d'employer auprès d'elle
Ses talens ſéducteurs.

ROSETTE.

Ils ne produiroient rien.

DOLIGNI *fils.*

Ses ſuccès ont cent fois couronné ſon adreſſe.
Il ne poſſede que trop bien
L'art de rendre ſenſible à ſa fauſſe tendreſſe :
Et tant de cœurs conquis bien ou mal-à-propos,
Troublent le peu d'eſpoir qui pouvoit me ſéduire.

ROSETTE.

Comment, vous érigez ce Marquis en Héros ?

DOLIGNI *fils.*

Comment puis-je en effet balancer, ou détruire
Tant d'avantages vrais ou faux ?
Mon malheureux amour m'éclaire.

Il ne faut que chercher à plaire
Pour connoître tous ſes défauts.
Peut-être à tort je la ſoupçonne ;
Mais pour une jeune perſonne
L'hommage du Marquis eſt bien ébloüiſſant.
Plaiſe à l'Amour que je m'abuſe !

ROSETTE.

Il eſt vrai que l'on nous accuſe
D'apporter toutes en naiſſant
Ce malheureux levain de la coquetterie,
Et ce goût effréné pour la galanterie.
Nous pourrions à bon titre en dire autant de vous.
Mais, ſans récriminer, croyez que parmi nous
Il eſt encor des cœurs dignes d'un honnête homme.
D'ailleurs, en vain ſoupçons votre eſprit ſe conſomme,
Le Marquis choiſit mieux.

DOLIGNI *fils*.

Eh, peut-il mieux choiſir ?

ROSETTE.

Marianne eſt ſans doute extrémement aimable :
La bonté de ſon cœur la rend ineſtimable.
C'eſt un thréſor : heureux qui pourra s'en ſaiſir !
Mais enfin par vous ſeul en ſilence adorée,
Marianne eſt preſque ignorée.
On ne la connoît point à la Ville, à la Cour :
Et les Gens du bel air ne rendent point les armes ;
Si la célébrité n'eſt jointe avec les charmes.
Chez eux, la gloire a pris la place de l'amour.
Tel eſt ce cher Marquis d'impreſſion nouvelle.

Un des plus grand travers qui troublent ſa cervelle,
C'eſt qu'aucune Beauté ne ſçauroit le tenter
Qu'autant qu'elle eſt de mode, & qu'il voit autour d'elle
La cour la plus brillante. Il aime à ſupplanter.
Plus le concours eſt grand, plus il la trouve belle.
Auſſi, pour parvenir juſqu'au ſuprême honneur
De l'avoir ſur ſon compte, il n'eſt rien qu'il n'employe;
En un mot, ce qui fait ſa gloire & ſon bonheur,
C'eſt l'opprobre éclatant dont il couvre ſa proye,
Et la rage qu'il porte au ſein de ſes Rivaux.
Voilà le ſeul exploit digne de ſes travaux.

DOLIGNI *fils.*

Quels travers! car il a de l'eſprit, ce me ſemble!

ROSETTE.

L'eſprit & le bon ſens vont rarement enſemble.

DOLIGNI *fils.*

Tout ce que tu me dis, ne me raſſure pas.

ROSETTE.

Parlez-lui donc vous-même, il tourne ici ſes pas;

SCENE IV.

LE MARQUIS, DOLIGNI *fils*. ROSETTE.

LE MARQUIS.

EH bon-jour, Doligni... parbleu, que je t'embraſſe!

ROSETTE, *à part.*

Ces embraſſades-là ſont auſſi du bel air.

LE MARQUIS.

Qu'eſt-ce donc? mon abord te trouble! il t'embaraſſe!
Regardant Roſette.
J'en vois la cauſe. Allons, raſſure-toi mon cher;
Je fais profeſſion d'être un Rival commode:
Avant qu'il ſoit peu, dans Paris,
Je veux en amener la mode,
Et mettre les Amans ſur le pied des Maris.
Elle n'eſt pas ſi mal au moins!

DOLIGNI *fils.*

Ceſſe de rire.
Je parlois à Roſette.

LE MARQUIS.

Un honnête homme aura
Toujours quelque choſe à lui dire.

DOLIGNI *fils.*

Il faut te l'avoüer.

LE MARQUIS.

Tout comme il te plaira.

Roſette hauſſe l'épaule.

Tiens, Roſette rougit ; elle te fait un ſigne.

ROSETTE.

Notre entretien rouloit ſur un ſujet plus digne.

DOLIGNI *fils.*

C'étoit ſur Marianne.

LE MARQUIS.

Ah tu fais le diſcret !

Quand on eſt tête-à-tête avec elle en ſecret,
Il eſt bien mal aiſé de lui parler d'une autre ;
Il n'eſt perſonne alors qu'on ne doive oublier.

ROSETTE.

Point de Panégyrique, ou je ferai le vôtre.
Ne cherchons point tous deux à nous humilier.
Treve entre-nous de gentilleſſe.
Si Madame vous croit un Eſtre ſi parfait,
Hé bien, à la bonne heure ; elle eſt fort la Maitreſſe.
Elle peut vous gâter comme elle a toujours fait :
Mais comme je n'ai pas la même yvreſſe qu'elle,
Je pourrois m'égayer aux dépens des Railleurs :
Ainſi, Monſieur, cherchez vos paſſe-tems ailleurs.

LE MARQUIS.

Quand Roſette ſe fâche, elle eſt encor plus belle.

ROSETTE.

Finiſſez mon éloge, & me laiſſez en paix.

LE MARQUIS.

Puiſque tu fais ſemblant de le trouver mauvais ;

Je ne pouſſerai pas à bout ta modeſtie.
La petite Couſine étoit donc entre vous
Le ſujet prétendu d'un entretien ſi doux ?

DOLIGNI *fils.*

Et vous auſſi.

LE MARQUIS.

Qui moi, j'étois de la partie ?

ROSETTE.

Eh vrayment oui ; Monſieur en eſt fort amoureux.

LE MARQUIS.

Ah, Ah !

ROSETTE.

Comme il vous croit un Rival dangereux,
(Car, pour peu que l'on aime, on a peur de ſon ombre)
Il me communiquoit ſa crainte & ſon erreur.
Il ne pourroit voir ſans terreur
Que vous fuſſiez auſſi du nombre
De ceux que Marianne a ſoumis à ſes Loix.

LE MARQUIS.

Eſt-il vrai, Doligni ?

DOLIGNI *fils.*

Mais ſi j'avois le choix
J'aimerois mieux ailleurs te voir rendre les armes.

LE MARQUIS.

C'eſt être en ma faveur un peu trop prévenu.
A Roſette.
Eh, que lui diſois-tu pour calmer ſes allarmes ?

ROSETTE

Mais, nous en étions-là quand vous êtes venu ;

Et j'allois à peu près lui dire ce me ſemble,
Qu'il ne peut ſe fonder aucune liaiſon.
Entre deux cœurs qui n'ont enſemble
Aucun de ces rapports qu'exige la raiſon.
Il faut ſçavoir nous vaincre avec nos propres armes.
S'il ſe forme entre Amans de ces nœuds pleins de charmes
Que l'Amour & le tems ne font que redoubler,
L'Etoile n'y fait rien ; voilà tout le myſtere ;
C'eſt qu'au moins par le cœur & par le caractere
Il faut un peu ſe reſſembler.
Venons à Marianne.

LE MARQUIS.

Elle eſt d'une figure
A faire dans le monde un jour bien du fracas.

ROSETTE.

Sans doute : & cependant elle n'en fera pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi ce malheureux augure ?
Et d'où diable le tires tu ?

ROSETTE.

Le bon ſens fut toujours ami de la vertu.
Malgré le train qui regne en ce ſiécle commode,
Marianne ſuivra celui du bon vieux tems,
Et ne prendra jamais ces travers éclatans
Qu'il faut avoir pour être une femme à la mode.
J'ai dit. Vous entendez cet avis indirect.
Pardonnez, au ſurplus, ſi dans cette occurrence
Je n'ai pas eu pour vous le plus profond reſpect :
J'y rentre, & je vous fais mon humble révérence.

SCENE V.

LE MARQUIS. DOLIGNI *fils*.

LE MARQUIS.

Elle a le caquet amusant ;
Mais elle a l'esprit faux.

DOLIGNI *fils*.

Pas tant. Mais à présent
Parlons de Marianne.

LE MARQUIS.

Elle est plus que jolie.

DOLIGNI *fils*.

Elle a, comme tu sçais, tout ce qui peut charmer.
Marquis, l'aimerois-tu ?

LE MARQUIS.

Qu'entends-tu par aimer ?

DOLIGNI *fils*.

Plaît-il ?

LE MARQUIS.

Expliquons-nous.

DOLIGNI *fils*.

Quelle est cette folie ?
Ce mot est plus clair que le jour.
Parbleu, c'est ce qu'on sent pour l'objet qu'on adore.
Aimer.... c'est avoir de l'amour.
C'est.... LE

LE MARQUIS.

Eſt-ce que l'on aime encore ?

DOLIGNI *fils.*

Eſt-ce qu'on n'aime plus ?

LE MARQUIS.

De quel Païs viens-tu ?

DOLIGNI *fils.*

Du Païs où l'on aime.

LE MARQUIS.

Où diantre as-tu vêcu ?

DOLIGNI *fils.*

Quelle extravagance eſt la vôtre !
Vous croiriez qu'il n'eſt point de véritable amour ?

LE MARQUIS.

De véritable amour ? A l'autre !
Non ; je n'en vis jamais à la Ville, à la Cour ;
Et ſi j'ai beaucoup vû, mais beaucoup,

DOLIGNI *fils. à part.*

Quelle tête !
Quant à moi, je ſoutiens ſans me faire de fête,
Qu'on aime, & que ſans doute on aimera toujours.
Le monde eſt plein d'Amans ; il s'en fait tous les jours, ...

LE MARQUIS.

Que le goût des plaiſirs, la fortune, la gloire,
L'intérêt, l'amour propre, & ſemblables raiſons
Engagent à former entr'eux des liaiſons
Qui n'ont rien de l'amour que le nom.

DOLIGNI *fils.*

J'ose croire
Qu'il en est dont le cœur est vrayment enflâmé.

LE MARQUIS.

Dis que l'on feint d'aimer, & de se croire aimé.

DOLIGNI *fils.*

Mais Marianne a-t'elle attiré votre hommage ?

LE MARQUIS.

Mais, tout comme d'une autre, on peut s'en amuser.

DOLIGNI *fils.*

Ha ! feindre de l'aimer, c'est lui faire un outrage.
Et si son cœur alloit se laisser abuser ?

LE MARQUIS.

Hé bien, le pis aller, est-ce un si grand dommage?

DOLIGNI *fils.*

Comment, vous ne feriez semblant de l'adorer
Que pour le seul plaisir de la deshonnorer
Et d'en rire après son naufrage?
Ah, Marquis, quel projet ! quelle malignité !
Si vous réussissez dans cette indignité,
A vos remords un jour craignez d'en rendre compte.
Croyez que tôt ou tard ils ne pardonnent rien.
Renoncez à la gloire, ou plûtôt à la honte
D'établir votre honneur sur les débris du sien.

LE MARQUIS.

Le monde a cependant des maximes contraires.

DOLIGNI *fils.*

Oui, l'on s'y fait un jeu d'un crime accrédité.
Eh, que devient la probité ?

LE MARQUIS.

Elle n'eſt point requiſe en ces ſortes d'affaires.
L'uſage & la nature, en faveur des plaiſirs,
En ont toujours banni juſqu'au moindre ſcrupule.
Il s'agit d'arriver au but de ſes deſirs :
La Morale y joueroit un rôle ridicule.

DOLIGNI *fils.*

Par ma foi, ce ſyſtéme eſt plein d'abſurditez.
C'eſt un aſſaſſinat que vous préméditez.

LE MARQUIS.

Tu ſeras en amour une excellente dupe.
Mais, pour me réjoüir, je t'allarmois exprès
Marianne, aujourd'hui, n'eſt point ce qui m'occupe.
Laiſſons-la marier ; & nous verrons après.

DOLIGNI *fils.*

La confidence eſt fort honnête.

LE MARQUIS.

Quant-à-préſent, j'aſpire à certaine conquête,
Dont je fais un peu plus d'état.
Mon choix va t'étonner ; mais prête-moi l'oreille.
Doligni, tu connois cette jeune merveille
Qui remplit tout Paris de ſon nouvel éclat.

DOLIGNI *fils.*

La célébre Arthénice.

LE MARQUIS.

Oui ; ce n'eſt qu'elle-même.

DOLIGNI *fils.*

Hé bien?

LE MARQUIS.

Hé bien.

DOLIGNI *fils.*

J'entends. Ma surprise est extrême,
D'autant plus qu'elle est fine, & que jusques ici
De mille & mille Amans pas un n'a réussi.

LE MARQUIS.

Parbleu, je le crois bien... Dispense-moi du reste.

DOLIGNI *fils.*

Fort bien.

LE MARQUIS.

Il faut être modeste.

DOLIGNI *fils.*

Comment fais-tu pour plaire ? Est-ce un don ? Est-ce un art ?
Mais enseigne-moi donc.

LE MARQUIS.

On peut t'en faire part.
Si tu veux recevoir quelque avis salutaire,
Tu t'en trouveras mieux de toutes les façons.

DOLIGNI *fils.*

Je sens tout le besoin que j'ai de tes leçons.

LE MARQUIS

Il ne faut que refondre un peu ton caractere.

DOLIGNI *fils.*

Mais vrayment j'y consens.

LE MARQUIS.

Ton défaut capital
Est l'embarras subit, le trouble machinal

Qui ſans nulle raiſon te ſaiſit & te glace ;
Si-tôt qu'on te regarde, ou qu'on te parle en face.
Crois-moi, tombe plûtôt dans l'autre extrémité :
Rien ne fait plus de tort que la timidité.
Avec elle, par tout, on eſt hors de ſa place ;
Elle ſuſpend, arrête, & fixe les reſſorts
De la langue, des yeux, de l'eſprit & du corps :
Elle en ôte l'uſage ; elle en ôte la grace ;
Sur tout ce que l'on dit, ſur tout ce que l'on fait,
Elle répand un air gauche, épais, & ſtupide.
Tel qu'on prend pour un ſot, parce qu'il eſt timide ;
Auroit dequoi paſſer pour un homme parfait.
Mais ce n'eſt pas là tout. Et ſi tu te propoſes
D'avoir des ſuccès éclatans,
Il te faut bien encor d'autres métamorphoſes.
Il te manque le ton, l'air & les mœurs du tems :
Le monde où tu vas vivre exige, entr'autres choſes,
Qu'on ſoit plus amuſant que ſolide & ſenſé.
Tu ne ſçaurois parler qu'après avoir penſé.
Tu raiſonnes toujours, & jamais tu ne cauſes :
Déraiſonnne, morbleu, plûtôt que d'ennuyer :
Un peu moins de bon ſens, & plus de badinage.
Un Homme qui differte eſt un homme à noyer.
La raiſon que tu crois un ſi bel appanage,
Fut toujours le fléau de la Société :
Elle en chaſſe les ris, les jeux & la gayeté ;
Elle y met, à leur place, une langueur mortelle :
On la vante mal-à-propos;
Quand on a de l'eſprit, on peut ſe paſſer d'elle :

La raiſon, tout au plus, ne convient qu'à des ſots.

DOLIGNI *fils*.

Tu traites la raiſon d'une maniere étrange.

LE MARQUIS.

J'en ſuis bien revenu ; je ne prends plus le change.

DOLIGNI *fils*.

Il y paroît.

LE MARQUIS.

Pour toi, tâche de profiter.
Je ne me cite pas ; mais on peut m'imiter.

DOLIGNI *fils*.

Quelqu'un vient.

LE MARQUIS.

C'eſt la Fleur.

DOLIGNI.

Adieu, je me retire.

LE MARQUIS.

Sur ce que je t'ai dit, fais tes réflexions.

SCENE VI.

LA FLEUR, LE MARQUIS.

LA FLEUR.

OUF !

LE MARQUIS.

Hé bien, mes Commiſſions ?

LA FLEUR.

Oh! palſambleu, Monſieur, ſouffrez que je reſpire,
Si vous continüez ainſi, vous me tuerez.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai qu'avec moi la fatigue eſt extrême.

LA FLEUR.

Vous autres, que Dieu fit pour être voiturez,
Vous allez à votre aiſe, & vous parlez de même;
Il n'en eſt pas ainſi des malheureux Piétons.

LE MARQUIS.

Reſte en place; reſpire; & point de ces Dictons.

LA FLEUR.

Morbleu, je ſuis bien las de ces Courſes maudites.

LE MARQUIS.

Quels Papiers tiens-tu là?

LA FLEUR.

La Liſte des viſites.

LE MARQUIS.

J'ai vû celle d'hier.

LA FLEUR.

Elle eſt de ce matin.

LE MARQUIS.

Bon.

LA FLEUR.

Demandez au Suiſſe; oui, rien n'eſt plus certain.

LE MARQUIS.

Eh mais, la matinée eſt un tems ſolitaire.

LA FLEUR.

Il eſt certaines gens, pour certaine raiſon,

Qui vont dès le matin.

LE MARQUIS.

Lis.

LA FLEUR.

Le Propriétaire

De votre petite maiſon.

LE MARQUIS.

Fort bien!

LA FLEUR

Le Tapiſſier.

LE MARQUIS.

Oui-dà!

LA FLEUR.

Le Traiteur.

LE MARQUIS.

Peſte!

LA FLEUR.

Le Loüeur de Carroſſe.

LE MARQUIS.

Après?

LA FLEUR.

Ainſi du reſte.

LE MARQUIS.

Ces Meſſieurs ſont venus?

LA FLEUR.

Non pas eux, mais leurs gens.

LE MARQUIS.

Ces gens ont-ils des gens?

LA FLEUR.

Leurs gens ſont des Sergents.

Et voici, Monſieur, de leur Proſe,
Et de leurs Billets doux.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

Il chante

Je n'en ai jamais vû. Contentez-vous, mes yeux ...

LA FLEUR.

Chantez, c'eſt bien prendre la choſe.

LE MARQUIS *en lui rendant les papiers.*

Tiens, fais-en ton profit.

LA FLEUR.

Beau diable de profit !

LE MARQUIS.

D'ailleurs, chez Arthénice as-tu ſçû t'introduire ?

LA FLEUR.

Plus inviſiblement que n'eût fait un Eſprit.

LE MARQUIS.

Comment ſe porte-t'on ?

LA FLEUR.

Bien.

LE MARQUIS.

Daigne un peu m'inſtruire:
Comment a-t'on reçû les Bijoux ?

LA FLEUR.

Mal.

LE MARQUIS.

Pourquoi ?

LA FLEUR.

C'eſt qu'il n'étoit pas jour chez elle ;

Et qu'ainſi je n'ai pû voir que ſa Demoiſelle.
Ce n'eſt pas là mon compte, à moi.

LE MARQUIS.

J'entends, & je t'enjoins de ne jamais rien prendre.

LA FLEUR.

Quoi, pas même, Monſieur, ce qu'on me donnera?

LE MARQUIS.

Non; ou bien tu verras ce qui t'arrivera.

LA FLEUR *à part.*

Ah! ce ne ſera pas de rendre.

haut.

On va la marier.

LE MARQUIS.

Tout de bon?

LA FLEUR.

Tout-à-fait;
A ce Baron qui la pourchaſſe:
Il prétend, dès demain, que la nôce ſe faſſe.

LE MARQUIS.

Bon!

LA FLEUR.

Un petit Billet vous mettra mieux au fait.

LE MARQUIS *rêvant.*

Il faut que tout cela finiſſe.

à la Fleur, qui rit.

Dequoi ris-tu? Dis donc.

LA FLEUR.

D'un tour aſſez falot:
Dont la ſuivante d'Arthénice
Vient, à votre ſujet, de régaler un ſot.

J'étois dans l'Antichambre à cauſer avec elle,
En tout bien, tout honneur.

LE MARQUIS.

Eh! tâche d'abréger.

LA FLEUR.

Nous parlions d'amitié, quand la fauſſe femelle
A penſé me déviſager.
» Va-t'en (m'a t'elle dit) au Diable avec ton Maître.
» Depuis aſſez longtems, il a dû reconnoître
» Qu'il prend un inutile ſoin.
» Ma Maîtreſſe n'en veut, ni de près, ni de loin.
Alors, tout ébaubi, j'ai détourné la tête;
C'eſt que le vieux Baron lui-même, à pas de loup;
Venoit d'arriver tout à coup,
Qui mordant à la grappe, & d'un air tout honnête,
Accompagné pourtant d'un geſte Cavalier,
M'a flatté, ſi jamais le hazard me ramene,
Qu'il auroit la bonté de m'épargner la peine
De deſcendre par l'eſcalier.

LE MARQUIS.

Je voudrois qu'il oſât te faire cette grace.

LA FLEUR.

Eh, non pas, s'il vous plait; ſouffrez que je m'en paſſe.
J'ai volé chez Michel, & de là chez Paſſeau.
J'ai vû vos deux habits; ma foi, rien n'eſt ſi beau;
Je ne crois pas qu'on puiſſe en avoir de plus leſtes.
Après, j'ai, ſans aucun délai,
Eté chez la Duchapt; & puis, chez la Boutray;

Leurs filles ſont après à garnir vos deux veſtes ;
L'une eſt en petit jaune ; & l'autre, en petit bleu.

LE MARQUIS.

Les aurai-je bientôt ?

LA FLEUR.

Vous les aurez dans peu ;
Mais l'argent à la main.

LE MARQUIS.

Ou Mons la Fleur eſt yvre ;
Ou ces gens ſont devenus foux.
Parbleu, je ferois bien, pour leur apprendre à vivre,
De ne m'en plus ſervir.

LA FLEUR.

C'eſt ce qu'ils diſent tous ;
Par l'homme en queſtion j'ai fini mes meſſages.
Seriez-vous aſſez fou pour en tâter encor ?

LE MARQUIS.

Aurai-je de l'argent ?

LA FLEUR.

Oui, mais au poids de l'or.
Il demande un Billet du triple, & de bons gages.

LE MARQUIS.

Mais il en a déjà pour plus que je ne dois.

LA FLEUR.

Faute de les avoir retirez dans le mois,
Ils lui ſont dévolus. Ignorez-vous l'uſage ?

LE MARQUIS.

N'importe. J'ai beſoin, en un mot comme en cent ;
De deux mille loüis.

LA FLEUR.

Quel beſoin ſi preſſant
En pouvez-vous avoir ?

LE MARQUIS.

Eſt-ce donc qu'à mon âge
Il n'eſt pas naturel de chercher à joüir ?

LA FLEUR.

Sans être libertin, on peut ſe réjoüir.

LE MARQUIS.

Comment donc libertin ? Le ſuis-je ?

LA FLEUR.

Ah ! mon cher Maître ;
Vous l'êtes beaucoup plus, en croyant ne pas l'être.

LE MARQUIS.

Mais encore en quoi donc ? Dis-le moi : j'y conſens.

LA FLEUR.

Et parbleu, tout vous ſuit à la fois ; ſomme toute,
Rien n'y manque, le vin, le jeu, l'amour.

LE MARQUIS.

Sans doute.
Et ne ſont-ce pas là des plaiſirs innocens ?

LA FLEUR.

Vous les menez un train de chaſſe ;
Et vous indiſpoſez le Public contre vous.

LE MARQUIS.

Ah ! s'il a de l'humeur, que veux-tu que j'y faſſe ?
Peut on empêcher les jaloux ?
Crois-moi, va, je connois le monde ;
On n'y blâme que ceux qu'on voudroit imiter.

LA FLEUR.

En faux raiſonnemens votre morale abonde.
Mais encore une fois, ſçachez-vous limiter.
Si vous ne changez pas tout-à-fait de conduite,
Empêchez que du moins on n'en parle en tous lieux.
Madame votre mere en pourroit être inſtruite.
Elle a beau vous aimer, elle ouvrira les yeux.
Vous avez une ſœur, qu'elle vous ſacrifie :
Songez-y ; je vous ſignifie
Qu'elle pourroit fort bien la tirer du Convent,
Pour lui faire avec vous partager l'héritage,
Et peut être encor davantage.
Vous ſçavez que Monſieur l'en preſſe aſſez ſouvent ?

LE MARQUIS.

Eh, ventrebleu, va-t'en faire un tour à l'office,
Et rêver en buvant aux moyens les plus prompts
De refaire ma bourſe & de me mettre en fonds.
Le vin te fournira quelque heureux artifice.

LA FLEUR.

Pour boire, je boirai.

LE MARQUIS.

Va donc, ſois diligent.

LA FLEUR.

Je l'entends un peu mieux que tout autre négoce.

LE MARQUIS.

A tel prix que ce ſoit, il me faut de l'argent.

LA FLEUR.

S'il venoit en buvant je roulerois Carroſſe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

Me. ARGANT, ROSETTE.

Me. ARGANT.

LE Marquis viendra-t'il ?

ROSETTE.

Un peu de patience.
Je l'ai fait avertir ; il ne tardera pas.
A quelques importuns qui retardent ſes pas
Il acheve à préſent de donner audience.

Me. ARGANT.

Ah, Roſette !

ROSETTE.

Comment, qui vous fait ſoupirer ?

Me. ARGANT.

Mon fils.

ROSETTE.

En quoi, Madame, y peut-il conſpirer ?
N'êtes-vous pas toujours la plus heureuſe mere ?

Me. ARGANT.

Je crains que ce bonheur ne ſoit qu'une chimere.

ROSETTE.

De la part du Marquis, que s'eſt-il donc paſſé ?
Vous ſeroit-il moins cher ?

Me. ARGANT.

Je rougis de le dire;
Mon amour va pour lui toujours jusqu'au délire.

ROSETTE.

L'excès en est permis, quand il est bien placé.

Me. ARGANT.

Eh! qui me répondra que mon fils le mérite?

ROSETTE *à part.*

Ma foi, ce n'est pas moi. N'allons pas à l'appui
D'un accès de raison qui passera bien vîte.
haut.
Qu'avez-vous découvert qui vous déplaise en lui?
Il me semble pourtant qu'il est toujours de même.

Me. ARGANT.

C'est de quoi je me plains.

ROSETTE.

Ma surprise est extrême.
Eh! peut-il être mieux, sans y perdre? Il est bien.
à part.
S'il cessoit d'être un fat, il ne seroit plus rien.
haut.
Madame, dépouillons les préjugez vulgaires.

Me. ARGANT.

Il a bien des défauts, ou je me trompe fort.

ROSETTE.

S'il a quelques défauts, ils lui sont nécessaires.

Me. ARGANT.

Comment?

ROSETTE.

Je le soutiens, & nous serons d'accord.
Quoi ! trouvez-vous mauvais qu'il soit l'homme de France
Qui sçait le mieux choisir une étoffe de goût ;
Qui s'habille & se met avec une élégance
Qu'on cherche à copier, sans en venir à bout ?
Lui reprocheriez-vous, dans l'humeur où vous êtes,
Qu'il aime un peu le luxe & la frivolité ?
Qu'il cherche à ressembler aux gens de qualité ?
Qu'il aime le plaisir, & contracte des dettes ?
Eh ! n'en voulez-vous pas faire un homme de Cour ?

Me. ARGANT.

C'est le projet flatteur qu'a formé mon amour.

ROSETTE.

Ne vous plaignez donc point.

Me. ARGANT.

Mais es-tu bien certaine . . . ?

ROSETTE.

Il ira loin. Pour moi, je n'en suis point en peine.

Me. ARGANT.

J'en accepte l'augure .... A propos de cela,
Conçois-tu mon mari ?

ROSETTE.

La demande est nouvelle !
Est-ce qu'on peut jamais concevoir ces gens-là ?

Me. ARGANT.

Son obstination me paroît bien cruelle.

ROSETTE.

Oui, ſa prévention contre un fils ſi bien né ...

Me. ARGANT.

Eſt le premier chagrin qu'il m'ait jamais donné.

ROSETTE.

Ce n'eſt que depuis peu que ſon humeur varie,
Qu'il a des volontez, & qu'il vous contrarie.
Il lui ſied bien, en vérité :
Il faudroit arrêter cette témérité....
Mais vous auriez la paix, ſi, pour le ſatisfaire,
(Aux dépend du Marquis, s'entend,)
Vous vouliez retirer, ainſi qu'il le prétend,
Votre fille du Cloître.

Me. ARGANT.

Il eſt vrai.

ROSETTE.

Pourquoi faire ?
Pour priver le Marquis de la moitié du bien ?

Me. ARGANT.

Et m'empêcher par là de faire un mariage
Où je vois, pour mon fils, le plus grand avantage.

ROSETTE.

Affaire de ménage, où l'homme n'entend rien !
Votre deſſein n'eſt pas de l'en laiſſer le maître ?

Me. ARGANT.

Non vraiment ; ſi cela peut-être,
Je prétends que mon fils ait un brillant état.
Je veux, par les grands biens qui ſont en ma puiſſance,

Suppléer au défaut d'une illuſtre naiſſance,
Et que dans le grand monde il vive avec éclat.

ROSETTE.

Rien n'eſt plus naturel qu'un ſi grand ſacrifice.
Ce projet vous eſt cher; vous l'avez réſolu.
Il faut bien, à ſon tour, que Monſieur obéiſſe.
Vous n'avez que trop fait tout ce qu'il a voulu.
Il encontr acteroit l'habitude importune.
C'eſt bien aſſez d'avoir reçû, dans la maiſon,
Cette Niéce Orpheline & preſque ſans fortune;
Qu'il vous fit accueillir, par la ſeule raiſon
Qu'elle porte ſon nom. *à part.* Notez, par apoſtille,
Qu'elle reçoit ſa Niéce & refuſe ſa fille.

Me. ARGANT.

Que dis tu ?

ROSETTE.

Que c'eſt vous montrer
La tante la meilleure & la plus généreuſe
Qu'on puiſſe jamais rencontrer.

M. ARGANT.

Voilà mon fils.

ROSETTE.

Déjà! l'Avanture eſt heureuſe!

M. ARGANT.

Qu'il eſt mis agréablement!

SCENE II.

LE MARQUIS, Me. ARGANT, ROSETTE.

LE MARQUIS.

JE me jette à vos pieds. Je ſuis réellement
Outré, déſeſpéré de m'être fait attendre.
Je devois tout quitter, & ne point m'amuſer.
Il lui baiſe la main.
Me pardonnerez-vous ?

ROSETTE, *à part.*

Ah, comme il ſçait la prendre !

Me. ARGANT.

Roſette a ſçû vous excuſer.

LE MARQUIS.

Roſette ?

ROSETTE.

Moi, Madame ?

Me. ARGANT.

Oui ; ſoyez content d'elle ;
Cette fille vous aime.

LE MARQUIS.

Elle me connoît bien.

Me. ARGANT, *à Roſette.*

Va, compte qu'il ſçaura récompenſer ton zele.

ROSETTE.

à part.

Oui-dea!

Me. ARGANT.

Mais laisse-nous un moment d'entretien.

SCENE III.

Me. ARGANT, LE MARQUIS.

Me. ARGANT.

J'Aurois à vous parler.

LE MARQUIS.

Vous serez mieux assise.

Me. ARGANT.

Il n'en est pas besoin, restez.
J'exigerois de vous une entiere franchise.

LE MARQUIS.

Mon cœur vous est ouvert.

Me. ARGANT.

Vous me la promettez;

LE MARQUIS.

Dans la sincérité mon ame est affermie;
J'en fais profession, & sur tout avec vous.

Me. ARGANT.

Votre mere ne veut être que votre amie.

LE MARQUIS.

C'eſt unir à la fois les titres les plus doux.

Me. ARGANT.

A votre âge, mon fils, & fait comme vous êtes;
Recevant dans le monde un accueil enchanteur,
On a dû vous dreſſer mille embuches ſecrettes,
Pour obtenir de vous un hommage flatteur.
Quand vous auriez cédé, par goût ou par foibleſſe,
J'excuſerois votre jeuneſſe;
Je fermerois les yeux. Parlez-moi franchement.
Vous paſſez pour avoir un tendre attachement:
C'eſt une beauté rare, & qu'on m'a fort vantée;
Mais à qui votre ſort ne peut pas être joint . . .
Vous rougiſſez, mon fils, & ne répondez point.
Si votre ame, à préſent un peu trop enchantée,
Ne peut abandonner ce dangereux vainqueur,
J'attendrai que le temps vous rende votre cœur,
Et vous mette en état d'entrer ſans répugnance
Dans des projets, pour vous, formez dès votre enfance;
Et que, juſqu'à ce jour, je n'ai point négligez.

LE MARQUIS.

Ah! vous méritez tout ce que vous éxigez:
Oui, l'on vous a dit vrai: mais ſoyez plus tranquille:
C'eſt un amuſement frivole & paſſager,
Que mon cœur, ſans vouloir autrement s'engager,
S'eſt fait depuis peu par la ville;
Seulement pour remplir un loiſir inutile.
Pareil attachement . . . (Si pourtant c'en eſt un)
Ne tient qu'autant qu'on veut, la rupture eſt facile;

Rien n'eſt plus ſimple & plus commun.
De ſemblables Romans n'ont pas pour Héroïnes
Des perſonnes aſſez divines,
Pour fixer, ſans retour, ceux qui leur font l'honneur
D'offrir quelque encens à leurs charmes.
C'eſt l'eſpoir aſſuré d'un facile bonheur
Qui fait que l'on s'abaiſſe à leur rendre les armes.
Elles n'allument point de véritables feux;
Et l'on eſt leur Amant, ſans en être amoureux.

Mr. ARGANT.

Que le mépris que vous en faites
Augmente mon eſtime, & mon amour pour vous!
Ah! mon fils, pardonnez mes frayeurs indiſcrettes.
Votre établiſſement eſt l'objet le plus doux
Que ma tendreſſe ſe propoſe;
Et j'y travaille utilement.

LE MARQUIS.

Et c'eſt ſur vous auſſi que mon cœur s'en repoſe.

Mr. ARGANT.

J'ai de l'ambition; mais pour vous ſeulement.

LE MARQUIS.

Que ne vous dois-je pas!

Mr. ARGANT.

Ecoutez, je vous prie.
Vous aurez tout mon bien, je vous l'ai deſtiné;
Mais ce n'eſt pas aſſez; & vous n'êtes pas né
Pour vivre & pour paſſer ſimplement votre vie
Dans l'indolente oiſiveté
D'une opulente obſcurité.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas là mon plan.

Me. ARGANT.

Je ne fais aucun doute
Que vous n'ayez deſſein de paroître au grand jour;
Que votre but ne ſoit de percer à la Cour:
Un bien conſidérable en applanit la route.
Mais, pour vous abréger un chemin toujours long,
Il ſeroit un moyen plus facile & plus prompt.

LE MARQUIS.

Et ce moyen qui s'offre à votre prévoyance,
Seroit?

Me. ARGANT.

Un mariage; une fille, en un mot,
Qui vous apporteroit en dot
Le crédit & l'appuy d'une grande alliance.

LE MARQUIS.

On ne peut mieux penſer. Vous ne m'étonnez point:
Mais l'hymen, à mon âge, eſt un état bien grave.
Quoi! voulez-vous ſi-tôt que je devienne eſclave?

Me. ARGANT.

Un mari ne l'eſt pas. Auriez-vous ſur ce point
Un peu d'averſion?

LE MARQUIS.

Moi, Madame: Eh qu'importe?
Quand mon averſion ſeroit cent fois plus forte,
Croyez que de ma part, en cela, comme en tout,
Le ſacrifice eſt prêt: Ce n'eſt pas une affaire.
Le déſir de vous ſatisfaire

Me

Me tiendra toujours lieu de penchant & de goût.
Mais mon Pere ?

Mr. ARGANT.

Ah ! je ſçais comment il faut s'y prendre.
Je prévois ſes refus ; mais ils ne tiendront pas.
Nous diſputons beaucoup. Après bien des débats
Votre pere s'appaiſe, & finit par ſe rendre.
Par exemple, il avoit fortement décidé
Que vous feriez de robe.

LE MARQUIS.

Ah ciel !

Mr. ARGANT.

Il a cédé.
N'en a-t'il pas été de même
Pour le déterminer à vous faire un état.
Au ſujet de ce Marquiſat
Sa répugnance étoit extrême ;
Il ne vouloit pas s'y prêter :
Mais vous le deſiriez ; c'eſt ſur quoi je me fonde ;
Auſſi l'ai-je forcé de l'aller achetter.

LE MARQUIS.

Ne faut-il pas avoir un Titre dans le monde ?
Mais celui de Marquis me flatte infiniment ;
Je vous l'avouë ingénûment.
Si vous n'aviez pas eu la bonté de contraindre
Mon Pere à cet achat, j'euſſe été très à plaindre.

Mr. ARGANT.

Cette acquiſition l'a long-temps retenu.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai ; c'eſt ce qui m'étonne.

Me. ARGANT.

Il arrive aujourd'hui ; l'avis m'en eſt venu.

LE MARQUIS.

Je crois qu'à ſon retour la Scene ſera bonne.
Il ne ſera pas mal ſurpris
De l'état que nous avons pris
Pendant le cours de ſon abſence.
Il ne pourra pas voir, ſans jetter les hauts cris,
Ces embelliſſemens & ces meubles de prix.
Il n'a jamais donné dans la magnificence.
Ce nombre de valets, & ce Suiſſe ſur tout,
Ne ſeront pas trop de ſon goût.

SCENE IV.

Mr. ARGANT, Me. ARGANT, LE MARQUIS, UN SUISSE, LAQUAIS.

Mr. ARGANT.

VOyez cet animal qui m'arrête à la porte !

LE SUISSE.

Que voulez-vous ?

Mr. ARGANT.

Hé que t'importe ?

Mais eſt-ce ici chez moi ?

LE SUISSE.

C'a, Monſieur, votre nom ?

Mr. ARGANT.

Mon nom ?

LE SUISSE.

Afin qu'on vous annonce.

Mr. ARGANT.

Je n'en connois pas un.

LE SUISSE.

J'attends votre réponſe.

Un Laquais à ſon camarade.

Connois-tu ça ?

Un autre Laquais.

Moi ? ma foi, non.

LE MARQUIS.

Ah ! Monſieur, pardonnez . . . Madame, c'eſt mon Pere.

Excuſez des valets . . . .

Mr. ARGANT.

Quel eſt donc ce myſtere ?

Me. ARGANT.

C'eſt vous, Mr. Argant ?

Mr. ARGANT.

Moi-même, Dieu merci ;

Qu'une eſpece de ſinge, avec ſa barbe torſe,

Ne vouloit point du tout laiſſer entrer ici :

Il a preſque fallu que j'uſaſſe de force.

LE MARQUIS.

Un Suiſſe comme un ſot fait toûjours ſon métier.

Mr. ARGANT.

Vous avez pris un Suiſſe ?

LE MARQUIS.

Oui, Monſieur.

Mr. ARGANT.

Pour quoi faire ?

LE MARQUIS.

Un Suiſſe eſt à la porte un meuble néceſſaire.

Mr. ARGANT.

Il ne nous faut qu'un vieux Portier.
Et ce tas de Valets dont l'antichambre en pleine,
Eſt-il d'ici ?

LE MARQUIS.

Sans doute. Il faut être ſervi.

Mr. ARGANT.

Mais en faut-il une douzaine ?

LE MARQUIS.

Chacun a ſon emploi.

Mr. ARGANT.

Fort bien, j'en ſuis ravi.
Parbleu, pendant deux mois qu'a duré mon voyage,
L'extravagance a fait ici bien du ravage !

LE MARQUIS.

Mais en quoi donc, Monſieur ?

Mr. ARGANT.

Déjà deux ou trois fois

Ce titre de Monſieur a choqué mon oreille.
Vous ne vous ſerviez pas d'épithete pareille.
Le nom de Pere eſt-il devenu trop bourgeois,
Pour pouvoir à préſent ſortir de votre bouche?
Il faut que cela ſoit.

LE MARQUIS.

Ce reproche me touche.
Je croyois vous traiter avec plus de reſpect;
Et j'ignore pourquoi Monſieur s'en formaliſe.

Mr. ARGANT.

Ma foi, s'il faut que je le diſe,
Ce cérémonial me paroît fort ſuſpect;
Et c'eſt la vanité qui l'a mis en uſage.
Je ſçais que chez les Grands il eſt autoriſé;
Que chez les gens d'un moindre étage
Ce ridicule abus s'eſt impatroniſé;
Il s'eſt même gliſſé juſques dans la roture:
Mais il n'eſt pas moins vrai qu'il bleſſe la nature.
Pour chez moi, s'il vous plait, il n'aura point de cours.
Sçachez, en m'appellant par mon nom véritable,
Que le titre de Pere eſt le plus reſpectable
Qu'un fils puiſſe donner à l'auteur de ſes jours.

Mr. ARGANT.

Il eſt vrai; mais enfin je ſçais qu'au fond de l'ame
Il ne m'aime pas moins pour m'appeller Madame.

Mr. ARGANT.

Ma femme, quant à vous, je ne m'en mêle pas;
C'eſt une affaire à part; je n'en veux point connoître;

SCENE V.

UN COUREUR, Mr. ARGANT, Me. ARGANT, LE MARQUIS.

Mr. ARGANT.

QUelle eſt cette autre eſpéce ? Où s'adreſſent tes pas ?

LE COUREUR.

Ici.

Mr. ARGANT.

Qu'es-tu ?

LE COUREUR.

Coureur.

Mr. ARGANT.

Qui cherches-tu ?

LE COUREUR.

Mon Maître.

Mr. ARGANT.

Quel eſt-il ?

LE COUREUR.

Hé, parbleu, c'eſt Monſieur le Marquis.

Mr. ARGANT.

Quel Marquis ?

LE COUREUR.

Le voilà.

Mr. ARGANT.

Qui donc ?

Me. ARGANT.

Hé, c'eſt mon fils.

Mr. ARGANT.

Lui ?

Me. ARGANT.

Sans doute.

LE MARQUIS *au Coureur, qui lui donne un Billet.*

Va-t-en.

SCENE VI.

Mr. ARGANT, Me. ARGANT, LE MARQUIS.

Mr. ARGANT.

C'Eſt ainſi qu'on vous nomme ?

LE MARQUIS.

Oui, Monſieur.

Mr. ARGANT.

De quel droit ? Mais vous m'étonnez fort.

LE MARQUIS.

Je crois en avoir deux.

Mr. ARGANT.

Qui ſont-ils donc ?

LE MARQUIS.

D'abord,

N'avez-vous pas l'honneur d'être né Gentilhomme ?

Mr. ARGANT.

Un peu : Mais eſt-ce aſſez pour s'appeller Marquis ? Argant, vous êtes fou.

Me. ARGANT.

N'avez-vous pas acquis ? . . .

Mr. ARGANT.

Eh quoi ?

Me. ARGANT.

Ce Marquiſat que nous avions en vûe ? Eſt-ce que ce n'eſt pas une affaire concluë ?

Mr. ARGANT.

Un Marquiſat ?

Me. ARGANT.

Eſt-il acheté ?

Mr. ARGANT.

Ma foi, non.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame . . . .

Me. ARGANT.

Ah ! Monſieur . . . .

Mr. ARGANT.

Il eſt trop cher.

LE

LE MARQUIS.

Qu'entends-je?

Mr. ARGANT.

Mais vous ne perdrez rien au change.

Me. ARGANT.

Mais mon fils en a pris le nom.

Mr. ARGANT.

Palſembleu, qu'il le quitte.

LE MARQUIS.

Ah Ciel! eſt-il poſſible!

Me. ARGANT.

Autant qu'à vous, mon fils, cet affront m'eſt ſenſible.

Mr. ARGANT.

Entre nous pourquoi l'a-t-il pris?
Faut-il, pour ſatisfaire à ſes étourderies,
Etre auſſi fou que lui? J'ai, mais à fort bon prix,
Acquis trois bonnes Métairies,
Pays gras, Terre à bled.

LE MARQUIS *à part.*

Mais quelles gueuſeries!
Mon pere eſt bien déſeſpérant!

Mr. ARGANT.

Ces acquiſitions, je vous en ſuis garant,
Valent mieux que dix Seigneuries.

LE MARQUIS.

J'enrage de bon cœur.

M. ARGANT.

Sçachez vous contenir ;
Ou plutôt, laissez-nous ; je vais l'entretenir.

SCENE VII.

Mr. ARGANT, Me. ARGANT.

Me. ARGANT.

Vous êtes bien crüel !

Mr. ARGANT.

Moi ? la plainte est nouvelle !

Me. ARGANT.

J'ai cru que vous m'aimiez ; mais vous ne m'aimez point.

Mr. ARGANT.

Fort bien. Mécontentez une femme en un point ;
Tout le passé s'oublie, & n'est plus rien pour elle.

Me. ARGANT.

Oui, je suis une ingrate ; allons, accablez-moi ;
Ne ménagez plus rien. Ah, que je suis outrée !

Mr. ARGANT.

Ma femme, sans courroux, parlons de bonne foi.
Nous convient-il d'avoir une Terre titrée ?
Que Diable ! un Marquisat n'a pas le sens commun,

Me. ARGANT.

Eh, pourquoi donc mon fils n'en auroit-il pas un ?
Il n'eſt pas aſſez noble, & la Terre eſt trop chere :
Sont ce là des raiſons d'un homme de bon ſens ?
Non, Monſieur ; vous voulez, je le vois, je le ſens,
Mortifier le fils, déſeſpérer la mere.
Vous vous laſſez de moi.

Mr. ARGANT.

Parlez-vous tout de bon ?

Me. ARGANT.

Que je ſuis malheureuſe !

Mr. ARGANT.

Ah ! c'eſt une autre affaire.
Ayons ce Marquiſat. Il faut vous ſatisfaire.

Me. ARGANT.

Quand mon fils en a pris le titre avec le nom,
Eſt-il tems d'écouter un frivole ſcrupule ?

Mr. ARGANT.

Argant ſera Marquis.

Me. ARGANT.

Eh, ſans doute. Autrement
Ce ſeroit le couvrir du plus grand ridicule.

Mr. ARGANT.

Je vais écrire.

Me. ARGANT.

Promptement . . . ;

Mr. ARGANT.

Oui.

Me. ARGANT.

Je vous attendois avec impatience ;
D'autant plus qu'il s'agit d'une grande Alliance
Pour mon fils.

Mr. ARGANT.

Je m'en doutois bien.

Me. ARGANT.

On propose une fille aimable & de naissance ;
Et qui même appartient à plus d'une Puissance.

Mr. ARGANT.

C'est-à-dire qu'elle n'a rien.

Me. ARGANT.

Mon fils est assez riche. Un si grand mariage
Lui procure, entr'autre avantage ;
Une entrée à la Cour, avec un Régiment.
Il ne trouveroit plus d'occasion si belle.

Mr. ARGANT.

Qu'exige-t-on de vous ?

Me. ARGANT.

Et mais apparemment
Que j'assure mon bien.

Mr. ARGANT.

C'est une bagatelle.
Et ma fi

Me. ARGANT.

Allez-vous encore, à ce sujet ;
Réveiller le Procès que nous avions ensemble ;

Au lieu d'embraſſer mon projet ?

Mr. ARGANT.

Mais, ma femme. . . .

Me. ARGANT.

Mais quoi ! tout eſt dit, ce me ſemble :
Dans cet azile heureux & par elle chéri,
Où le Ciel doit avoir accoûtumé ſa vie,
J'aurai ſoin de lui faire un ſort digne d'envie.
Où peut-elle être mieux ?

Mr. ARGANT.

Avec un bon mari.

Me. ARGANT.

Rien n'eſt plus incertain. Mais qui vient nous ſurprendre ?
C'eſt Monſieur Doligni. Je vous laiſſe avec lui.
Songez que l'on attend ma réponſe aujourd'hui.

SCENE VIII.

Mr. DOLIGNI, Mr. ARGANT.

Mr. DOLIGNI.

VOus voilà de retour ! On vient de me l'apprendre :
Auſſi-tôt l'amitié vers vous m'a fait voler.
Vous avez du chagrin, je penſe ?

Mr ARGANT.

Ma femme. . . .

Mr DOLIGNI.

Hé bien, quoi donc?

Mr ARGANT.

Vient de me désoler.

Mr DOLIGNI.

Si-tôt?

Mr ARGANT.

J'arrive à peine, après deux mois d'absence..

Mr DOLIGNI.

C'est pour se remettre au courant.

Puis-je vous consoler?

Mr ARGANT.

Non.

Mr DOLIGNI.

Pourquoi, je vous prie?

Vous me revoyez donc d'un œil bien différent?

Mr ARGANT.

Mon amitié pour vous ne s'est point affoiblie.

Puis-je me consoler, quand moi-même je crains

De vous plonger bien-tôt dans les plus grands chagrins.

Mr DOLIGNI.

Je n'en prends jamais pour mon compte,

Je n'ai que ceux de mes Amis.

Mr ARGANT.

Ma femme, & j'en rougis de honte,

Me veut faire manquer à ce que j'ai promis.
Epriſe, pour ſon fils, d'une amitié trop tendre,
Elle penſe à lui ſeul & ne veut point de Gendre.

Mr DOLIGNI.

Je le ſçavois déjà. Je vous dirai de plus
Que je vous rends votre promeſſe.

Mr ARGANT.

Vous croyez que ma femme en ſera la maîtreſſe?

Mr DOLIGNI.

N'ayez point, là-deſſus, de débats ſuperflus.
Par une autre raiſon qui n'eſt pas moins contraire,
Ce Mariage-là n'auroit pas pû ſe faire.
Mon fils, à ce ſujet, implore ma pitié.
Il aime éperdûment une jeune Perſonne,
Digne de ſa tendreſſe & de mon amitié.

Mr ARGANT.

Il a donc votre aveu?

Mr DOLIGNI.

Mais oui, je le lui donne.

Mr ARGANT.

Helas!

Mr DOLIGNI.

Son choix fera mon bonheur & le ſien.

Mr ARGANT.

J'eſpérois pour ma fille une chaine ſi belle,
Et qu'un jour votre fils ſeroit auſſi le mien.
D'ailleurs, cette Beauté qu'il aime, quelle eſt-elle?

Mr DOLIGNI.

Marianne.

Mr ARGANT.

Ma niéce.

Mr DOLIGNI.

Oui, depuis quatre mois;
Il n'a pas pû la voir ſans y fixer ſon choix.

Mr ARGANT.

Marianne eſt l'objet dont ſon ame eſt charmée ?

Mr DOLIGNI.

La préſence décide ; on ſe prend par les yeux :
S'il eût vû votre fille, il l'eût ſans doute aimée.

Mr ARGANT.

Son choix revient au même : Il n'en ſera pas mieux.
Voyez en même tems ma douleur & ma joye.
Ouvrez-moi votre ſein : que mon cœur s'y déploye ;
Comme un dépôt ſacré, recevez un ſecret
Que ma tendre amitié vous taiſoit à regret.
Cette jeune Orpheline, où tant de beauté brille,
Que vôtre fils adore, & que vous chériſſez. . . .

Mr DOLIGNI.

Hé bien. . . . Vous vous attendriſſez ?

Mr ARGANT.

Cette Niéce. . . .

Mr DOLIGNI.

Achevez.

Mr ARGANT.

Marianne eſt ma fille.

Mr DOLIGNI.

Que m'apprenez-vous-là ?

Mr ARGANT.

Mon amour paternel
A trouvé le moyen, à l'insçû de sa mere,
De retirer ici cette fille si chere
Qu'elle vouloit laisser dans un Cloître éternel.
Marianne se croit la fille de mon frere,
Et n'imagine pas qu'elle soit chez son pere.

Mr DOLIGNI.

Bon !

Mr ARGANT.

Elle est dans la bonne foi.

Mr DOLIGNI.

Comment a-t'elle pû vous croire ?

Mr ARGANT.

Je n'ai pas eu de peine à forger une Histoire.
Feu mon frere eut toujours le même nom que moi.
C'est ce qui m'a servi ; d'autant plus que ma fille
Qui fut mise en Couvent dès l'âge de deux ans,
N'a pas trop entendu parler de sa famille,
Et n'a vû de sa vie aucun de ses parens.
N'ayant pas pû gagner sur ma femme obstinée
D'aller, jusqu'à Poitiers, voir cette infortunée ;
Et n'étant que trop sûr qu'elle veut, malgré moi,
Immoler à son fils cette triste victime,
Le détour que j'ai pris m'a paru légitime.
C'est la nécessité qui m'en a fait la Loi ;
Et c'est, pour m'excuser, sur quoi je me retranche.

Mr DOLIGNI.

Le scrupule est plaisant ! Vous me faites pitié.
Eh ! trompez sans regret votre chere moitié.
Attrapper une femme, est prendre sa revanche.

Mr ARGANT.

En un mot j'ai pris ce détour.

Mr DOLIGNI.

Il est assez bon, ce me semble.

Mr ARGANT.

Et je n'ai si long-tems retardé mon retour,
Que pour les mieux laisser s'accoûtumer ensemble.
Marianne a de quoi charmer :
Et je m'en vais sçavoir si, pendant mon absence,
Ses charmes & son innocence,
De son aveugle mere ont pû la faire aimer. . . .
La voici qui paroît. Laissez-nous, je vous prie.
Sur tout ne dites point ce que je vous confie,
Pas même à votre fils.

SCENE IX.

MARIANNE, Mr ARGANT.

Mr ARGANT.

Comment vont nos projets ?
Apprends-moi quel succès a couronné ton zele.
Sur le cœur de ta Tante as-tu fait des progrès ?
Dis-moi, ma chere Niéce, es-tu bien avec elle ?

Tu ſçais ce qu'en partant d'ici
Je t'ai recommandé comme un point néceſſaire.

MARIANNE.

J'ai fait ce que j'ai pû.

Mr ARGANT.

Tout a donc réüſſi ;
Car tû plairas toujours à qui tu voudras plaire.

MARIANNE.

Préſumez un peu moins de mon foible talent.
Il eſt vrai qu'en cherchant à remplir votre attente,
Qu'en tâchant de gagner l'amitié de ma Tante,
Je ne me faiſois point un effort violent :
Que dis-je ? un ſentiment que je ne puis comprendre,
A mon obéiſſance a ſervi de ſoutien ;
Et mon cœur, étonné de ſe trouver ſi tendre,
N'a, je crois, rien obmis pour mériter le ſien ;
Mais ....

Mr ARGANT.

L'heureuſe nouvelle ! Acheve ton ouvrage.
Je ne te dis qu'un mot ; qu'il ſerve à t'animer.
Mariage, fortune, eſpérance, héritage,
Tout dépend de ma femme, & de t'en faire aimer.
Je ne puis rien pour toi.

MARIANNE.

Quelle erreur eſt la vôtre !

Mr ARGANT.

Par des arrangemens que la fortune a faits ;
Ma femme eſt ta reſſource ; & tu n'en as point d'autre.

MARIANNE.

Il faut donc renoncer à ſes moindres bienfaits?

Mr ARGANT.

Comment donc?

MARIANNE.

Etouffez une douce eſpérance
Qui n'a ſervi qu'à vous tromper.
De tout ce que j'ai fait, rien n'a pû diſſiper,
Ni vaincre ſon indifférence.
C'eſt un projet flatteur qui ne peut s'accomplir.
Je connois trop ſon cœur; il m'eſt inacceſſible:
Ce n'eſt que pour ſon fils qu'il peut être ſenſible:
Il l'occupe & n'y laiſſe aucun vuide à remplir.
Loin d'entrer avec lui dans le moindre partage;
Je ne ſçais ſi mes ſoins ne m'ont pas fait haïr.
Ne me forcez donc pas d'inſiſter d'avantage.

Mr ARGANT.

Eh, que veux-tu de moi?

MARIANNE.

Que vous me laiſſiez fuir;
Et rentrer au Convent d'où vous m'avez tirée.

M. ARGANT.

Je ne puis.

MARIANNE.

Accordez cette grace à mes pleurs.
En vous la demandant mon ame eſt déchirée.

Vous m'aimez : je prévois avec quelles douleurs
Vous ſupporterez ma retraite.

Mr ARGANT.

Ne t'imagine pas non plus que je m'y prête.
J'ai de fortes raiſons pour ne pas conſentir
A te laiſſer aller ſuivre une folle envie.

MARIANNE.

Ah ! n'appréhendez pas qu'un jour le repentir
Vienne dans mon déſert empoiſonner ma vie.
Je trouverai de quoi fixer tous mes deſirs
Dans ſa tranquillité profonde.
C'eſt lorſqu'on a du moins un peu connu le monde
Qu'on peut, dans la retraite, avoir de vrais plaiſirs.
Que je m'en vais l'aimer ! Qu'elle me ſera chere !
Je n'y ſentirai plus le poids de ma miſere.
Hélas ! je l'ignorois dans mon obſcurité :
J'y vivois, ſans me voir ſans ceſſe humiliée
Par le défaut de bien, de rang, de qualité :
Permettez qu'à jamais j'y puiſſe être oubliée.

Mr ARGANT.

Non : c'eſt un deſſein pris, où je ſuis affermi.
Je te veux marier ; & je t'ai deſtinée
Au fils de mon plus cher Ami.
Nous avons tous les deux conclu cet hyménée.
S'il eſt à ton gré, comme au mien,
Si Doligni te plaît... Tu rougis ! Ah ! fort bien.
La pudeur fut toûjours la premiere des graces.
J'en tire un bon augure. Il ſera ton Epoux....
Quel eſt cet Inconnu qui marche ſur nos traces !

SCENE X.

UN MAISTRE D'HOSTEL, Mr ARGANT, MARIANNE.

LE Mtre D'HOSTEL.

MAdemoiſelle, un mot.

MARIANNE.

Que vous plaît-il !

LE Mtre D'HOSTEL.

Tout doux.

Ce vieux Monſieur-là, ſauf ſon reſpect & le vôtre, Hé bien ... eſt-ce Monſieur ?

MARIANNE.

Oui.

LE Mtre D'HOSTEL.

Lui ? j'en ſuis ravi.

Mr ARGANT.

Quel eſt cet importun ?

LE Mtre D'HOSTEL.

Autant vaut-il qu'un autre.

MARIANNE.

C'eſt le Maître d'Hôtel.

LE Mtre D'HOSTEL. *mettant ſa ſerviette ſur l'épaule.*

Monſieur, on a ſervi.

Mr ARGANT.

à Marianne.

Préſente-moi ... je crains de faire des bévûes.
Que diable! A chaque pas je tombe ici des nuës.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

Mr ARGANT, Mr DOLIGNI.

Mr DOLIGNI.

VOus rêvez ?

Mr ARGANT.

J'ai de quoi. Depuis trente ans au plus
Que dépourvû de biens (car jamais je n'en eus)
Je m'en fus à la Martinique
Où j'épouſai Madame Argant,
Il faut que mon eſprit ſoit devenu gothique,
Ou Paris bien extravagant.

Mr DOLIGNI.

Ami, c'eſt l'un & l'autre. Après trente ans d'abſence,
A peine revenu depuis ſix mois en France,
Dont vous avez paſſé le tiers hors de Paris,

Tout vous paroît nouveau. Ne soyez pas surpris
Si vous ne sçavez plus les êtres.
Mais rendons-nous justice, & n'ayons plus d'humeurs.
Nous sommes vieux, les tems amenent d'autres mœurs.
Avions-nous conservé celles de nos Ancêtres ?
Nos enfans, à leur tour, occupent le tapis.
Tout roule, & roulera toujours de mal en pis.
Par une extravagance, une autre est abolie.
D'âge en âge on ne fait que changer de folie.

Mr ARGANT.

Je le vois bien. Il faut qu'au sujet du dîner,
Je vous fasse un aveu naïf & véritable.
Excepté le roty, je n'ai pû deviner
Le nom d'aucun des plats qu'on a servis à table.

Mr DOLIGNI.

Je n'en ai pas, non plus, reconnu la moitié.
Tout change de nature, à force de mélange.

Mr ARGANT.

Il faut être sorcier pour sçavoir ce qu'on mange.
C'est encore au dessert où j'ai ri de pitié,
De nous voir assommez d'un fatras de verrailles,
Garni de Marmousets & d'arbustes confus
Qui font un bois-taillis où l'on ne se voit plus
Qu'au travers de mille brouissailles.
Et tout cet attirail, piece à piece apporté
Par un maître Valet, par d'autres escorté,
Est une heure à ranger sur le lieu de la scene;
Et tient, en attendant, tout le monde à la gêne.
Quels convives, d'ailleurs! je veux être pendu,

Oui,

Oui, ſi j'ai rien compris, ſi j'ai rien entendu
A l'étrange jargon qu'ils parloient tous enſemble.
Tous les foux de Paris étoient de ce repas.

Mr DOLIGNI.

Doucement. Vous n'y penſez pas.
Ce ſont de beaux eſprits que le Marquis raſſemble;
Et qui dans votre Hôtel ont ouvert leur bureau.

Mr ARGANT.

Miſéricorde! Quel fléau!
Quel déluge maudit d'Inſectes incommodes!
Rien n'y manque. J'en dois remercier mon fils.
Je ne m'attendois pas à trouver mon logis
Plein de chevaux, de chiens, d'auteurs & de pagodes.
Mais enfin laiſſons-là ces propos ſuperflus.
Revenons au ſujet qui me touche le plus.
C'eſt Marianne. Hé bien, m'avez-vous fait la grace
De parler à ma femme?

Mr DOLIGNI.

Oui, mais je ne tiens rien;
Elle veut au Marquis aſſurer tout ſon bien;
Et je ne compte pas que ce deſſein lui paſſe,
A moins que votre fille . . . .

Mr ARGANT.

Il n'eſt donc plus d'eſpoir:
J'eſpérois que ſes ſoins, ſa tendreſſe & ſes charmes,
Sur le cœur de ma femme auroient plus de pouvoir;
Elle n'a recueilli que des ſujets de larmes.

Mr DOLIGNI.

Mais peut-on s'empêcher de s'en laiſſer charmer?

Mr ARGANT.

Elle auroit dû s'en faire aimer.
Hélas! je rapportois cette douce espérance.
Quel retour! je ne puis y penser sans effroi.
Loin de répondre à l'apparence,
Le projet & le piége ont tourné contre moi.

Mr DOLIGNI.

Votre position est fâcheuse.

Mr ARGANT.

Ah! sans doute.

Mr DOLIGNI.

Votre embarras est des plus grands;
Et pour vous en tirer il faut qu'il vous en coûte.
Aimez-vous votre femme?

Mr ARGANT.

Autant que mes enfans.
Je ne puis ni ne veux me brouiller avec elle.
Eh! depuis notre hymen l'union la plus belle
A resserré des nœuds que l'amour a formez.
D'ailleurs, je lui dois tout. Je n'avois rien au monde.
Malgré ma misere profonde,
Et nombre de rivaux plus dignes d'être aimez,
Je lui plus. Il fallut vaincre la résistance
De Parens qui pouvoient s'opposer à son choix.
Elle n'avoit pas l'âge indiqué par les loix.
Cependant mon bonheur, ou plûtôt sa constance,
Après bien des refus & de mortels ennuis,
Me rendit possesseur d'une Epouse adorable,
Qui jouissoit déjà d'un bien considérable,

Que des ſucceſſions ont augmenté depuis.
Je m'en ſouviens ſans ceſſe avec reconnoiſſance.

Mr DOLIGNI.

Je prévois qu'à la fin il faudra, malgré vous,
Renvoyer votre fille au Couvent.

Mr ARGANT.

Entre-nous,
Ce ſacrifice-là n'eſt pas en ma puiſſance.
Ma fille . . . Non, Monſieur, je ne puis m'en priver.
Pour la ſacrifier, la victime eſt trop chere.

Mr DOLIGNI.

Hé bien, quoi qu'il puiſſe arriver,
Votre fille eſt chez vous, déclarez-vous ſon Pere.
Si vous prétendez la garder,
Il faut bien, tôt ou tard, découvrir ce miſtere.
Si vous n'oſez le hazarder,
Je vous offre mon miniſtere.
Une femme en courroux m'embarraſſe fort peu.
Entre la mienne & moi la paix étoit ſi rare,
Que je ne ſuis pas neuf en pareille bagarre.
Moi, j'oppoſe à leur premier feu
Un flegme des plus ſalutaires.
Il en eſt, ſans comparaiſon,
Tout comme des enfans mutins & volontaires:
Quand la force leur manque, ils entendent raiſon.
Au ſurplus, vous touchez au moment de la criſe.
Songez que votre femme, au gré de ſon eſpoir,
Va remplir le projet dont elle eſt trop épriſe;
Que, ſans doute, on fera les accords dès ce ſoir;

Qu'il eſt tems de parler en Pere de famille,
En Maître, s'il le faut, & ſi vous le pouvez.

Mr ARGANT.

Que j'appréhende !....

Mr DOLIGNI.

Quoi ? qu'eſt-ce que vous avez ?

Mr ARGANT.

Et ſi ma femme alloit faire enlever ſa fille ;
Et ſe rendre en ſecret maîtreſſe de ſon ſort !
Voilà ce que je crains ſi je romps le ſilence.
Suppoſé que l'accès d'un aveugle tranſport
Ne la contraigne point à cette violence,
Les perſécutions feront le même effet ;
Et ſa mauvaiſe humeur ne ceſſant de s'accroître ;
Obligera ma fille à préferer le cloître.

Mr DOLIGNI.

Il faudra tenir bon, peut-être....

Mr ARGANT.

C'eſt un fait.
Je voudrois conſerver la paix dans ma famille....
Il me vient un moyen. S'il eſt de votre goût,
Il pourroit concilier tout,
Et faire marier ma fille.
Sa légitime peut monter
A douze mille écus de rente ;
Hé bien, ſeriez-vous homme à vous en contenter ?

Mr DOLIGNI.

Ceci change la théſe ; elle eſt bien différente.

Mr ARGANT.

e le ſçais, je n'oſois preſque vous en parler.

Mr DOLIGNI.

Allons, je le veux bien pour vous tirer de peine.

Mr ARGANT.

Ah ! mon cher.....

Mr DOLIGNI.

Ce n'eſt pas l'intérêt qui me mene;
Je n'accepte pourtant que comme un pis-aller.

Mr ARGANT.

Mais Marianne vient.

SCENE II.

MARIANNE, Mr ARGANT, M. DOLIGNI.

MARIANNE.

Madame Argant m'envoye ...

Mr ARGANT.

Tant mieux, j'en ai bien de la joye.

MARIANNE.

Ah ! mon Oncle, le diriez-vous ?
Pour la premiere fois, elle m'a careſſée,
M'a donné les noms les plus doux.

Mr DOLIGNI.

Elle eſt donc bien intéreſſée
Au ſuccès du meſſage.

MARIANNE.

Elle en espere tout.
Vous me portez, dit-elle, une amitié si tendre
Qu'il n'est rien, près de vous, dont je ne vienne à bout;
Et si je réussis, elle m'a fait entendre
Qu'elle auroit soin de mon destin.
C'est au sujet de mon Cousin.

Mr ARGANT.

Justement.

MARIANNE.

Et pour sa fortune,
Que je viens, au hazard de vous être importune.

Mr ARGANT.

Ha! si c'est pour Argant, le sort en est jetté.
Que veut-elle? quelle est cette grace si grande?

MARIANNE.

C'est l'hymen de son fils, tel qu'il est projetté.

Mr ARGANT.

Marianne est-ce à toi d'appuyer sa demande?

MARIANNE

A qui donc? Pour tous deux j'implore vos bontez.
C'est l'établissement le plus considérable...
Vous la désespérez, si vous n'y consentez;
C'est faire à votre fils un tort irréparable.

Mr ARGANT.

Prétendre que son fils soit le seul Possesseur
Et l'unique héritier de toute sa fortune!
Et ma fille?

MARIANNE.

Eſt-il vrai que vous en ayez une ?

Mr ARGANT.

Oui. Si le frere a tout, que deviendra la ſœur ?
Loin de prendre parti pour elle,
Je te vois la premiere à la perſécuter.

MARIANNE.

Moi, je ne lui veux point de mal ; & ſi mon zele...

Mr ARGANT.

Mais, tiens : pour me réſoudre, & pour m'exécuter,
Je m'en rapporte à toi. Tu ſçais ce qu'on propoſe ;
Suppoſe que tu ſois cet enfant malheureux
A qui ſa mere apprête un ſort ſi rigoureux,
Prends ſa place un moment, fais-en ta propre cauſe,
Et ne conſulte ici que ton propre intérêt.

MARIANNE

Je me ſerois déja prononcé mon arrêt.

Mr ARGANT.

Quoi ! malgré les ſoupirs & les larmes d'un pere...

MARIANNE.

Pourrois-je aſſurer mieux le repos de ſes jours,
Qu'en cédant au malheur de déplaire à ma Mere ?
A quoi me ſerviroit de m'obſtiner toujours,
A braver mon deſtin ? Quelle en ſeroit l'iſſuë ?
D'aliéner vos cœurs, d'en écarter l'Amour,
De déchirer toujours le ſein qui m'a conçûë,
De me faire encor plus haïr de jour en jour.
Pourquoi me conſulter dans cette conjoncture ?
Toute autre, & votre fille auſſi,

M

Vous en diroit autant ; & je ne ſers ici
Que d'interprete à la nature.

Mr ARGANT.

A M. Doligni.

Tu me perces le cœur. Jugez donc ſi j'ai lieu
De déclarer ſon ſort.

Mr DOLIGNI.

C'eſt votre femme ; Adieu.

Mr ARGANT.

Ne vous éloignez pas.

SCENE III.

Mr ARGANT, Me. ARGANT, MARIANNE.

Me. ARGANT.

HE bien votre entremiſe
A-t'elle eu la faveur que je me ſuis promiſe ?
Ce que j'en attendois étoit des plus aiſez.

Mr ARGANT.

Ah ! Vous pouvez compter ſur elle en toute choſe.
On ne peut mieux plaider une méchante cauſe.

Me. ARGANT.

Eh, l'a-telle gagnée ? . . Hé quoi, vous vous taiſez ?

M.

Mr ARGANT.

Qu'exigez-vous de moi ?

Me. ARGANT.

Quel eſt donc ce langage ?

Mr ARGANT.

Ne vous ſouvient-il plus qu'un fils trop fortuné
N'eſt pas l'unique & le ſeul gage
Dont notre heureux hymen ait été couronné ?
Permettez que je vous rappelle
Qu'il en fut encor un conçû dans votre ſein.
Voyez quel eſt votre deſſein,
Si vous en conſervez un ſouvenir fidelle ?

Me. ARGANT.

Je pourrois avoir quelque tort :
Mais cette fille enfin dont vous plaignez le ſort ;
Quand nous l'envoyâmes en France
Pour être élevée en Couvent,
Etoit dans ſa plus tendre enfance.

Mr ARGANT.

Hélas ! je me le ſuis reproché bien ſouvent.

Me. ARGANT.

Depuis, je ne l'ai point revûë.
Dans mon cœur, il eſt vrai, l'abſence a triomphé,
L'éloignement, l'oubli, le tems, ont étouffé
La tendreſſe que j'aurois euë,
Si vous aviez laiſſé cet enfant ſous mes yeux.
Vous n'auriez jamais eu de reproche à me faire ;
Eh ! je ne demandois pas mieux.
Vous ne voulutes pas : Il a fallu vous plaire ;

Et mon fils en a profité.

MARIANNE.

Mais ma Tante a raison ; elle se justifie.
C'est votre faute à vous.

Mr. ARGANT. *à Marianne.*

Laisse-moi, je te prie.
Vous verrez que c'est moi qui manque d'équité !
Tout peut se réparer. Daignez voir votre fille ;
Que je vous la présente ; accordez-moi ce bien.

Me. ARGANT.

Que faire d'une enfant, qui n'est au fait de rien ;
Qui n'a jamais vécu qu'à l'ombre d'une grille,
Qui, sans doute, en a pris l'air, l'esprit & le goût ?
Monsieur, il n'est plus temps. Et j'ose vous répondre
Que, de la tête aux pieds, il faudroit la refondre,
Et qu'on n'en viendroit pas à bout.
Qui vient tard dans le monde, y joue un triste rôle.
Pour apprendre à s'y comporter,
Un parloir de Province est une triste école.

MARIANNE.

Sans doute.

Mr. ARGANT.

A Marianne on peut s'en rapporter.
Elle sort du Couvent. Voyez un peu ma niece ;
Oui, voyez comme elle est : vous connoissez aussi
Son esprit & sa gentillesse ;
Elle a tout-à-fait réussi.

Me. ARGANT.

On ne compare point une personne unique,

Mr. ARGANT.

Vous pouviez épargner cet éloge ironique.

Me. ARGANT.

Il vous plaît au ſurplus de me faire un Procès?
Bien gratuit au ſujet de cette préférence,
Que j'accorde à mon fils.

Mr. ARGANT.

Mais oui, c'eſt un excés.

Me. ARGANT.

Eſt-ce une nouveauté? Suis-je la ſeule en France?
Nous avons deux enfans: mais l'uſage m'abſout,
Si j'en laiſſe un des deux au fond d'une clôture.

Mr. ARGANT.

L'égalité, Madame, eſt la loi de nature.
Il n'en faut avoir qu'un, quand on veut qu'il ait tout.

Me. ARGANT.

Pouvons-nous mieux placer mon eſpoir & le vôtre?
Il eſt bien naturel, quand on a le bonheur
D'avoir reçû du ciel un fils comme le nôtre,
De chercher à s'en faire honneur.

Mr. ARGANT.

La nature ſans doute en a fait un prodige!

Me. ARGANT.

Elle a verſé ſur lui ſes plus précieux dons.
Il peut aller à tout, ſi nous le ſecondons.

Mr. ARGANT.

Peut-on donner dans ce preſtige?

Me. ARGANT.

Il eſt homme d'eſprit.

Mr. ARGANT.

Qui diable ne l'eſt pas?

Me. ARGANT.

Homme d'eſprit!

Mr. ARGANT.

Mais oui; rien n'eſt plus ordinaire;
C'eſt un titre banal. On ne peut faire un pas
Qu'on ne voye accorder ce nom imaginaire
A tout venant, à gens qui ne ſont bien ſouvent
Que des cerveaux brûlez, des têtes à l'évent,
Que les plus fats de tous les hommes.
Ce qu'on prend pour eſprit dans le ſiecle où nous ſommes
N'eſt, ou je me trompe fort,
Qu'une frivole effervescence,
Qu'un accès, une fievre, un délire, un tranſport;
Que l'on nomme autrement, faute de connoiſſance;
Proverbes, quolibets, folles alluſions,
Pointes, frivolitez, plaiſamment habillées,
Quelque ſuperficie, & des expreſſions
Artiſtement entortillées;
Joignez-y le ton ſuffiſant,
Voilà les qualitez de l'eſprit d'aprésent.
Pour moi, mon avis eſt, dût-il paroître étrange;
Que ces petits Meſſieurs, qui ſont ſi floriſſans,
Feroient un marché d'or, s'ils donnoient, en échange,
Tout ce qu'ils ont d'eſprit pour un peu de bon ſens.

SCENE IV.

LE MARQUIS, Mr. ARGANT, Me. ARGANT, MARIANNE.

LE MARQUIS.

MAis, Madame, à propos, ſuivant toute apparence,
Mon mariage projetté
Pourroit ce ſoir être arrêté.

Me. ARGANT.

J'en ai du moins quelque eſpérance.

LE MARQUIS.

J'en ai reçû vingt complimens :
Et nous ne ſongeons pas aux préſens qu'il faut faire.
Ne trouveriez-vous pas qu'il ſeroit néceſſaire
D'aller, chez l'Empereur, choiſir des Diamans.
Il convient d'envoyer demain les Pierreries :
C'eſt l'ordre ; & l'on ne peut, quand on eſt régulier,
Manquer à ces galanteries.

Me. ARGANT.

Il eſt vrai : j'allois l'oublier.
Vous avez bien raiſon ; c'eſt penſer à merveille.

Mr. ARGANT.

Il mérite toujours des éloges nouveaux.

LE MARQUIS.

Je viens de commander que l'on mit vos chevaux.

Mr. ARGANT.

Doucement ; j'ai deux mots à vous dire à l'oreille.
Argant, vous avez une sœur.

Me. ARGANT.

au Marquis.

Est-ce là son affaire ? Allez, je vais vous suivre.

Mr. ARGANT.

Avec elle, avec vous, je me flattois de vivre ;
Je comptois y passer des jours pleins de douceur ;
Et mourir satisfait de son sort & du vôtre.
Elle a part, comme vous, à ma tendre amitié.
Je ne sçais point aimer l'un aux dépens de l'autre.
Vous partagez tous deux mon cœur par la moitié.
L'égalité devroit regner dans tout le reste.
Souffrirez-vous qu'elle ait un destin si funeste ?
Parlez. Mes sentimens vous sont assez connus.
Parlez donc ; qu'entre nous votre bouche prononce.
Au fond de votre cœur cherchez votre réponse,
Et non pas dans des yeux un peu trop prévenus.

LE MARQUIS.

C'est à vous l'un & l'autre à regler sa fortune.
Je ne sçais point blamer la générosité.

Mr. ARGANT.

La générosité ! Mais ce n'en est point une :
Ce que j'exige ici n'est que de l'équité.

LE MARQUIS.

De ces distinctions je vous laisse le maître.

Quant à moi, j'ai, Monſieur, un trop profond reſ-
pect
Pour donner des avis à ceux qui m'ont fait naître.

Mr. ARGANT.

Tant de ménagement vous rend un peu ſuſpect.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas qu'une ſœur, que je n'ai jamais vuë,
Ne m'intéreſſe auſſi. Vous n'avez pas beſoin
De me piquer d'honneur. Le ſang parle de loin:
Mais . . .

Mr. ARGANT.

Hé bien, quelle eſt donc cette crainte imprévuë?
Daigneriez-vous m'en éclaircir?

LE MARQUIS.

Quand vous me demandez à moi mon entremiſe . . :
Et . . . ſi j'ai le malheur de ne pas réuſſir,
D'échouer dans cette entrepriſe,
Hé bien, vous m'en accuſerez.
Qu'en arrivera-t'il? Que vous me haïrez.
Cette affaire eſt trop délicate.
Et Madame, d'ailleurs, paroit tacitement
M'ordonner aſſez nettement
De ne m'en pas méler.

Mr. ARGANT.

Vôtre prudence éclate!

LE MARQUIS.

Mon ſilence pourtant n'empêche pas mes vœux.
Je ſerai de l'avis que vous prendrez tous deux.

SCENE V.

Mr. ARGANT, Me. ARGANT, MARIANNE.

Me. ARGANT.

AInſi, vous n'avez point de reproche à lui faire !

Mr. ARGANT.

à part.

Il faut d'un autre ſens retourner cette affaire.

haut.

Nous avons, ou plûtôt vous avez en bon bien,
Cinquante mille écus de rente
Francs & quittes de tout; du moins je ne dois rien.
Je crois que, pour Argant, la choſe eſt différente.
N'importe. De ſa ſœur diminuez la part.
Faites à votre fils le plus gros avantage.
Je me reſtrains pour elle au tiers, & même au quart.
Avec ſa légitime on voudra bien la prendre;
Et même l'on aura des graces à vous rendre.

Me. ARGANT.

Que me dites-vous là ?

Mr. ARGANT.

N'en doutez nullement.

Me. ARGANT.

Qui voudroit s'en charger ?

Mr. ARGANT.

Acceptez seulement.

Me. ARGANT.

à part.

C'est encore un prétexte, une ruse nouvelle,
Pour m'engager toûjours, sur ce trompeur espoir,
A retirer ma fille.

Mr. ARGANT.

Hé bien ?

Me. ARGANT.

Il faudra voir.
Auriez-vous par hazard quelque parti pour elle ?

Mr. ARGANT.

Oui.

Me. ARGANT.

J'ai bien de la peine à me l'imaginer.
Est-ce une affaire sûre & prompte à terminer ?

Mr. ARGANT.

Bas à Marianne.

Dès aujourd'hui. Va dire à Doligni qu'il vienne.

SCENE VI.

Mr. ARGANT, Me. ARGANT.

Me. ARGANT.

Mais est-ce un sujet qui convienne?

Mr. ARGANT.

A merveille.

Me. ARGANT. *A part.*

Tant pis.

Mr. ARGANT.

Je suis sa caution.

Me. ARGANT *à part.*

Ah! je crains bien de m'être un peu trop avancée.

Mr. ARGANT.

A part.

Il faut fraper le coup.

Me. ARGANT. *A part.*

Quelle est donc sa pensée?

Mr. ARGANT.

Cette fille, en un mot, que la prévention
La plus injuste & la plus dure
A peinte à votre idée avec tous les défauts
Qu'on peut puiser au fond d'une triste Clôture;

SCENE VII.

Mr. DOLIGNI *pere*, MARIANNE, Mr. ARGANT, Me. ARGANT.

Mr. ARGANT.

QUels qu'ils ſoient vrais ou faux ;
Telle qu'elle eſt enfin, on offre de la prendre ;
Et le fils de Monſieur, ſi vous le permettez. . . ;

MARIANNE.

A part.

Ah Ciel !

Mr. ARGANT.

Avec plaiſir deviendra votre gendre.

Me. ARGANT.

Bas à Mr. Argant.

Quoi ! le fils de Monſieur.... Vous me compromettez.

Mr. ARGANT.

Oui, lui-même, à ce prix.

MARIANNE. *A part.*

Dieu ! que viens-je d'entendre !
Ah, quelle trahiſon !

Me. ARGANT.

Monſieur nous fait honneur.

Mr. DOLIGNI *pere.*

Ce ſera pour mon fils le comble du bonheur;

Me. ARGANT.

A part. *Haut.*

Je ſçais qu'il aime ailleurs, feignons. Il faut ſe rendre.

Mr. DOLIGNI *pere.*

Mon fils ne peut jamais être mieux aſſorti.

Me. ARGANT.

A Marianne.

Qu'on le faſſe venir.

MARIANNE.

Madame, il eſt ſorti.

Me. ARGANT.

Tout-à-l'heure il étoit là-dedans; qu'on y voye.

MARIANNE.

Il doit avoir pris ſon parti.

Me. ARGANT.

Allez, vous dis-je, allez; faites qu'on me l'envoye.

MARIANNE.

A part.

Bon, le voici qui vient.

Mr. ARGANT *bas à Doligni pere.*

Il n'eſt pas averti.

SCENE VIII.

Mr. DOLIGNI *fils*, Mr. ARGANT; Me. ARGANT, Mr. DOLIGNI *pere*, MARIANNE.

Me. ARGANT.

MEssieurs, il vous plaira de garder le silence :
Faites-vous cette violence.
Qu'ici l'autorité se taise absolument ;
Qu'il soit libre. Je veux qu'il parle en assurance ;
Autrement, marché nul : je vous le dis d'avance,
Je reprens ma parole & mon consentement.

Mr. DOLIGNI *fils*.

Le Marquis vous attend avec impatience.

Me. ARGANT.

Monsieur, j'aurois besoin d'un éclaircissement.
On daigne rechercher pour vous notre alliance.

Mr. DOLIGNI *fils*.

Vous voyez mon saisissement.

Me. ARGANT.

La désireriez-vous ?

M. DOLIGNI *fils*.

Ah, si je la désire !
Si je soupire après ce précieux instant !

C'eſt avec plus d'ardeur que je ne puis le dire.

MARIANNE *à part.*

Qui n'eût dit qu'il m'aimoit ?

Me. ARGANT.

Hé bien, ſoyez content.
L'amitié qui nous lie avec votre famille
M'engage à remplir votre eſpoir.

MARIANNE.

A part.

Hélas ! c'en eſt donc fait.

Me. ARGANT.

Il m'eſt bien doux de voir
Qu'à tout autre parti vous préfériez ma fille.

Mr. DOLIGNI *fils.*

Votre fille ?

Me. ARGANT.

Eh qui donc ?

Mr. DOLIGNI *fils.*

La foudre m'a frappé.
Ah Ciel ! quelle erreur m'a trompé !

Me. ARGANT.

Dans quel trouble vous vois-je !

Mr. DOLIGNI *fils.*

Il eſt inexprimable.
On ne peut être plus confus.
Vous m'accordez ſans doute un bien ineſtimable.
Mon pere, épargnez-vous ces ſignes ſuperflus :
Je ne puis, mon déſordre a trop ſçu me confondre.

Me. ARGANT.

A M. Doligni pere. *A M. Doligni fils*

De grace, laiſſez-donc... Ne pourrai-je ſçavoir?...

Mr. DOLIGNI *fils.*

L'excès de vos bontez ne pouvoit ſe prévoir:
Je ſuis déſeſpéré de n'y pouvoir répondre.

Mr. DOLIGNI *pere.* *Bas à ſon fils.*

Tu ne ſçais pas le bien que tu vas refuſer.

Mr. DOLIGNI *fils.*

A ſon pere. *A Me. Argant.*

Je n'en veux point. L'amour dans mon cœur trop ſenſible
A mis à votre choix un obſtacle invincible.
Ce n'eſt qu'en me perdant que je puis m'excuſer.
J'ai crû qu'il s'agiſſoit de l'objet que j'adore.
Ah! je fais à ſes yeux un éclat indiſcret:
Mais la néceſſité m'arrache mon ſecret.

Me. ARGANT.

En eſt-ce un pour l'objet de vos feux?

Mr. DOLIGNI *fils.*

Il l'ignore.

Me. ARGANT.

Eh, Monſieur, quel eſt-il?

Mr. DOLIGNI *fils.* *Montrant Marianne.*

Il eſt devant vos yeux.

MARIANNE.

Ah! Monſieur, vous devez préférer ma couſine.

Me. ARGANT *à Messieurs Argant & Dolignì pere.*

Tâchez une autre fois de vous arranger mieux.

Mr. ARGANT.

La mépriſe n'eſt pas telle qu'on l'imagine.
Sçachez, à votre tour ....

Me. ARGANT. *En s'en allant.*

Ah! ne m'arrêtez plus.
Allez, vous auriez dû m'épargner ce refus.

SCENE IX.

Mr. ARGANT, Mr. DOLIGNI *pere* Mr. DOLIGNI *fils*, MARIANNE.

Mr. DOLIGNI *fils*.

A Mr. Argant.

AH! Monſieur, pardonnez. ...

Mr. ARGANT.

Il faut que je l'embraſſe.

Mr. DOLIGNI *fils*.

Comment donc!

Mr. ARGANT.

Ses refus ont montré ſon amour.
Il vient d'en donner ſans détour
La preuve la plus ſûre & la plus efficace :

S'il

S'il avoit accepté, j'en ſerois moins content.

Mr. DOLIGNI *fils.*

Vous me permettez donc de demeurer cònſtant?

Mr. ARGANT.

A Mr. Doligni pere.

Sans doute. Allons rêver au parti qu'il faut prendre.

A Mr. Doligni fils.

Ne t'embarraſſe pas, va, tu ſeras mon gendre.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LAFLEUR.

LE MARQUIS.

IL s'en mêle encor à ſon âge !
Eh, que ferons-nous donc, nous autres jeunes gens ;
Si la vieilleſſe n'eſt pas ſage.

LAFLEUR.

Jugeons un peu moins vîte, ou ſoyons indulgens.
Suppoſé que l'amour ait part à ce myſtere ;
Il me ſemble qu'un fils devroit, avec raiſon,
Ignorer, ou cacher les foibleſſes d'un Pere.

LE MARQUIS.

Eſt-ce ma faute à moi ſi toute la Maiſon
En parle ? Mais cela ne m'embaraſſe guere.
N'eſt-il venu perſonne apporter un Billet ?
Il doit en venir un ; j'en ſuis fort inquiet.

LAFLEUR.

Je n'ai rien vû.

LE MARQUIS.

Tant pis.

LAFLEUR.

Mais à propos, j'eſpere....

LE MARQUIS.

Hé bien, voyons, qu'eſpere-tu ?

LAFLEUR.

Qu'enfin nous allons prendre un autre train de vie.

LE MARQUIS.

Et par quelle raiſon ?

LAFLEUR.

Parce qu'on vous marie.

LE MARQUIS.

Qu'y fait le mariage ?

LAFLEUR.

Il a cette vertu
D'amender les gens de votre âge.
La raiſon les attend au fond de leur ménage.
L'hymen eſt ordinairement
Le tombeau du libertinage,
A moins qu'on n'ait le diable au corps.

LE MARQUIS.

Aſſurément ;
Oui, l'exemple me rendra ſage.

LAFLEUR.

Vous vivrez comme auparavant ?

LE MARQUIS.

Au contraire. Je vais m'enterrer tout vivant ;
Renoncer au plaisir qui convient à mon âge,
Consacrer à l'ennui le cours de mes beaux ans,
Commencer mon hyver au fort de mon printems ;
M'enfoncer, m'abîmer au fond de mon ménage,
Pour y végéter comme un sot.

LAFLEUR.

Ah, pauvre malheureuse !

LE MARQUIS.

Hem ?

LAFLEUR.

Moi, je ne dis mot ;
On entend quelque bruit.

LE MARQUIS.

seul.

Va donc voir ce qu'on veut. L'attente est un supplice.
Ah, si ce pouvoit être un Billet d'Arthénice !

LA FLEUR.

Tenez, c'est un Billet joliment tortillé.

LE MARQUIS *lisant à part.*

„ Mes résolutions sont prises.
„ Venez où vous sçavez à huit heures précises.

LA FLEUR *à part.*

Comme il a l'air émoustillé !

LE MARQUIS *continüant.*

„ Malgré tous mes parens . . . La maudite Cohorte !

„ Pour vous ſuivre ce ſoir, je les tromperai tous.
„ Je ſens que mon devoir en murmure... Qu'importe?
„ Mais on n'eſt plus à ſoi, lorſque l'on eſt à vous.
Ah pour moi quel bonheur! ou plutôt quelle gloire!
Ne perdons point de tems.

Il tire un écrain de ſa poche.

LA FLEUR.

Quelle eſt donc cette hiſtoire?

LE MARQUIS.

Avec ces diamans va faire de l'argent;
Cours emprunter deſſus à l'un de nos Corſaires
Les deux mille Loüis qui me ſont néceſſaires.
Viens me les apporter: ſur tout, ſois diligent.
J'ai des ordres encore à te donner enſuite.
Voici Madame Argant, ſauve-toi, prends la fuite.

SCENE II.

Me. ARGANT, LE MARQUIS.

Me. ARGANT.

OU va-t-il porter cet écrain?

LE MARQUIS.

Chez un Metteur en œuvre.

Me. ARGANT.

Eh pourquoi donc?

LE MARQUIS.

J'ai craint
Pour quelques diamans, qui du moins à ma vûe
Paroiſſent en danger. Pour ne rien haſarder,
J'envoie en faire la revûë.
Il s'en perd bien ſouvent, faute d'y regarder.

Me. ARGANT.

C'eſt bien fait. Ce préſent n'eſt-il pas fort honnête?

LE MARQUIS.

Honnête! ah, pour le moins; & j'en ſuis très-content.

Me. ARGANT.

Je brûle de le voir orner votre conquête.
Votre pere obſtiné m'embaraſſe pourtant:
Il paroît oppoſer la même réſiſtance.
En vain j'ai de ſa niece employé l'aſſiſtance.
Ce refus me paroît d'autant plus ſurprenant
Qu'elle a, ſur mon époux, un empire étonnant;
Et que, pour ainſi dire, elle en eſt adorée.
Vous ſoûriez?

LE MARQUIS.

Qui, moi?

Me. ARGANT.

Peut-on ſçavoir pourquoi?

LE MARQUIS.

Ce n'eſt rien;

Me. ARGANT.

Une mere auſſi tendre que moi
De votre confiance a droit d'être honorée.
De grace, dites-moi. . . .

LE MARQUIS.

Daignez me diſpenſer. . .

Me. ARGANT.

Non ; vous m'inquiétez. Plus vous voulez vous taire,
Plus vous me donnez à penſer ;
Je veux abſolument entrer dans ce myſtere.

LE MARQUIS.

Il ne falloit pas moins que cet ordre abſolu
Pour vous ſacrifier toute ma répugnance.
Si je me détermine à rompre le ſilence,
Daignez vous ſouvenir que vous l'avez voulu.
Mais cependant, Madame, il faudroit me promettre. . .

Me. ARGANT.

Hé quoi ?

LE MARQUIS.

De ne me point commettre.

Me. ARGANT.

Je m'en garderai bien.

LE MARQUIS.

J'oſe vous en prier.
D'ailleurs, quoiqu'il en ſoit de cette confidence ;
Croyez que je n'en tire aucune conſéquence.
Le fait en queſtion eſt aſſez ſingulier.
Marianne, entre nous, vous eſt-elle connuë ?
Oui, lorſqu'avec mon Pere elle eſt ici venuë,

Sçaviez-vous, comme un fait bien sûr & bien constant,
Qu'il existoit encore en France
Une autre Demoiselle Argant ?

Me. ARGANT.

Sans doute.

LE MARQUIS.

En aviez-vous une entiere assurance ?

Me. ARGANT.

Mon mari le disoit.

LE MARQUIS.

J'entends.

Me. ARGANT.

Oui, je crois dans mon jeune temps
Avoir oüi parler du Pere & de la fille :
D'ailleurs, nous habitions des lieux trop différens
Pour être bien au fait du sort de vos Parens.
Je n'ai pas autrement connu votre famille.

LE MARQUIS.

Il y paroît.

Me. ARGANT.

En quoi ?

LE MARQUIS.

Sur tout point de courroux.

Me. ARGANT.

Je n'entens rien à ce mystere.

LE MARQUIS.

Ni moi non plus. Mais, entre nous,
Marianne n'est point la niece de mon Pere.

Me.

Me. ARGANT.

Elle ne ſeroit point ſa niece ?

LE MARQUIS.

Hé vraiment non :
Et j'ignore à quel titre elle en a pris le nom.

Me. ARGANT.

Ah, quelle découverte !

LE MARQUIS. *A part.*

Il l'entend à merveille !

Me. ARGANT.

Mais avant que d'aller plus loin,
Qui peut vous avoir fait une hiſtoire pareille ?
D'où la ſçait-on ? Comment ? quel en eſt le témoin ?

LE MARQUIS.

Un ancien valet de feu votre beau-frere,
En buvant chez le Suiſſe, a fort innocemment
Révélé tout ce beau myſtere.
Il convient qu'effectivement
Son maître eut une fille unique,
Qu'on nommoit Marianne.

Me. ARGANT.

Après ;

LE MARQUIS.

Mais il prétend
Qu'elle eſt morte avant lui, que rien n'eſt plus conſtant :
Que c'eſt une hiſtoire publique ;
Et qu'enfin cette niece auroit plus de vingt ans.

Me. ARGANT.

Mais vraiment je me le rappelle.

LE MARQUIS.

Tous deux sont morts depuis long-tems.
Il est sûr de son fait. Ce ne peut pas être elle.
Mais je vous jure encor que je pense trop bien
Pour oser en conclure rien.

Me. ARGANT.

A part.

Quoi ! chez moi ! sous mes yeux ! feignons de n'en rien croire ;
Et ne dégradons point le Pere aux yeux du fils.
Haut.
Non ; plus je pense à cette histoire.
Plus je vois que ce sont autant de faux avis.
Je connois mon mari. Vingt ans d'expérience
Doivent, sur cet article, assurer mon repos.
Pouvez-vous honorer de la moindre croyance
Des rapports de valets, toujours yvres ou sots.
Qu'ils n'aillent pas plus loin. Imposez-leur silence ;
Et du premier d'entr'eux, qui ne se taira pas,
En le chassant d'ici, punissez l'insolence.

LE MARQUIS.

Madame....

Me. ARGANT.

N'ayons point là-dessus de débats :
Il le faut ; je le veux ; la chose est expliquée.

LE MARQUIS.

Vous serez obéie.

Me. ARGANT. *A part.*

Ah, que je ſuis piquée !

Haut.

Mon Mari comblera mes vœux.
L'honneur de s'allier à des Gens d'importance,
Quand il ſe verra devant eux,
Indubitablement vaincra ſa réſiſtance.
A part. *Haut.*
Je ſçaurai l'y forcer. Je viens de recevoir
Un Billet d'aſſez bon augure.
Chez le Comte d'Ausbourg on nous attend ce ſoir.
Il eſt Oncle de la future.
C'eſt chez lui qu'on s'aſſemble ; & l'on y ſoupera.

LE MARQUIS.

Fort bien.

Me. ARGANT.

Vous ſçavez ſa demeure ?

LE MARQUIS.

Mes gens la chercheront.

Me. ARGANT.

Arrivez de bonne heure.

LE MARQUIS.

Mais.... au ſortir de l'Opera.

Me. ARGANT.

Si vous veniez plûtôt !

LE MARQUIS.

Ah ! ce n'eſt pas l'uſage ;
Et par tout où l'on ſoupe, il faut arriver tard.

Université BIBLIOTHECA

Me. ARGANT.

Oui, mais l'occaſion mérite quelque égard,
Quand il s'agit d'un mariage.

LE MARQUIS.

Je m'acheminerai, quand il en ſera tems.

Me. ARGANT.

Faites donc pour le mieux.

LE MARQUIS.

Vous ſerez tous contens.

SCENE III.

LE MARQUIS *ſeul.*

Rien n'eſt plus raviſſant que cette conjoncture.
Deux Rendez-vous enſemble ! un d'hymen ! un d'amour !
Ceci veut de l'ordre... Oui... Chacun aura ſon tour;
Et j'aurai mis à fin ma premiere avanture,
Quand.... C'eſt la Fleur.

SCENE IV.

LA FLEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

OU ſont mes deux mille loüis ?

LA FLEUR.

Dans votre Cabinet.

LE MARQUIS.

Bon ; je m'en réjoüis.
Allons, preſte, à cheval.

LA FLEUR.

Quelle affaire nous preſſe ?

LE MARQUIS.

Va-t'en faire arranger la petite maiſon ;
Commande un ſouper propre & ſuivant la ſaiſon ;
Fais-y porter d'ici du vin de chaque eſpece ;
Que tout ſoit à la glace & qu'on faſſe grand feu ;
Qu'on éclaire par tout.

LA FLEUR.

La fête ſera belle !
Et la Future y ſera-t'elle ?

LE MARQUIS.

Point de ſotte demande.

LA FLEUR

Allons.

LE MARQUIS

Attends un peu.

Que voulois-je dire ? . . . ha !

LA FLEUR.

Ma surprise est extrême.

LE MARQUIS.

Que ma Chaise de Poste y soit & des Relais.
Fais-y porter aussi . . . .

LA FLEUR.

Voilà bien des apprêts !

LE MARQUIS.

Combien ? deux habits d'homme & du linge de même.

LA FLEUR.

Des habits & du linge ?

LE MARQUIS.

Oui. Fais ce qu'on te dit.

LA FLEUR

Est-ce que vous voulez y faire une retraite ?

LE MARQUIS.

Tout comme il me plaira. Que rien ne t'inquiette.
La curiosité te travaille l'esprit ?

LA FLEUR.

Mais, Monsieur, tout ceci .... franchement, à vrai dire,
Un jour comme aujourd'hui, me donne du tintoin.

LE MARQUIS.

C'est bien à toi d'en prendre ! ha ! parbleu, je t'admire !
Fait-il tout-à-fait nuit ?

LA FLEUR.

Bon ! le jour eſt bien loin.

LE MARQUIS.

Qu'on mette les chevaux à la voiture griſe.
Hé bien, va donc.

LA FLEUR.

A part.

Allons. Il a de l'argent frais,
Je n'en ſerai jamais payé que par ſurpriſe.

LE MARQUIS.

Tu ne pars pas ?

LA FLEUR.

Je m'en y vais.

A part.

Oui, riſquons le Paquet.

LE MARQUIS.

Qui diable te retarde ?

LA FLEUR.

Vous allez me gronder.

LE MARQUIS.

Tu peux le mériter.

LA FLEUR.

C'eſt qu'avec votre argent....

LE MARQUIS.

Quoi ?

LA FLEUR.

Je viens d'acquitter
Pour vous, en votre nom, une dette criarde.

LE MARQUIS.

Et qui t'en a prié ?

LA FLEUR.

La pitié, le beſoin.

LE MARQUIS.

Je te trouve plaiſant de prendre tant de ſoin !

LA FLEUR.

Vous avez de l'argent ?

LE MARQUIS.

Qu'importe ?

Emprunter pour payer, parbleu, rien n'eſt plus fou.

LA FLEUR.

C'étoit un pauvre Here ; il n'avoit pas le ſou :

Et puis ſix cens écus, la ſomme n'eſt pas forte.

Me le pardonnez-vous ?

LE MARQUIS.

Il faut bien.

LA FLEUR.

Mais d'honneur ?

LE MARQUIS.

Oui. Quel eſt ce coquin de créancier ?

LA FLEUR.

La Fleur.

LE MARQUIS.

Toi ?

LA FLEUR.

Moi.

LE MARQUIS.

Mons de la Fleur, vous n'aurez plus la bourſe.

Va.

LA FLEUR.

Droit au cabinet dirigeons notre courſe.
Et vite & vite, allons nous payer par nos mains.

SCENE V.

MARIANNE, LE MARQUIS.

MARIANNE *à part.*

D'Où viennent, tout à coup, de ſi crüels dédains?
D'abord, en me voyant, comme elle s'eſt aigrie!
Il faut abſolument quitter cette maiſon.

LE MARQUIS.

Vous rêvez?

MARIANNE.

Il eſt vrai.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas ſans raiſon.
Mais il faut vous laiſſer dans votre rêverie.
Vous avez beſoin d'y penſer.

MARIANNE.

Pourriez-vous m'éclaircir?...

LE MARQUIS.

Daignez m'en diſpenſer.
Ma chere petite couſine,
Tout ne réüſſit pas toûjours ſelon nos vœux.

Il arrive par fois des contretems fâcheux ;
Pour y remédier, il faut être bien fine ;
Mais comme vous avez un esprit infini,
Vous vous en tirerez. C'est ce que je désire.

SCENE VI.

MARIANNE *seule.*

QUoi, tout le monde ici se trouve réüni
Pour me désespérer ? Mais qu'a-t'il voulu dire ?
Quelqu'un adresse ici ses pas.

SCENE VII.

ROSETTE, MARIANNE.

MARIANNE.

ROsette, si tu peux, tire-moi d'embarras.
Ma tante est contre moi d'une colere extrême.
Qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait ? que m'est-il arrivé ?
J'ai beau m'éxaminer moi-même ;
Dans le fond de mon cœur, hélas ! je n'ai trouvé
Que zele, que respect, que tendresse pour elle.

ROSETTE.

J'ignore à quel sujet cet accès de rigueur
La prend d'une façon si brusque & si crüelle ;

D'autant plus qu'une fois, d'abondance de cœur,
Elle disoit, j'oublie en quelle conjoncture :
„ Il faudra s'en laisser charmer;
„ Cette petite créature
„ Finira par se faire aimer.
Il faut bien que le Diable ait ici fait des siennes :
Je ne connois que lui pour joüer de ces tours.
Mais vos recherches & les miennes
Ne nous avancent pas ; il faut d'autres secours ;
Vous ne sçavez pas tout. Je me suis évadée
Pour vous dire à quel point Madame est en courroux ;
En un mot, elle est dans l'idée
De vous faire enlever, de s'assurer de vous.

MARIANNE.

Qu'on me remene où l'on m'a prise.

ROSETTE.

Monsieur adresse ici ses pas ;
Voyez si vous pourrez parer cette entreprise.

SCENE VIII.

Mr. ARGANT, MARIANNE.

Mr. ARGANT.

MArianne ! Et pourquoi te trouvai-je éplorée ?

MARIANNE.

Hélas ! mon oncle, au nom de la tendre amitié
Dont, par vous seul ici, je me vois honorée,
De grace, dites-moi, par bonté, par pitié,
Qu'est-ce donc qui se passe à mon desavantage ?
Il doit m'être, en ce jour, arrivé des malheurs ;
Tout inconnus qu'ils sont, ils m'arrachent des pleurs.
Ne me les laissez pas ignorer d'avantage ;
Innocente, ou coupable, instruisez-moi de tout.

Mr. ARGANT.

De quoi ?

MARIANNE.

Cette infortune est réelle & publique.

Mr. ARGANT.

C'est une Enigme obscure, ou plutôt chimérique,
Dont je ne puis venir à bout.
Je ne te connois point de nouvelle infortune.

MARIANNE.

Ah ! vous dissimulez.

Mr. ARGANT.

Non, je n'en sçache aucune.

MARIANNE.

Pourquoi donc, à présent, attirai-je les yeux
De tout ce qui nous environne ?
D'où viennent ces regards furtifs & curieux
Qu'on attache en secret sur toute ma personne ?

Mr. ARGANT.

Eh mais, tout cela vient du plaisir de te voir ;

C'eſt qu'ici tout le monde t'aime.

MARIANNE.

Quoi donc, ai-je changé ? Ne ſuis-je plus la même ?
Ils ont d'autres motifs que je ne puis ſçavoir.
Et par quelle avanture, à nulle autre pareille,
N'eſt-ce que d'aujourd'hui qu'on m'examine ainſi ;
Et qu'en me regardant tout le monde d'ici
Soûrit avec malice, & ſe parle à l'oreille ?
Et ma tante elle-même, avec la dureté
La plus grande & la plus crüelle,
Vient de me chaſſer de chez elle.
Elle a pouſſé la cruauté
Juſques-à me defendre à jamais ſa préſence.

Mr. ARGANT.

D'où pourroit lui venir un courroux ſi ſoudain ?

MARIANNE.

Et moi, toute éperduë, éxaminant en vain
Ma triſte & timide innocence,
Je ſuis venuë ici ; j'ai trouvé votre fils,
Qui m'a dit quelques mots, où je n'ai rien compris.
A peine il m'a laiſſée incertaine & flotante,
Au milieu de mon trouble & du plus grand effroi,
Qu'alors on eſt venu m'avertir que ma tante,
Toûjours, de plus en plus, en courroux contre moi,
Veut ſe débarraſſer de ma vûë importune,
Et me faire enlever.

Mr. ARGANT.

Ah ! tout eſt découvert ;

Un indiſcret ami nous perd :
Elle ſçait tout.

MARIANNE.

Quoi donc ?

Mr. ARGANT.

Grand Dieu ! quelle infortune !
Mon ſecret eſt trahi.

MARIANNE.

Quel eſt donc ce regret ?

Mr. ARGANT.

Je vois que j'ai commis une imprudence extrême.

MARIANNE.

Daignez m'en éclaircir.... Vous parlez de ſecret !

Mr. ARGANT.

Il faut que je le cherche .... Ah ! le voici lui-même.

SCENE IX.

Mr. DOLIGNI *pere*, Mr. ARGANT, MARIANNE.

Mr. ARGANT.

CRüel ! qu'avez-vous fait ?

Mr. DOLIGNI.

Qui moi ? Qu'eſt-ce que c'eſt ?

Mr. ARGANT.

Eh ! morbleu, l'on ſçait tout.

Mr DOLIGNI.

Doucement, s'il vous plaît.

Mr. ARGANT.

Je ſuis déſeſpéré.

Mr. DOLIGNI.

Quel courroux eſt le vôtre !

Mr ARGANT.

Votre indiſcrétion . . . .

Mr. DOLIGNI.

Quoi ?

Mr. ARGANT.

Nous perd l'un & l'autre,
Vous aviez mon ſecret !

Mr. DOLIGNI.

Il eſt encor entier.

Mr. ARGANT.

Ma femme eſt furieuſe.

Mr. DOLIGNI.

Elle fait ſon métier.

Mr. ARGANT.

Que la plaiſanterie eſt ici mal placée !
Je vous dis que ma femme eſt ſi fort courroucée

Contre elle & contre moi, qu'elle eſt dans le deſſein,
Comme je l'ai prévû, d'uſer de violence,
De me l'arracher de mon ſein,
De la mettre en lieu ſûr.

Mr. DOLIGNI.

Ah, quelle turbulence!
Parbleu, c'eſt qu'elle ſçait, à n'en pouvoir douter,
Que ce n'eſt point là votre niece.
Votre femme croit vous ôter
Une jeune & tendre Maîtreſſe.

MARIANNE.

A Mr. Doligni.

Qu'entends-je? Que m'apprenez-vous?
A Mr. Argant.
Ce n'eſt pas ſur la foi du lien le plus doux
Que je ſuis chez vous & chez elle?
Hé, pourquoi donc ici m'avez-vous fait venir?..
Ciel! je frémis de tout ce que je me rappelle.
Ah! ceſſez de me retenir.
De toutes les horreurs j'éprouve la plus noire.
Ah Dieu! peut-on former un ſi crüel projet?
Du plus affreux Roman je me vois le ſujet.

Mr. DOLIGNI.

Elle ne ſçait donc pas ſa véritable hiſtoire?

Mr. ARGANT.

Hé non. Vous me jettez dans un autre embarras.

MARIANNE.

MARIANNE.

Je veux ſçavoir de qui j'ai reçû la naiſſance.
Remettez-moi ſous leur puiſſance;
Quels que ſoient mes parens . . . .

Mr. ARGANT.

Dans peu tu le ſçauras.

MARIANNE.

Parlez, je ne veux plus languir dans cette attente.
Je vais m'aller jetter aux genoux de ma tante . . . .
Quel nom m'échappe encor!

Mr. DOLIGNI.

Elle vient de partir.

Mr. ARGANT.

Attends.

MARIANNE.

De cette horreur faites-moi donc ſortir;
La fin n'en peut être trop prompte.

Mr. ARGANT.

Crains d'apprendre ton ſort.

MARIANNE.

Je ne crains que la honte
De nourrir plus longtems l'opprobre où je me vois.

Mr. ARGANT.

Modere donc un peu les accens de ta voix.

MARIANNE

Non; c'eſt au déſeſpoir à rétablir ma gloire;
Je ne puis faire trop d'éclat.

Mr. ARGANT.

Je ſuis moins criminel que tu ne l'oſes croire.
Sois inſtruite de ton état.
Cette vive amitié qui t'outrage & te bleſſe
Trouvera dans ton ame un retour éternel ;
Apprends que toute ma tendreſſe
N'eſt que de l'amour paternel.
Ah ! . . ma fille . . . .

MARIANNE.

Qui vous . . . mon pere ?
Hé pourquoi ſi longtems me cacher mon bonheur ?

Mr. ARGANT.

Peut-être ne vas-tu que changer de malheur.

MARIANNE.

J'entrevois à préſent le fond de ce myſtere.
Puiſque j'ai le bonheur de vous appartenir,
Le ſort peut, à ſon gré, regler mon avenir.
Il m'a fait plus de bien qu'il n'en ſçauroit détruire.

Mr ARGANT.

Non ; j'ai pris mon parti, puiſqu'on me pouſſe à bout,
Mais pour toi, laiſſe-moi le ſoin de te conduire.
Argant n'envahira point tout.
Je m'en vais déclarer qu'il n'eſt point fils unique ;
Que nous avons encor une fille à pourvoir.
Je ne ſouffrirai point qu'un abus tyrannique,
Qu'un uſage crüel, au gré de ſon pouvoir,
Me réduiſe à pleurer ma fille infortunée :
J'empêcherai plûtôt cet injuſte hyménée ;

Je comptois obtenir ce qu'il faut arracher.
Pour la premiere fois je vais parler en maitre.

MARIANNE.

Quel malheur eſt le mien !

Mr ARGANT.

On te viendra chercher.
Quand il en ſera tems, je te ferai paroître.

MARIANNE.

Hé pourquoi voulez-vous que je ſois à jamais
Le fléau de ceux que j'adore ?
Joignez à vos bontés la grace que j'implore ;
Et ſouffrez qu'en partant je vous rende la paix.

Mr ARGANT.

On m'attend ; obéis. Et vous, Ami fidelle,
Ne m'abandonnez pas ; daignez prendre ſoin d'elle.
Reſtez ; je vous remets en main
Ce que j'ai de plus cher.

Mr DOLIGNI.

Partez : mais en chemin ....

Mr ARGANT.

Hé bien, quoi ?

Mr DOLIGNI.

N'allez pas uſer votre courage.

Mr ARGANT.

Oh ! j'en aurai de reſte.

Mr DOLIGNI.

On eſt brave de loin ....
Le Ciel lui ſoit en aide ! Il en a bien beſoin.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

LA FLEUR *seul.*

LA bonne femme eſt folle, ou le diable s'en mêle ! Comment donc ! hé pour qui Madame me prend elle ?
Pour un benêt de précepteur ?
J'euſſe été bien venu, quand j'en ſerois capable.
Mais a-t'on jamais fait païer au ſerviteur
Les ſottiſes du Maître ? Il eſt aſſez probable
Que je ne perdois pas deſſus, grace à mes ſoins ;
Et j'allois m'arranger pour y perdre encor moins.
Serviteur : on me chaſſe : où diantre faire voile ?

SCENE II.

ROSETTE, LA FLEUR.

ROSETTE.

LA Fleur, que fais-tu là ?

LA FLEUR.

Je maudis mon étoile.

ROSETTE.

Ton étoile ! comment eſt-ce qu'en bonne foi
Tu crois en avoir une à toi ?
Qu'as-tu ? Qu'arrive-t'il dans tes affaires ?

LA FLEUR.

J'ai
Que Madame m'a fait agréer mon congé.

ROSETTE.

Ton congé, mon Enfant ?

LA FLEUR.

Oui, pour préſent de nôce.

ROSETTE.

Qu'as-tu fait ?

LA FLEUR.

Moi ?

ROSETTE.

Tu ments.

LA FLEUR.

Mon crime eſt d'être un ſot.

ROSETTE.

Hé bien, tu ments encor.

LA FLEUR.

On m'impute un négoce
Que mon Maître a baclé, ſans m'en dire un ſeul mot ;
Et la prévention demeurant la plus forte,
L'innocence eſt miſe à la porte ;
On m'oblige avec elle à prendre mon parti ;
Je vais lui chercher un refuge.

ROSETTE.

Regrette moins ton Maître ; il t'auroit perverti.
D'ailleurs, peut-on sçavoir d'où vient tout ce grabuge?

SCENE III.

Me. ARGANT, ROSETTE, LA FLEUR.

Me. ARGANT.

COmment, ce misérable est encore en ces lieux ?
Fidelle confident d'un trop coupable Maître....

LA FLEUR.

Madame, en vérité, l'Enfant qui vient de naître...

Me. ARGANT.

Tais-toi ; sors ; & jamais ne parois à mes yeux.

SCENE IV.

Me. ARGANT, ROSETTE.

ROSETTE.

M'Est-il permis d'entrer dans vos douleurs secrettes?
D'où viennent donc ces pleurs qui coulent malgré vous ?
Je ne vous vis jamais dans l'état où vous êtes.

Mr. ARGANT.

On ne reçut jamais de plus ſenſibles coups.
On vient d'empoiſonner le bonheur de ma vie ...
Mon cœur eſt ſuffoqué .... je ne puis reſpirer.

Roſette lui donne un fauteuil.

Avec indignité ma tendreſſe eſt trahie.
Ai-je aſſez de ſujets de me déſeſpérer ?
L'objet, dont je n'étois que trop préoccupée,
Que j'aimois du plus tendre, ou du plus fol amour,
Mon fils .... Ce n'eſt qu'un fourbe. Il m'a toujours trompée.
Sa perfidie enfin éclatte au plus grand jour.
Ce qui vient d'arriver ne m'en laiſſe aucun doute.
Je faiſois tout pour lui ; Roſette, tu le ſçais ;
Et je craignois toûjours de n'en pas faire aſſez.
J'aurois donné mon ſang juſqu'à la moindre goutte
Pour aſſurer le ſort, la fortune, & l'état
Du cruel qui m'a fait l'offence la plus noire.
Une famille illuſtre ouvroit à cet ingrat
Le chemin le plus ſûr qui conduit à la gloire ;
Dans leur ſein, dans leurs bras il alloit être admis ;
Il alloit devenir leur plus chere eſpérance,
L'objet de tous leurs ſoins. Ah, quelle différence !
Ils vont être à jamais ſes plus grands ennemis.

ROSETTE.

Auroit-il refuſé cette grande alliance ?

Mr. ARGANT.

Apprends comment il s'eſt perdu.
Nous étions aſſemblés : il étoit attendu.

Moi-même j'aſpirois, avec impatience,
Au plaiſir de le voir, de joüir des effets
Que devoit produire ſa vûë ;
Je comptois les momens .... attente ſuperfluë !
Au mépris des ſermens que le traître m'a faits
D'étouffer un amour qu'il condamnoit lui-même ;
De l'erreur de ſes ſens loin d'être détrompé,
Il s'y ſacrifioit ; & n'étoit occupé
Que du ſoin d'enlever cette fille qu'il aime.
Ne ſçachant que penſer d'un retard indiſcret,
Pour l'excuſer encore je faiſois mon poſſible ;
Enfin, l'on eſt venu m'en inſtruire en ſecret.
Non, un coup de poignard m'eût été moins ſenſible.
Alors, pleurant de rage, il a fallu ſortir.
Juge de mon état, de la douleur amere,
De la confuſion que j'ai dû reſſentir.
Je ſuis déſeſpérée ... Oh, déplorable mere !
C'en eſt fait, je n'ai plus de fils.

ROSETTE.

On pourra le ſauver.

Mr. ARGANT.

Ah ! la raiſon m'éclaire ;
Je penetre plus loin que jamais je ne fis.
Suppoſé que l'on puiſſe appaiſer cette affaire,
Et dérober ſa tête aux rigueurs de la loi,
En eſt-il moins perdu pour moi,
Si-tôt qu'il ne peut plus mériter ma tendreſſe ?
Sous les dehors trompeurs d'un caractere heureux
Je vois qu'il a toûjours abuſé ma foibleſſe.

Ce trait de lumiere eſt affreux.
Ah, grand Dieu! que j'étois cruellement ſéduite!
J'en mourrai de douleur.

ROSETTE.

Mais il pourroit un jour...

Mr. ARGANT.

Non, quand la confiance eſt une fois détruite,
C'en eſt fait, pour jamais il n'eſt plus de retour.
Roſette, laiſſe-nous.

SCENE V.

Mr. ARGANT, Mr. ARGANT.

Mr. ARGANT *ſe levant.*

HE'bien, quelle nouvelle?
En a-t'on? l'avanture eſt-elle auſſi cruelle
Qu'on le dit?

Mr. ARGANT.

Je vous en réponds.
Avec ſon bel eſprit qui vous avoit ſéduite,
Votre fils, comme un ſot, a donné tout de ſuite
Dans un piége groſſier tendu par des fripons;
Et le premier exploit de ſes premieres armes
Eſt un enlévement bien conditionné.
Dans un azile détourné

Il croyoit emmener, ſans trouble & ſans allarmes,
Son illuſtre conquête ; il n'avoit rien prévû ;
Lorſque trahi par elle & pris au dépourvû,
On eſt venu troubler ſa joye.
L'indiſcret, qui pouvoit échapper ſans éclat,
Au lieu d'abandonner ſa proye,
A tous ſes aſſaillans a livré le combat ;
Mais, étant le plus foible, il a fallu ſe rendre.
Il eſt entre leurs mains, pris & même bleſſé.

Me. ARGANT.

Bleſſé ? le malheureux ! quel parti faut-il prendre ?

Mr. ARGANT.

Mais Doligni, que j'ai laiſſé,
Croit avoir quelque eſpoir d'empêcher les pourſuites ;
Et, comme il eſt intelligent,
Peut-être avec beaucoup d'argent
Cette avanture-là n'aura pas d'autres ſuites.

Me. ARGANT.

Les ſuites n'en ſeront funeſtes que pour moi.
Idole de mon cœur ! malheureuſe chimere !
Fils indigne ! Ah ! le Ciel te devoit une Mere
Incapable d'avoir le moindre amour pour toi.
Eſt-ce au fond de mon ſein qu'il a puiſé ces vices ?
Pour lui ſeul j'ai laiſſé ma fille dans l'oubli ;
La moitié de mon ſang y reſte enſeveli ;
Je faiſois à l'ingrat les plus grands ſacrifices :
Et voilà tout le fruit que j'en vais retirer !
Ma honte eſt mon ſalaire ! hélas, qui l'eût pû croire ?
Pour détacher mon cœur, il faut le déchirer :

Mais je remporterai cette affreuſe victoire.
Va, ma haine commence où mon erreur finit.
A Mr. Argant.
Triomphez... le Ciel me punit.

Mr. ARGANT.

Hé! ne ſéparez point mon intérêt du vôtre.
Sans nous rien reprocher, gémiſſons l'un & l'autre
Sur les égaremens de ce fils trop ingrat.
Si je l'ai toûjours vû d'un œil un peu ſévere,
Je n'en avois pas moins des entrailles de Pere;
Je l'aimois comme vous; mais avec moins d'éclat.
Je tenois ma tendreſſe un peu plus renfermée;
Et je ne demandois à votre ame charmée,
Que de cacher l'excès de ſon enchantement.
Hélas! Si quelquefois je vous en ai blâmée,
Excuſez le motif; trop ſûre d'être aimée,
La jeuneſſe abuſe aiſément
Du foible qu'on a pour ſes charmes.
Plus les enfans ſont chers, plus il eſt dangereux
De leur trop laiſſer voir tout ce qu'on ſent pour eux.
Je gémis du ſujet qui fait couler vos larmes:
Votre courroux eſt juſte; Argant l'a mérité.
Mais ſi vous le voyez, comme je l'enviſage,
Au milieu des tranſports & des fougues d'un âge
Où la raiſon n'eſt pas à ſa maturité,
Vous devez conſerver un rayon d'eſpérance.
Je l'ai laiſſé confus, honteux, mortifié.
Je crois que ſon état eſt digne de pitié.
Un malheur inſtruit mieux qu'aucune remontrance.

Il peut ſe corriger. Il eſt encore à temps.
Ce qu'il vient d'eſſuyer finira ſon yvreſſe.
Hé! croyez qu'il n'eſt point de plus ſûre ſageſſe
Que celle qu'on acquiert à ſes propres dépens.

Me. ARGANT.

Diſcourez un peu moins, & montrez-vous plus ſage.

Mr. ARGANT.

Moi?

Me. ARGANT.

Sans doute.

Mr. ARGANT.

Et mais, s'il vous plaît;
Qui peut me procurer cet avis à mon âge?

Me. ARGANT.

Vous ne l'ignorez pas.

Mr. ARGANT.

Je ne ſçais ce que c'eſt.
Je n'en ai, je vous jure, aucune connoiſſance.

Me. ARGANT.

A quoi ſert d'affecter cette fauſſe innocence?
Hé! comment voulez-vous que je ne ſçache pas;
Ce qu'ici perſonne n'ignore?

Mr. ARGANT.

Voyons, que ſçavez-vous encore?

Me. ARGANT.

Que vôtre fils n'a fait que marcher ſur vos pas.
Monſieur, vous lui traciez une route aſſez belle.
Sans doute il vous ſied bien de prendre ſon parti;
Puiſqu'en effet c'eſt vous qui l'avez perverti!

Mr. ARGANT.

J'entends ; voilà l'effet d'un rapport infidelle !

Me. ARGANT.

Et quel moyen, hélas ! de n'être pas séduit
Par l'exemple effréné des foiblesses d'un pere ?
Quel caractere heureux n'en seroit pas détruit ?
Ah ! c'est, de plus en plus, ce qui me désespere.
Qui recevra mes pleurs ? Qui fermera mes yeux ?

Mr. ARGANT.

Vous vous abandonnez à de fausses allarmes.
Calmez-vous sur mon compte ; & jugez un peu mieux . . .
Mais on vient ; suspendez vos larmes.

SCENE VI.

Mr. DOLIGNI PERE, Mr. ARGANT, Me. ARGANT.

Mr. ARGANT.

QUoi ! déjà de retour ?

Mr. DOLIGNI.

Oui, vraiment, me voilà.

Mr. ARGANT.

Vous n'aurez pû conclurre avec ces coquins-là ;
Leurs propositions sans doute vous effrayent ?

Mr. DOLIGNI.

J'ai trouvé, par bonheur, de ces gens qui se payent
De raison & d'argent comptant.
A l'honneur de leur fille il n'en faut plus qu'autant.
J'ai reglé, moyennant une somme assez forte
Dont ces honnêtes gens sont contens.

Mr. ARGANT.

Eh qu'importe?

Mr. DOLIGNI.

Si vous le trouvez bon, sans perdre un seul moment,
Il faut aller signer & consommer l'affaire.
Ce n'est pas loin d'ici; c'est chez votre Notaire,
Où l'Acte est tout dressé.

Mr. ARGANT.

Courons-y promptement;
à Me. Argant.
Supposé, cependant, que cela vous convienne.

Me. ARGANT.

Allez, Messieurs.

Mr. ARGANT.

Partons.

SCENE VII.

Me. ARGANT, *seule.*

ET nous, reglons aussi
L'affaire qui me reste à terminer ici.

Roſette ? Holà, quelqu'un ? Que Marianne vienne.
Voyons donc ce que c'eſt ; perçons l'obſcurité,
Dont le myſtere ici couvre la vérité.
Quoi ? tout ce qui m'eſt cher s'unit & ſe raſſemble
Pour me faire eſſuyer tous les malheurs enſemble !
Mon Epoux & mon fils ? . . . J'adorois deux ingrats ! . . .
Ma Rivale paroît ; . . . ne la ménageons pas.
Je te rendrai du moins outrage pour outrage.
Sçachons qui de nous deux doit impoſer la loi.

SCENE VIII.

MARIANNE, Me. ARGANT.

MARIANNE.

à part.

QUe s'eſt-il donc paſſé ? Je vois, ſur ſon viſage,
Tous les traits du courroux qui va tomber ſur moi.

Me. ARGANT.

Approchez. N'êtes-vous point laſſe
Du plaiſir de ſemer le divorce en ces lieux ?
N'en pouvez-vous joüir, ſi ce n'eſt ſous mes yeux ?
Voulez-vous me réduire à vous demander grace ?
Ou faut-il vous céder ? Prononcez entre nous.

MARIANNE.

à part.

Sans doute que j'ai fait rompre ce mariage ?

Me. ARGANT.

Répondez donc.

MARIANNE.

Hélas ! je tombe à vos genoux.

Me. ARGANT.

Portez ailleurs ce faux hommage.
Levez vous. Les soupirs, les pleurs sont superflus.
Ce ne sont pas toujours des preuves d'innocence.

MARIANNE.

Disposez de mon sort. Que voulez-vous de plus ?
N'est-il pas en votre puissance ?
Ordonnez ; & comptez sur une obéissance
Qui servira du moins à me justifier.
Délivrez-vous de ma présence.
Je ne demande, hélas ! qu'à me sacrifier.

Me. ARGANT.

Qu'à vous sacrifier ? Est-ce ici votre place ?

MARIANNE.

Je n'ai que du malheur ; vous pouvez m'en punir.

Me. ARGANT.

Mais le malheur, ici, vous a-t'il fait venir ?

MARIANNE.

Accusez mon erreur & non pas mon audace.
Madame, on m'a trompée en m'amenant ici :
C'est une vérité qui peut être attestée.
Si j'avois été libre, y serois-je restée ?
D'aujourd'hui, seulement, mon sort est éclairci.
Et dès que je l'ai sçû, j'ai tout mis en usage
Pour qu'on me laissât fuir : Je n'ai pû l'obtenir.

Ai-je rien de plus cher que de vous réünir ?

Me. ARGANT.

à part.

O ciel ! d'une rivale eſt-ce là le langage ?
J'ai peine à réſiſter à ſon air ingénu.

à Marianne.

Cette énigme eſt aſſez difficile à comprendre.
Votre ſort, dites-vous, vous étoit inconnu ?
Quel eſt donc ce Roman ?

MARIANNE.

On a dû vous l'apprendre.
Vous ſçavez qui je ſuis ?

Me. ARGANT.

C'eſt un ſecret pour moi,

MARIANNE.

On ne vous a point dit qui j'étois ?

Me. ARGANT.

Je l'ignore.
D'où vous vient ce nouvel effroi ?

MARIANNE.

Je frémis d'une erreur où je vous vois encore.

Me. ARGANT.

Cherchez donc à la diſſiper.

MARIANNE *à part, en regardant par-tout.*

Hélas ! je ne vois point mon Pere.

M. ARGANT.

Mais ne vous flattez pas de pouvoir me tromper.

MARIANNE.

à part.

Cet abandon me déſeſpere.

Me. ARGANT.

Que cherchent vos regards ? Epargnez-vous ces soins.
Parlez en liberté, nous sommes sans témoins.

MARIANNE.

Quand vous me connoîtrez. . . .

Me. ARGANT.

Quelle est votre fortune ?

MARIANNE.

Qui moi ? je n'en possede & n'en prétends aucune.

Me. ARGANT.

Que faisiez-vous auparavant ?

MARIANNE.

Je menois hors du monde une vie inconnuë.

Me. ARGANT.

Continuez.

MARIANNE.

Dans un Couvent ;
Depuis que je suis née, on m'a toûjours tenuë.
Fixez-y mon destin. Je suis prête à partir.
J'offre d'y retourner, pour n'en jamais sortir.

Me. ARGANT.

A part.

Je n'en avois jamais été si bien frappée.

Haut. *A part.*

Comptez sur mes secours... On peut l'avoir trompée.

Haut.

Je vous les offre volontiers.
Quel fut votre Couvent ? Parlez avez franchise.

MARIANNE.

Vous pouvez le connoître.

Me. ARGANT.

Où vous avoit-on mise?

MARIANNE.

Mais c'étoit auprès de Poitiers.

Me. ARGANT.

A part.

De Poitiers, dites-vous? Useroient-ils d'adresse!

Haut.

C'est un fait qui peut être aisément éclairci.

MARIANNE.

Je le sçais.

Me. ARGANT *à part.*

En effet, seroit-elle ma niece?

Haut.

C'est le même Couvent où ma fille est aussi.

A part.

Que je suis coupable envers elle.

Haut.

Vous l'avez donc vûë?

MARIANNE.

Oui.

Me. ARGANT.

Si vous la connoissez;

Je suis Mere, excusez des desirs empressez;

Vous pouvez m'en tracer une image fidelle.

Faites-moi son Portrait... Quoi! vous ne l'osez pas?

Je ne me flatte point qu'elle ait autant d'appas

Que vous en avez en partage.

MARIANNE.

Ne me preſſez pas davantage
De vous entretenir de ſes foibles attraits.

Me. ARGANT.

En ſeroit-elle dépourvûë ? . . . . .
Vous rougiſſez toûjours, & vous baiſſez la vûë ?

MARIANNE.

Connoiſſez-la par d'autres traits
Plus précieux, plus chers & pour vous & pour elle :
C'eſt ſa ſoumiſſion & ſon profond reſpect.
Cet Eloge n'eſt point ſuſpect.
Quels que ſoient vos deſſeins, elle y ſera fidelle.
Votre fille, à jamais, ſçaura s'y conformer.
Vos projets lui ſont tous auſſi chers qu'à vous-même.
Il me reſte à vous informer . . . .

Me. ARGANT.

De quoi donc ? Achevez.

MARIANNE.

De ſa tendreſſe extrême.

SCENE IX.

Mr. ARGANT, M. DOLIGNI *Pere, Au fond du Théatre.*
Me. ARGANT, MARIANNE.

Me. ARGANT.

HE pour qui!

MARIANNE.

Le demandez-vous?
Pour une Mere qu'elle adore.

Me. ARGANT.

Moi, puis-je mériter des sentimens si doux?
Elle ne m'a point vûë encore.

MARIANNE.

Hélas! Pardonnez-moi.

Me. ARGANT.

Que dites-vous? Comment?
Eclairciſſez en ce moment
Le myſtere que vous me faites.
Seriez-vous!... Plût au Ciel!... Dites-moi qui vous êtes.
Ma Nicce....Si j'en crois des tranſports pleins d'appas,
Vous devez m'être bien plus chere.

Mr. ARGANT *s'approchant.*

Vôtre cœur ne vous trompe pas.
Embraſſez votre fille.

Me. ARGANT, *embraſſant ſa fille qui ſe jette à ſes genoux.*

O trop heureuſe Mere !

MARIANNE.

Qu'il m'eſt doux de me voir entre des bras ſi chers !

Me. ARGANT.

Pardonnez-moi tous deux, & partagez ma joie.
Dans la félicité que le Ciel me renvoye,
Je retrouve au-delà de tout ce que je perds.

Mr. ARGANT.

Vous me pardonnez donc cette ruſe innocente !

Me. ARGANT.

Si je vous la pardonne ! Elle fait mon bonheur.

Mr. DOLIGNI *pere*

Nous en voilà pourtant venus à notre honneur !

Mr ARGANT.

Ma femme, il faut auſſi que mon fils s'en reſſente.
Sous le poids de ſa faute il paroît abbatu.
Je crois, pour l'avenir, qu'on peut tout s'en promettre.
Il n'oſeroit paroître. Ah ! daignez lui permettre
De venir à vos pieds reprendre ſa vertu.

Me ARGANT.

Je ne puis.

MARIANNE.

Oſerois-je, en faveur de mon frere,
Unir ma foible voix à celle de mon Pere !
Pour qui réſervez-vous un généreux pardon ?
Me refuſerez-vous une premiere grace ?

Mr. ARGANT.

L'ingratitude la plus basse
Mérite un entier abandon.

A Mr. Doligni.

Appellez votre fils ; qu'il vienne en diligence.

Mr. Doligni va pour faire avancer son fils.

Mr. ARGANT.

Je croirois que c'est trop écouter la vengeance,
Et que le châtiment d'un si cher criminel
Doit être passager & non pas éternel.

SCENE X.

Mr. DOLIGNI *pere*, Mr. DOLIGNI *fils*, Mr. ARGANT, Mr. ARGANT, MARIANNE.

Mr. ARGANT *à Mr. Doligni pere.*

MOnsieur, voici ma fille & ma seule héritiere.
Je déshérite Argant ; j'en prononce l'Arrêt :
Ma fille occupera sa place toute entiere.
Je sçais que votre fils l'adore, & qu'il lui plaît.
Ne vous en cachez point. Leur amour m'intéresse.
Qu'ils recueillent tous deux le fruit de leur tendresse.

MARIANNE.

Eh ! Madame, croyez le serment que j'en fais,
S'il en coûte si cher à mon malheureux frere,

J'aime mieux, avec lui, pleurer votre colere
Que d'en accepter les bienfaits.

Mr. ARGANT.

Hé, que veux-tu?

MARIANNE.

Sa grace. Elle sera la mienne.
Si vous l'abandonnez, que faut-il qu'il devienne?

Mr. ARGANT.

Il n'auroit pas parlé de même en ta faveur.

MARIANNE.

Il m'aimera. Craignez l'effet de sa douleur,
Et de son désespoir extrême.

Mr. ARGANT.

Qui me garantira ce retour sur lui-même?

MARIANNE.

Sa faute & ses remords.

Mr. ARGANT.

Tu m'imposes la loi.
Puisse ce malheureux te prendre pour exemple!
Mais avant qu'un pardon plus ample
Lui fasse partager ma tendresse avec toi,
Je veux d'un œil sévere observer sa conduite.
L'ingrat, jusqu'à ce jour, ne m'a que trop séduite.
A Mr. Dol gni fils.
Vous, recevez ma fille & vivez avec nous:
Je ne puis me résoudre à me séparer d'elle;
C'est la condition que j'éxige de vous.

Mr.

Mr. DOLIGNI *fils.*

C'eſt rendre encor plus chere une union ſi belle.

Mr. ARGANT.

Enfin, vous me voyez au comble de mes vœux.
En aimant ſes Enfans, c'eſt ſoi-même qu'on aime.
Mais, pour joüir d'un ſort parfaitement heureux,
Il faut s'en faire aimer de même.
Comptez qu'on ne parvient à ce bonheur ſuprême
Qu'en partageant ſon ame également entr'eux.

FIN.

COMPLIMENT AU ROY,

PAR M. DE LA CHAUSSE'E, de l'Académie Françoise.

ENFIN je te revois, cher & nouvel AUGUSTE,
Que mon cœur, en secret, a toûjours encensé.....
Pardonne, en ce moment, le transport le plus juste;
Qui le sçait exciter n'en peut être offensé.
Non, l'essor que je prends ne sçauroit te déplaire:
Le moindre des mortels, sans être téméraire,
Peut laisser voir aux Dieux tout ce qu'il sent pour eux.

FRANCE, tu m'applaudis, le même amour t'inspire;
Tu n'as plus qu'à joüir du sort le plus heureux
Tu viens de recouvrer l'Ame de ton Empire.

Et Toi, daigne agréer l'hommage mérité
Que t'offre, par ma voix, la ſimple Vérité.
La ſeule Flatterie a beſoin d'être ornée :
Eh, quand nous t'offririons ſes dangereux attraits ;
Tu ne recevrois point la Coupe empoiſonnée
Que le commun des Rois aime à boire à longs traits :
Fuis Malheureuſe, ailleurs va porter tes preſtiges,
Tu n'élevas jamais de véritable Autel.

Pourſuis, PRINCE, pourſuis ton cours & tes prodiges :
Tel jadis commença ton Ayeul immortel....
Que dis-je... A peine entré dans la même carriere
Quel amas de Lauriers * ! La plus forte Barriere
N'eſt qu'un frivole obſtacle à tes premiers travaux ;
Et l'altiere Cité ** qui bravoit ton Tonnerre,
Sur ſes débris ſanglans ſert d'exemple à la Terre :
Tremblez, fiers Ennemis.... Vous Amphions nouveaux,
Formez-vous deſormais à l'ombre de ſa gloire....
Qui peut mieux vous ouvrir le Temple de Mémoire !
Chantez, Muſes, chantez, voilà votre Apollon...

Mais quels que ſoient les chants qu'elles faſſent éclore,
Vois au fond de nos cœurs, tu liras plus encore,
Que n'en peut exprimer tout le ſacré Vallon.

* Ypres, Furnes, Menin.
** Fribourg.

FIN.

Prononcé le 17 & préſenté le 20 Novembre 1744.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, une Comédie qui a pour titre: *l'Ecole des Meres*, & je crois que l'on en peut permettre l'impression. Ce 8. Janvier 1745.

Signé, CREBILLON.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien Amé NICOLAS FRANÇOIS LE BRETON, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *l'Ecole des Amis*, *& les Œuvres de Poësie & de Théatre du Sr de la Chaussée*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modéle, sous le contre-scel des présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant

Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, enun ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *neuf* années consécutives, à compter du jour de la date desdites présentes; Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la

date d'icelles ; que l'impreſſion de cet Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le ſieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le ſieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'expoſant ou ſes ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenuë pour duëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original: Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire

pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le cinquiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent trente-sept, & de notre Regne le vingt-deuxiéme. Par le Roy en son Conseil. *Signé*, SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 436. fol. 397. conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28 Février 1723. A Paris, le six Avril 1737.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

LE TRIUMVIRAT *OU LA MORT* DE CICERON, *TRAGÉDIE.*

Par M. DE CREBILLON, de l'Académie Françoise.

Représentée par les Comédiens François, le 20 Décembre 1754.

Prix 30 sols.

A PARIS,

Chez CHARLES HOCHEREAU, Libraire, Quai de Conti, au Phénix.

M. DCC. LV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

EPITRE

A MADAME

Mme BIGNON,

Maîtreſſe des Requêtes.

MADAME,

Vous dédier le Triumvirat, c'eſt offrir un enfant à ſa mere ; heureux, ſi vous vous en fuſſiez moins rapportée à moi pour ſon éducation, plus heureux encore ſi vous euſſiez

pû le douer d'une portion de ce génie si sage & si éclairé qui fut votre partage ; mais qu'une modestie portée jusqu'à l'excès, vous force trop souvent de condamner à un silence injurieux pour vos amis : y en a-t'il qui se lassent de vous entendre ? quand on sçait si bien penser & si bien parler, je crois, Madame, qu'il est honteux de se taire ; je souhaite que ce réproche fasse plus d'effet sur vous, que n'en ont fait sur moi vos judicieux avis ; mais on n'est pas Poëte impunément : malgré un grand nombre de fautes que j'aurois pû éviter si je n'eusse consulté que vous, je me flatte que vous daignerez accepter sans répugnance l'hommage que je vous rends, avec serment d'être plus docile dans le nouvel Ouvrage que vous me forcez d'entreprendre ; vouloir bien devenir à votre âge le Précepteur d'un homme de quatre-vingt & un ans ; est un trait digne de vous.

Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.
JOLYOT DE CREBILLON.

PRÉFACE.

IL y a peu d'exemples qu'un homme de quatre-vingt & un ans, âge qui semble inviter à l'indulgence, se soit vû aussi cruellement traité par la cabale que je le fus à la premiere apparition de cet Ouvrage; il est rare en même-temps que le Public se soit jamais déclaré si vivement & si promptement contre des manœuvres odieuses qui l'avoient indigné, puisqu'à la seconde représentation de cette Tragédie, il me prodigua plus d'applaudissemens que je n'en reçus de ma vie à aucune de mes Piéces: on eût dit qu'il se faisoit un point d'honneur de protéger un vieux nourrisson qu'il a paru adopter dès ses premieres productions. Malgré les bontés dont il m'a honnoré, la cabale n'en a pas moins répandu d'absurdités contre cet Ouvrage, jusqu'à dire que c'étoit un réchauffé de Cromwel; si j'aimois la vengeance, rien ne pourroit plus contribuer à la satisfaire, qu'une méchanceté si stupide: je laisse à penser quel rapport il peut y avoir entre le Triumvirat & Cromwel. Si j'avois un peu plus d'amour propre, ce déchaînement me

ſeroit croire que je puis encore exciter l'envie ; mais je n'en aurai jamais d'autre que celle de mériter les ſuffrages du Public, & de lui donner des marques de ma reconnoiſſance ; je ne puis mieux le lui prouver, qu'en continuant d'augmenter la mauvaiſe humeur de mes ennemis par de nouveaux Ouvrages.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit, intitulé : *Le Triumvirat, ou la Mort de Cicéron*, par M. DE CREBILLON, de l'Académie Françoiſe ; & je n'y ai rien trouvé qui n'en doive faire déſirer l'impreſſion. On y verra avec plaiſir que l'âge de l'Auteur n'a rien diminué du feu & de la force de ſa Compoſition. A Paris, ce 4. Janvier 1755.

GIBERT.

ACTEURS.

OCTAVE CESAR, }
LEPIDE, } TRIUMVIRS.
CICERON, }

TULLIE, Fille de Cicéron.

SEXTUS, Fils de Pompée, & déguisé sous le nom de Clodomir, Chef des Gaulois.

MECENE, Favori d'Octave.

PHILIPPE, Affranchi du grand Pompée;

LE TRIUMVIRAT

OU

LA MORT DE CICERON,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TULLIE *seule.*

OU vais-je infortunée, & quel espoir me luit ?
Que de cris, que de pleurs, & quelle affreuse nuit !
Effroyable séjour des horreurs de la guerre,
Lieux inondés du sang des Maitres de la terre,

Lieux, dont le seul aspect fit trembler tant de Rois,
Palais, où Cicéron triompha tant de fois,
Desormais trop heureux de cacher ce grand Homme,
Sauvez le seul Romain qui soit encor dans Rome.

(*Tableau des Proscrits.*)

Que vois-je, à la lueur de ce cruel flambeau ?
Ah que de noms sacrés proscrits sur ce tableau !
Rome, il ne manque plus, pour combler ta misere,
Que d'y tracer le nom de mon malheureux Pere,
Qu'on peut sans t'offenser nommer aussi le tien ;
Hélas ! après les Dieux il est ton seul soutien.

(*A la Statue de César.*)

Toi, qui fis en naissant honneur à la Nature ;
Sans avoir des vertus que l'heureuse imposture,
Trop aimable Tyran, illustre ambitieux,
Qui triomphas du sort, de Caton & des Dieux;
Brutus, s'il est ton fils, a plus fait pour ta gloire
Que ce Tigre adopté pour flétrir ta mémoire :
César, vois à quel titre il prétend t'égaler,
Mais c'est en proscrivant qu'il sait se signaler,
Sacrifie à nos pleurs ce Successeur prophane,
Si ton cœur l'a choisi ta gloire le condamne ;
Ce n'est pas sous son nom qu'un glorieux burin
Enchaînera jamais & la Seine & le Rhin ;
Sous un joug annobli par l'éclat de tes armes

Nous respirions du moins sans honte & sans allarmes,
Loin de rougir des fers qu'illustroit ta valeur;
On se croyoit paré des lauriers du Vainqueur:
Mais sous le joug honteux & d'Antoine & d'Octave,
Rome arbitre des Rois va gémir en esclave.
Quel spectacle nouveau vient me remplir d'effroi?
(*A la Statue de Pompée.*)
Ah! Pompée est-ce-là ce qui reste de toi?
Misérables débris de la grandeur humaine,
Douloureux monument de vengeance & de haine!
Plus on dispersera vos restes immortels
Et plus vous trouverez & d'encens & d'Autels:
Et toi digne héritier d'un nom que Rome adore,
Héros qu'en ses malheurs chaque jour elle implore,
Pour nous venger d'Octave, accours vaillant Sextus,
A ce nouveau Césa, sois un nouveau Brutus.
Octave est si cruel qu'il rendroit légitime
Ce qui même à ses yeux pourroit paroître un crime....
Mais dans l'obscurité qu'est-ce que j'entrevois?
Hélas, que je le plains! c'est le Chef des Gaulois;
Tandis que pour mon Pere il expose sa vie,
Mon pere pour jamais va lui ravir Tullie.

SCENE II.

TULLIE, CLODOMIR.

TULLIE.

QUe cherchez-vous ici généreux Clodomir ?

CLODOMIR.

Ce que les malheureux cherchent tous, à mourir ;
Madame, ç'en eſt fait, la colere céleſte
Va bientôt des Romains détruire ce qui reſte ;
Le jour n'éclaire plus que des objets affreux,
Et l'air ne retentit que de cris douloureux,
Les Autels ne ſont plus qu'un refuge effroyable
Que ſouille impunément le glaive impitoyable,
Un Tribun maſſacré par ſes propres ſoldats
Ne ſert que de ſignal pour d'autres attentats ;
Un fils, preſqu'à mes yeux, vient de livrer ſon pere ;
J'ai vû ce même fils égorgé par ſa mere :
On ne voit que des corps mutilés & ſanglans,
Des Eſclaves traîner leurs Maîtres expirans,
Le carnage aſſouvi réchauffe le carnage ;
J'ai vû des furieux dont la haine & la rage
Se diſputoient des cœurs encor tout palpitans,
On diroit à les voir l'un l'autre s'excitans
Déployer à l'envi leur fureur meurtriere,

Que c'eſt le dernier jour de la nature entiere,
Et pour comble de maux dans ces cruels inſtans,
Rien ne m'annonce ici les ſecours que j'attends :
D'infortunés proſcrits, une troupe choiſie
Va bientôt par mes ſoins ſe trouver dans Oſtie,
J'ai ſauvé Meſſalla, Metellus & Piſon,
Mais ce n'eſt rien pour moi ſi je n'ai Cicéron ;
C'eſt à ce tendre ſoin que mon amour s'applique
Pour ſauver à la fois vous & la République.
Fuyez, belle Tullie, & daignez un moment
Vous attendrir aux pleurs d'un malheureux Amant :
C'eſt pour vous, digne objet, qui cauſez mes allarmes
Que le plus fier des cœurs a pû verſer des larmes.

TULLIE.

Moi fuir ! Ah, Clodomir, c'eſt en moi, dans mon ſein
Que Rome doit trouver ſon ſalut ou ſa fin ;
Les pleurs, pour m'ébranler ſont de trop foibles armes ;
La vie a ſes attraits, mais la mort a ſes charmes.

CLODOMIR.

N'accablez point, Tullie, une ame au déſeſpoir,
Si ma douleur n'a rien qui vous puiſſe émouvoir,
Ecoutez-moi du moins en ce moment funeſte,
De ce Pere ſi cher, le ſeul bien qui vous reſte,
L'implacable Fulvie a juré le trépas,

Vous la verrez bientôt l'arracher de vos bras;
Et couvrir de ſon ſang cette auguſte retraite
Qui n'eſt pour Cicéron ni ſûre ni ſecrete ;
Octave a découvert qu'il étoit en ces lieux,
Rien n'échape aux regards de cet ambitieux ;
Dangereux & prudent, plus adroit que ſincere,
Il ne s'attachera qu'à tromper votre Pere ;
Mécène eſt avec lui. Ce ſage Courtiſan
Peu digne du malheur de ſervir un Tyran
Vient flater Cicéron d'une faveur ouverte,
Sans ſavoir que peut-être, il travaille à ſa perte.
Octave vous adore, & prétend à ſon tour
Que votre Pere & vous couronniez ſon amour.
Et moi qui vous aimois plus qu'on n'aime la vie,
Je vous perds avec elle adorable Tullie ;
Votre hymen mettra fin à leur diviſion,
Et c'eſt mon ſang qui va ſceller leur union.

TULLIE.

Votre ſang ? Ah ! croyez qu'il n'eſt point de puiſſance
Que je n'oſe braver ici pour ſa défenſe ;
Eh quel ſang fut jamais ſi précieux pour nous,
Eſt-il quelque Romain qui le ſoit plus que vous?
Clodomir, il eſt tems de vous ouvrir mon ame :
J'ai vû ſans m'offenſer éclater votre flâme.
J'ai ſouffert ſans couroux qu'un amour malheureux,
Malgré ma dignité, m'entretint de ſes feux ;

Et cedant ſans effort au penchant invincible
Qui triomphoit d'un cœur ſi longtems inſenſible,
Mon devoir contre vous n'a jamais combattu,
L'amour pour vos pareils devient une vertu :
Et la vôtre d'accord avec mon innocence
Ne m'a point fait rougir de ma reconnoiſſance.
Je ne vous cache point que mes vœux les plus doux
Se bornoient à l'eſpoir de vous voir mon époux,
Mais vous n'ignorez pas que la fierté Romaine
Jamais dans ſes hymens n'admet ni Roi ni Reine,
Qu'étranger, & ſur-tout ſorti du ſang des Rois
Notre union ne peut dépendre de mon choix ;
Parmi tant de malheurs que nous avons à craindre,
De celui-cy mon cœur n'auroit oſé ſe plaindre ;
Si ce cœur pénétré de vos ſoins généreux
N'avoit crû vous devoir de ſi tendres aveux.
C'en eſt fait, Clodomir, la fortune inhumaine
Vient de briſer les nœuds d'une innocente chaine ;
Plaignez-moi, plaignez-vous, mais reſpectez mon cœur,
Ses regrets, ſon devoir, ſa gloire & ſa candeur.
Un Rival.... A ces mots, ne craignez rien d'Octave,
Un Tyran à mes yeux ne vaut pas un Eſclave ;

Un Rival plus heureux va cauſer nos malheurs
Et je n'oſerai plus vous donner que des pleurs.
Pour la derniere fois, écoutez leur langage,
Votre amour n'en doit pas exiger d'avantage.
Le Fils du grand Pompée, hélas! que n'eſt-ce
vous;
Que j'euſſe avec plaiſir accepté mon époux!
C'eſt vous en dire aſſez, & j'en dis trop peut-
être;
Adieu. Bientôt Sextus en ces lieux va paroître;
Conſultez mon devoir.... Ah! fuyez, Clo-
domir,
Quelqu'un vient, & je crois que c'eſt un
Triumvir:
Mon Pere vous attend.

SCENE III.

LEPIDE, TULLIE.

LEPIDE.

VErtueuſe Tullie,
Arrêtez un moment, c'eſt moi qui vous en prie;
Confondez-vous Lépide avec des furieux,
Opprobres à la fois des hommes & des Dieux?
Triumvir malgré moi, tyran ſans barbarie,
Je venois avec vous pleurer ſur la Patrie

Et dire à votre Pere un éternel adieu ;
Ma vertu ſouffre trop en ce funeſte lieu,
Dont je ne puis chaſſer mes Collégues impies,
Monſtres dans les enfers nourris par les Furies,
Et le Senat en proye à ces deux inhumains,
Me charge des forfaits reſervés à leurs mains.
Tandis que nos malheurs ſont leur unique ouvrage,
La haine & le mépris vont être mon partage ;
Sur un honteux ſoupçon & ſi peu mérité,
Du cœur de Cicéron j'attends plus d'équité ;
Mais de ces lieux cruels il faut que je m'exile
Dans l'Eſpagne, où j'ai ſû me choiſir un azile,
Je vais chercher, Madame, un ciel moins corrompu
Pour ſauver mon honneur, mon nom, & ma vertu.

TULLIE.

Ah ! la vertu qui fuit ne vaut pas le courage
Du crime audacieux qui ſait braver l'orage,
Que peut craindre un Romain des caprices du ſort,
Tant qu'il lui reſte un bras pour ſe donner la mort ?
Avez-vous oublié que Rome eſt votre Mere ?
Demeurez, imitez l'exemple de mon Pere,
Et de votre vertu ne nous vantez l'éclat
Qu'après une victoire ou du moins un combat.

On n'encenſa jamais la vertu fugitive
Et celle d'un Romain doit être plus active ;
On ne le reconnoît qu'à ſon dernier ſoupir,
Son honneur eſt de vaincre, & vaincu de mourir ;
De toute autre vertu rejettez le menſonge,
La mort pour un Romain n'eſt que la fin d'un ſonge ;
Mais Cicéron qui vient vous dira mieux que moi
Qu'un grand Homme n'eſt rien, s'il ne l'eſt que pour ſoi.

SCENE IV.

LEPIDE, CICERON.

CICERON.

PRêt de voir conſommer mon deſtin déplorable
Et parer de mon nom cette odieuſe table,
(*Le Tableau des Proſcrits.*)
Je ne m'attendois pas qu'un lâche Triumvir
Vînt m'apporter lui-même un ordre de mourir ;
Hélas ! c'eſt aujourd'hui tout ce que je deſire,
Vous n'aurez pas beſoin cruels de me proſcrire.

LEPIDE.

Rendez plus de juſtice aux ſoins d'un tendre ami.

CICERON.

Eh ! quel autre deſſein peut vous conduire ici ?

Lepide, eſt-ce bien vous ? Quoi ! ce même Lepide
Qui s'enorgueilliſſoit d'une vertu rigide,
De nos derniers malheurs ſacrilége Artiſan,
A mes yeux indignés n'offre plus qu'un Tyran.

LEPIDE.

Cicéron reſpectez l'amitié qui nous lie,
La mienne vous révére, & la vôtre s'oublie :
Quoi, ſi ſavant dans l'art de lire au fonds des cœurs,
C'eſt vous qui des Tyrans m'imputez les fureurs?
Ah ! de leur cruauté loin que je ſois complice
Il n'eſt point de momens où mon cœur n'en gémiſſe.

CICERON.

Faites moins éclater une feinte douleur
Qui ne ſert qu'à prouver que vous manquez de cœur ;
Pourquoi donc vous unir à la toute-puiſſance
Dès que vous n'en pouvez réprimer la licence,
Ni ſoutenir un rang qui doit regler vos pas ?
Si votre cœur eſt pur, vos mains ne le ſont pas,
Le ſang coule à vos yeux, vous n'oſez le défendre,
C'eſt vous qui le verſez en le laiſſant répandre ;
D'Antoine & de Céſar Collégue ſans honneur,
Lorſque vous en pourriez devenir la terreur
A peine vous oſez diſputer votre tête,

Trop heureux en fuyant d'éviter la tempête ;
Inutile Tyran d'un Peuple malheureux,
Soyez du moins pour nous un Tyran courageux,
Et si c'eſt à regner que votre cœur aſpire,
Sauvez donc les Sujets qui forment votre Empire ;
Uniſſons nos efforts & notre déſeſpoir,
Du Sénat expirant ranimons le pouvoir :
Lorſque de Rome en feu, les cris ſe font entendre,
Attendez-vous ſa fin pour pleurer ſur ſa cendre ?
Ouvrez les yeux, Lépide, & revenez à vous ;
Rome en pleurs avec moi vous implore à genoux.
Devenons tour à tour Peres de la Patrie,
Et rendons aux Romains une nouvelle vie ;
Uniſſons-nous à la mort nous livrer ſans ſuccès
Nous revivrons tous deux pour ne mourir jamais.

LÉPIDE.

Pour le ſalut de Rome inutile eſpérance,
Abandonez aux Dieux le ſoin de ſa défenſe ;
Il n'eſt plus de Romains, ni de Loix, ni d'Etat ;
C'eſt votre nom lui ſeul qui fait tout le Sénat ;
Romain trop vertueux, dans ce malheur extrême
Ne ſongez qu'à ſauver votre Fille & vous-même ;
Tout l'Univers en vain s'intéreſſe à vos jours
Si la fureur d'Antoine en veut trancher le cours ;

Echauffé par les cris d'une Femme inhumaine,
Que des fleuves de sang satisferoient à peine,
Ce Cruel veut vous mettre au nombre des Proscrits,
Et vous pouvez juger quel en sera le prix :
Je crains qu'à vos dépens Octave ne se vange
Et que de Lucius vous ne soyiez l'échange ;
Octave qui poursuit l'Oncle du Triumvir
Ne se rendra jamais qu'on ne l'ait fait mourir,
Et l'on n'appaisera la haine de Fulvie
Que de tout votre sang on ne l'ait assouvie ;
Il est vrai que contr'eux Octave vous défend,
Mais de ses intérêts son amitié dépend ;
La seule ambition gouverna sa jeunesse,
Et le gouvernera jusques dans sa vieillesse,
Ainsi n'attendez rien de ce volage appui
Que vous perdrez demain, si ce n'est aujourd'hui ;
J'ai fixé mon séjour sur les rives du Tage,
C'est sur ces bords heureux devenus mon partage,
D'un pouvoir usurpé restes injurieux,
Que je veux transporter Cicéron & mes Dieux ;
Venez y partager l'Empire & ma fortune,
Qu'une tendre amitié doit nous rendre commune

CICERON.

Quentends-je ?

LEPIDE.

Et dans ces lieux quel eſt donc votre eſpoir ?

CICERON.

J'y veux avec le mien remplir votre devoir,
J'y veux faire moi ſeul, ce qu'y doit faire un homme
Qui veut mourir pour Rome, ou mourir avec Rome :
Vous croyez, je le vois, parler au Cicéron
De qui la fermeté n'illuſtra point le nom,
Mais je vous ferai voir que ma ſeule ſageſſe
Me fit ſur ma douceur ſoupçonner de foibleſſe ?
Dans les tems orageux, ou mon autorité
N'avoit dans le Sénat qu'un pouvoir limité,
Je laiſſai de Silla triompher l'inſolence,
Le reſpect, ſur Céſar m'impoſa le ſilence,
Et ce même Céſar prouve que la douceur
Peut ainſi que la gloire habiter un grand cœur :
Quand par des ſoins prudens j'ai conjuré l'orage
Si l'on m'a reproché de manquer de courage
Les deſordres préſents, ma mort, & mes revers
Vont me juſtifier au yeux de l'Univers.

LEPIDE.

Et ſur quoi voulez-vous que lon vous juſtifie ?
Vivez pour illuſtrer encor plus votre vie,
Je crains un déſeſpoir. Ah, mon cher Cicéron,
Le Ciel ne vous fit point pour imiter Caton.

CICERON.

L'exemple de Caton ſeroit honteux à ſuivre,
Plus le malheur eſt grand, plus il eſt grand de vivre.

LEPIDE.

Voilà les ſentimens qu'a dû vous inſpirer
Cette gloire où vous ſeul avez droit d'aſpirer:
Mais laiſſez-moi le ſoin d'une tête ſi chere,
Daignez me confier & la fille & le pere,
Que je puiſſe, en ſauvant des jours ſi précieux,
Me flater avec vous d'un retour en ces lieux:
Conſervons au Sénat un ami ſi fidelle,
A Rome, un Magiſtrat qui fut ſi digne d'elle,
Dans notre exil commun venez me conſoler,
Voulez-vous qu'à mes yeux je vous voye immoler?
D'Octave prévenant redoutez les fineſſes,
Mais craignez encor moins ſon art que ſes promeſſes,
Je vais guider vos pas en des lieux écartés
Où l'on ne peut jamais vous découvrir.

CICERON.

Partez,
J'aurai moins à rougir de me donner un Maitre
Que de ſuivre un ami ſi peu digne de l'être:
Que Céſar me ſoutienne ou me manque de foi,
Antoine, vous, & lui, tout eſt égal pour moi.
Si le deſtin me garde une fin malheureuſe

La fuite ne pourroit que la rendre honteuſe
Je n'ai connu qu'un bien, c'étoit la liberté ;
Je l'ai perdu, grands Dieux, qui me l'avez ôté,
Que ne m'arrachiez-vous une importune vie
Qu'en vain votre couroux reſerve à l'infamie.

LEPIDE.

Je ne vous preſſe plus, mais avant mon départ
D'un ſecret important je veux vous faire part :
Sextus, que l'on croyoit au rivage d'Oſtie,
Eſt depuis quelque tems caché dans l'Italie ;
Je ſoupçonne de plus qu'il pourroit être ici,
Gardez-vous d'embraſſer ce dangeureux parti,
Celui des Conjurés ſeroit moins ſûr encore,
Ce ſont des aſſaſſins que l'Univers abhore ;
Et ſi jamais Céſar peut découvrir Sextus,
Vous vous perdez tous deux ainſi que Métellus.

CICERON.

Que m'importe Sextus, & que voulez-vous dire ?

LEPIDE.

Ce que pour vous ſauver mon amitié m'inſpire,
En vain vous prétendez, ſous le nom d'un Gaulois,
Nous cacher un Guerrier connu par tant d'explois :
Cicéron, mon deſſein n'eſt pas de vous ſurprendre,

Je

Je sçai tout, j'ai tout vû, cessez de vous défendre ;
J'ai trop aimé Pompée & trop connu ses fils
Pour croire qu'à Sextus mes yeux se soient mépris,
Je viens de l'entrevoir.

CICERON.

Eh bien si de son pere
La mémoire aujourd'hui peut vous être encor chere,
Loin de rougir des biens qu'il répandit sur vous,
Qu'un noble souvenir vous les rappelle tous ;
De ce nom si vanté ranimons la puissance,
Et d'un fils malheureux embrassez la défense,
Détruisons les Tyrans & le Triumvirat
Où formons-en un autre appuyé du Sénat ;
Qu'aux transports d'un ami votre vertu réponde,
Devenons les soutiens & les maîtres du monde,
Mais ne le soumettons à notre autorité
Que pour donner aux loix toute leur liberté.

LEPIDE.

De ce rare projet j'admire la noblesse,
J'en conçois la grandeur encor mieux la foiblesse ;
Je vois des Généraux qui n'auront pour soldats
Que des Proscrits errants de climats en climats ;
Croyez-moi, Cicéron, votre unique espérance
Est du pouvoir d'Antoine éviter la vengeance :
Fuyez avec Sextus, ou fuyez avec moi,

Choisissez l'un de nous, & comptez sur ma foi ;
Mais pour jamais de Rome il faut que je m'exile,
Pour la derniere fois, je vous offre un azile ;
Adieu.

CICERON *seul.*

Foible Tyran, garde pour tes pareils
Ton amitié, tes soins, ta honte, & tes conseils,
Lâche, plus digne encor de mépris que de haine
Déja le jour plus grand m'annonce que Mécène,
Qui dans ce trouble affreux s'intéresse à la paix,
Doit être dès longtems rentré dans ce palais.
Allons, mais il est tems que j'instruise ma Fille
D'un secret qui peut perdre ou sauver ma Famille ;
Sur nos desseins communs craignons moins d'allarmer
Un grand cœur qui sait plus que de savoir aimer :
De ses frayeurs pour moi, Sextus qui se défie,
Ne connoit pas encor tout le cœur de Tulle ;
Non, ne lui laissons plus ignorer un secret
Que ma tendre amitié lui cachoit à regret,
Clodomir devenu le Fils du grand Pompée
Ne pourra me blâmer de l'avoir détrompée ;
Unissons-les, donnons à César un Rival
Dont le nom seul pourra lui devenir fatal ;

Eſſayons cependant de fléchir un barbare
Pour ſuſpendre les coups que ſa main nous prépare ;
Mais s'il veut s'emparer du pouvoir ſouverain ;
A ſon ambition nous pourrons mettre un frein.
Dieu puiſſant des Romains, indomptable génie ;
Aujourd'hui Dieu du meurtre & de la tyrannie.
Si je ne puis changer tes décrets immortels,
Fais-moi du moins mourir aux pieds de tes Autels.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE, MECENE.

OCTAVE.

OUi, Mécène, je sais qu'une ardente vengeance
A souvent confondu le crime & l'inocence,
Qu'à des yeux prévenus le mal paroît un bien,
Que la haine est injuste & n'examine rien ;
Mais je sais encor mieux qu'une aveugle clémence
Loin d'arrêter le crime en nourrit la licence ;
Plus on doit épargner les hommes vertueux,
Plus il faut des méchans faire un exemple affreux ;
Quelque soit mon couroux, il est si légitime
Qu'il ne me permet pas le choix d'une victime :
Le seul infortuné digne de mes regrets,
Dont la mort flétriroit à jamais nos decrets
C'est l'Orateur fameux pour qui Rome m'implore,

Et qu'un funeſte amour me rend plus cher encore ;
Le divin Cicéron, dont le nom glorieux
Triomphera toujours dans ces auguſtes lieux,
Je veux le rendre aux pleurs de l'aimable Tullie
Et le ſauver des coups de l'indigne Fulvie ;
Tu l'as vû cette nuit, conçois-tu quelqu'eſpoir
Qu'il veuille en ma faveur employer ſon pouvoir ;
Il eſt bon qu'en public il prenne ma défenſe
Pour diſpoſer le peuple à plus d'obéiſſance,
Et que par ſes amis il inſpire au Sénat
De réunir en moi tout le Triumvirat.
Céſar, pour rétablir l'Etat en décadence,
Crut devoir s'emparer de la toute-puiſſance ;
Il ſentit, & j'ai dû le ſentir comme lui,
Qu'il ne faut aux Romains qu'un ſeul Maître aujourd'hui.

MECENE

Cicéron déſormais n'a qu'un déſir unique
C'eſt de vous voir, Seigneur, ſauver la République.
D'Antoine qu'il mépriſe abaiſſer la grandeur,
Devenir du Sénat l'ame & le protecteur,
Sur tout autre projet il ſera peu flexible,
Cependant, à vos ſoins il m'a paru ſenſible ;
Eſſayez d'engager ce fier Républiquain
A vous laiſſer jouir du pouvoir ſouverain ;
C'eſt ſur ce point qu'il faut le vaincre ou le ſéduire :

Cicéron, dès qu'il peut vous servir ou vous nuire
Ne vous laisse qu'un choix, le perdre ou le sauver,
Le plus digne de vous est de le conserver.
Son amitié, son nom, ses conseils, sa prudence,
Son crédit au Sénat, sur-tout son éloquence,
Deviendroient votre appui dans un péril pressant.

OCTAVE.

Rien n'est si dangereux dans un Etat naissant
Que ces hommes de bien que le Public admire,
Qui sur le préjugé d'un vertueux délire
N'embrassent le parti des Autels ou des Loix
Que pour tyranniser les Peuples ou les Rois.
J'apperçois Cicéron, laisse-nous seuls, Mécène,
Que sa douleur me trouble & me cause de peine.

SCENE II.

OCTAVE, CICERON.

OCTAVE.

A Votre nom célébre on doit trop de respect
Pour croire que le mien vous puisse être suspect;
Quoique des Triumvirs il ait lieu de se plaindre
Cicéron près de moi sait qu'il n'a rien à craindre;

Comme il s'agit de Rome, à ce nom ſi chéri
Je ſuis ſûr de trouver votre cœur attendri,
Et que vous me verrez ici ſans répugnance.

CICERON.

Comment avez-vous pû deſirer ma préſence ;
Céſar, en quel état vous offrez-vous à moi ?
Ah ! ce n'eſt ni ſon Fils, ni Céſar que je vois,
Vos mains n'en ont que trop ſouillé la reſſemblance,
Et Rome n'en peut trop pleurer la différence :
Malheureux pouvez-vous, ſans l'inonder de pleurs,
Sur ſon ſein déchiré déployer vos fureurs ?
O, Céſar, ce n'eſt pas ton ſang qui l'a fait naître,
Brutus qui l'a verſé méritoit mieux d'en être ;
Le meurtre des vaincus ne ſouilloit point tes pas,
Ta valeur ſubjuguoit, mais ne proſcrivoit pas,
Si tu verſois du ſang pour ſoutenir ta gloire
De ta clémence en pleurs tu parois la victoire,
Et vous, ſans redouter l'exemple de ſa mort,
Vous ſemblez n'envier que ſon funeſte ſort,
Peu jaloux d'hériter de ſes ſages maximes,
Cruel vous ne ſongez qu'à parer des victimes.

OCTAVE.

D'un reproche odieux qui bleſſe mon honneur,
Cicéron, moderez l'indiſcréte rigueur,
Mais pour juſtifier un diſcours qui m'étonne

Et que mon amitié cependant vous pardonne,
César, que vous venez de placer dans les cieux,
Et que pour m'abaisser vous égalez au Dieux ;
En quels lieux, répondez, a t'il perdu la vie
Fut-ce aux bords de la Seine ou dans Alexandrie?
Est-ce aux champs de Pharsale où pour votre bonheur
La victoire à genoux couronnoit sa valeur ?
Non, ce fut au Sénat, & dans le sein de Rome
Que l'on osa trancher les jours de ce grand homme.
Et vous m'osez blâmer de répandre le sang
De ceux dont la fureur lui déchira le flanc !
Quel autre ai-je proscrit, Orateur téméraire?
Je voudrois en pouvoir couvrir toute la terre :
Quelque sang qu'à sa mort j'ose sacrifier
Je n'en connois aucun digne de l'expier :
Du meurtre de César condamner la vengeance,
C'est des plus noirs forfaits consacrer la licence.

CICERON.

Un meurtre, quelqu'en soit le prétexte ou l'objet,
Pour les cœurs vertueux fut toujours un forfait;
Mais les Républiquains ne se font pas un crime
D'immoler un Tyran même digne d'estime ;
Il ne regardent point leur Tyran comme un Roi
Qu'éleve au-dessus d'eux la naissance ou la loi,
Et sans avoir pour lui les loix ni la naissance,

César

Céſar oſa des Rois s'arroger la puiſſance
Non, que des Conjurés j'approuve la fureur,
Je déteſte leur crime encor plus ſon vengeur;
Car vous multipliez à tel point les ſupplices,
A Brutus, vous cherchez tant de nouveaux complices,
Qu'il ſemble que Céſar renaiſſe chaque jour
Et que chacun de nous l'aſſaſſine à ſon tour.
Contre un peuple à genoux armer la tyrannie;
De l'Univers entier détruire l'harmonie,
Et de ſes ennemis ſe défaire à ſon choix,
Rendre le glaive ſeul l'interprête des loix,
Employer pour venger le meurtre de ſon pere
Des flames ou du fer l'odieux miniſtere,
Donner à ſes proſcrits, pour juges ſes ſoldats;
Du neveu de Céſar voilà les Magiſtrats.
Qui vous a confié l'autorité ſuprême?

OCTAVE.

Le beſoin de l'Etat, mon épée, & moi-même;
Et de quel droit enfin oſez-vous aujourd'hui
Interroger Céſar, & Céſar votre appui?
Revenez d'une erreur qui vous ſeroit fatale,
Un homme tel que moi, ne veut rien qui l'égale;
Dès que Céſar n'eſt plus & qu'il revit en moi,
Qui, d'entre les Romains, doit me donner la loi?
Croyez-vous rétablir par votre politique
D'un Peuple & d'un Sénat l'union chimérique?

Ce n'étoit qu'un vain nom dès le tems de Silla;
Qui s'eſt évanoui depuis Catilina.
Si de nos Scipions les jours pouvoient renaître,
Ce n'eſt que ſous moi ſeul qu'on les verroit paroître,
Mais vous voyez aſſez qu'il n'eſt aucun eſpoir
De remettre les Loix dans leur premier pouvoir,
Le glaive qui vous fit gagner tant de victoires,
Et qui de nos exploits embellit tant d'hiſtoires,
Le glaive qui vous fit triompher tant de fois,
Vous ſubjugue à ſon tour & triomphe des Loix;
Dès qu'il faut obéir, le parti le plus ſage
Eſt de ſavoir ſe faire un heureux eſclavage;
La liberté n'eſt plus qu'un bien d'opinion,
Le nom de République, une autre illuſion,
Dont il faut rejetter l'orgueilleuſe chimere,
Source de trop de maux pour vous être encor chere.
Qu'eſperez-vous enfin quand tout eſt renverſé,
Quand le Sénat n'eſt plus qu'un troupeau diſperſé?
Où ſont vos Légions pour ſoutenir la gloire
De ce Corps, dont ſans vous on perdroit la mémoire?
Envain vous prétendez affranchir les Romains
Du joug qu'ils impoſoient au reſte des humains;

L'Univers nous demande une forme nouvelle,
Et Rome un Empereur qui commande avec elle ;
Trop heureux les Romains, ſi pour ce haut emploi,
Ils n'avoient déſormais à redouter que moi ;
Mon Collégue inſolent vous fait aſſez connoître
Que d'un emploi ſi noble il ſe rendroit le maître,
Si vous pouviez ſouffrir qu'il oſât s'en ſaiſir ;
Mais vous me choiſirez, ſi vous ſavez choiſir.
Le cruel Triumvir demande votre tête,
Son crédit l'obtiendra, ſi le mien ne l'arrête ;
Un intérêt ſi cher doit nous concilier,
Pour mieux détruire Antoine il faut nous allier :
Vos vertus, vos malheurs, mon amour pour Tullie,
Mon honneur, tout m'engage à vous ſauver la vie.
Vous fûtes autrefois mon premier protecteur,
Votre bouche longtems s'ouvrit en ma faveur,
Je vous dois mes grandeurs, une amitié ſincere,
Aimez-moi, Cicéron, & devenez mon pere.

CICERON.

Abdique, je t'adopte, & ma fille eſt à toi,
Pourvu qu'elle conſente à te donner ſa foi,
Qu'elle daigne accepter l'époux de Scribonie,
Et qu'au ſort d'un Céſar elle veuille être unie

Je doute cependant qu'élevée en mon sein ;
Un Tyran quelqu'il soit puisse obtenir sa main :
Elle vient, tu pourras t'expliquer avec elle,
Si tu l'aimes, tu dois la prendre pour modelle ;
Rentre dans ton devoir, sois Romain, à ce prix
Tu deviendras bientôt son Epoux & mon Fils ;
Mais si tu veux toujours tenir Rome asservie,
Tu peux quand tu voudras me livrer à Fulvie.

OCTAVE *seul.*

L'excès où Cicéron vient de s'abandonner,
M'éclaire & d'un complot me le fait soupçonner ;
C'est lui qui doit trembler, & c'est lui qui menace ?
Sans Brutus ou Sextus il auroit moins d'audace.

SCENE III.

TULLIE, OCTAVE.

TULLIE.

TAndis que pour lui seul je venois en ces lieux,
Ciceron tout-à-coup disparoît à mes yeux ;
Je n'en ai pas moins vû qu'une peine mortelle
Accabloit son grand cœur d'une douleur nouvelle.

Se peut-il qu'un objet ſi digne de pitié,
Ne puiſſe triompher de votre inimitié ?
Languiſſant, malheureux, ſans amis, ſans défenſe,
Auroit-il de Céſar eſſuyé quelqu'offenſe ?
J'ai vû que tout en pleurs il s'éloignoit de vous ;
Et vos yeux ſont encor enflâmés de courroux.

OCTAVE.

Si les vôtres daignoient lire au fond de mon ame,
Ils ſeroient peu troublés du courroux qui l'enflâme,
Et vous jugeriez mieux des ſentimens d'un cœur
Digne de s'enflâmer d'une plus noble ardeur.
Quelque haine que faſſe éclater votre pere,
Pour oſer le haïr ſa fille m'eſt trop chere :
Je n'oublirai jamais qu'en vous donnant le jour
C'eſt à lui que je dois l'objet de mon amour ;
Ah! loin de l'outrager, c'eſt Cicéron lui-même,
Qui venge ſes chagrins ſur un cœur qui vous aime :
Plus il eſt malheureux, plus je m'attache à lui ;
Sur-tout, depuis qu'il n'a que moi ſeul pour appui ;
C'eſt pour lui conſerver & les biens & la vie ;
Que j'arme contre moi la cruelle Fulvie ;
Lorſque Céſar enfin s'offre pour votre Epoux ;
Cicéron eſt encor plus injuſte que vous.

TULLIE.

Je vous croyois toujours l'Epoux de Scribonie,
Mais avec vos pareils, malheur à qui s'allie :
A vous voir d'un hymen nous impoſer la loi,
On croiroit que Céſar peut diſpoſer de moi ;
Et qu'au mépris des Loix, au défaut du divorce,
Il peut quand il voudra m'obtenir par la force ;
Et qu'enfin au-deſſus d'un Citoyen Romain,
Il veut de ſes amours traiter en Souverain :
Encor, ſi vous aviez abdiqué la puiſſance,
Ou plutôt d'un Tyran abdiqué l'arrogance,
Vous pourriez à vos vœux permettre quelqu'eſpoir.

OCTAVE.

Si J'oſois abdiquer le ſouverain pouvoir,
Quel rang pourrois-je offrir déſormais à Tullie?

TULLIE.

Le rang d'un Citoyen, pere de la patrie,
D'un Romain, qui ne ſait briguer d'autres honneurs,
Que ceux dont la vertu couronne les grands cœurs.

OCTAVE.

Prévenu comme vous des chimères Romaines,
Si de l'autorité j'abandonnois les rênes,
Pour regler ma fortune au gré de mon amour,
Antoine voudra-t'il abdiquer à ſon tour ?

TULLIE.

Eh! que peut m'importer que le cruel abdique,
Dès que nous n'avons plus ni Loix ni République?
Impérieux Amant qui me parlez en Roi,
Savez-vous que Brutus eſt moins Romain que moi?
Regnez, ſi vous l'oſez, mais croyez que Tullie
Saura bien ſe ſouſtraire à votre tyrannie;
Si du ſort des Tyrans vous bravez les hazards,
Il naîtra des Brutus autant que de Céſars.

OCTAVE.

De la part de Tullie un dédaigneux ſilence
Eût été plus ſéant que tant de violence;
Je ne m'attendois pas qu'un ſi cruel mépris
De tout ce que j'ai fait dût être un jour le prix:
De l'ingrat Cicéron j'ai ſouffert les caprices,
Sans me plaindre de lui ni de ſes injuſtices;
Votre pere au Sénat m'a cent fois outragé,
Dans ſes emportemens il n'a rien ménagé;
Avec mes ennemis ſon cœur d'intelligence
N'a jamais reſpiré que haine & que vengeance,
Tandis qu'avec ardeur je combattois les ſiens,
Cicéron à me perdre encourageoit les miens;
Je viens d'en eſſuyer la plus ſanglante injure,
Sans qu'elle ait excité le plus léger murmure,

Et l'on m'outrage, moi ; je suis un inhumain
Dont sans crime, à son gré, l'on peut percer le sein ;
Pourquoi? parce qu'on veut arracher aux supplices
Du meurtre de César l'auteur & les complices,
Et que le furieux qui lui perça le flanc
S'abreuve dans le mien du reste de son sang.
César, qui jusqu'au Ciel vit élever sa gloire,
Immortel ornement du Temple de Mémoire,
César, indignement traîné dans le Sénat,
N'est point encor vengé d'un si noir attentat ;
Et si je veux vous plaire, il faut que je l'oublie ;
Que je laisse un champ libre au pere de Tullie,
Qui veut que de César les lâches meurtriers,
Rentrent dans le Sénat couronnés de lauriers ;
Et que sacrifiant à Brutus son Idole,
J'aille de son poignard orner le Capitole.

TULLIE.

Auriez-vous prétendu qu'à vos ordres soumis ;
Cicéron à vos coups dût livrer ses amis ;
Que de vos cruautés spectateur immobile,
Son cœur désespéré vous laisseroit tranquille ?

OCTAVE.

D'autres soins le devroient occuper aujourd'hui ;
Antoine avec fureur soulevé contre lui,
Me demande à grands cris le sang de votre pere,
Notre hymen peut sauver une tête si chere ;

Quoique d'un Triumvir tout soit à redouter,
A peine sur ce point on daigne m'écouter ;
Le péril cependant redouble, & le tems presse :
Au sort de Cicéron, Rome qui s'intéresse,
Sans doute avec plaisir verroit notre union,
Le terme spécieux de la proscription:
Devenez de la paix le lien & le gage,
C'est l'unique moyen de dissiper l'orage.
Je vois ce qui vous flatte en ce cruel instant ;
C'est le frivole honneur d'un refus éclatant ;
Mais ne présumez pas que je me détermine
A me priver du rang que le Ciel me destine ;
Si je m'en dépouillois ce seroit me livrer
Au premier assassin qui voudroit s'illustrer.

TULLIE.

Après ce fier aveu, je crois pour vous confondre,
N'avoir à votre amour que deux mots à répondre :
Je ne vous aime point. J'aimerois mieux la mort,
Que de me voir un jour unie à votre sort ;
Cependant si César veut déposer l'Empire,
A son fatal hymen je suis prête à souscrire,
Dût mon cœur indigné n'y consentir jamais,
Je me sacrifierai pour le bien de la paix ;
Mais si vous usurpez l'autorité suprême,
Vous pouvez de mon sang teindre le Diadême;

Que ne peut ma mort seule en relever le prix,
Et sauver de vos coups tant d'illustres Proscrits ?

OCTAVE.

Ah, c'en est trop ! songez, orgueilleuse Tullie,
Que c'est vous qui livrez votre pere à Fulvie.

TULLIE *seule.*

Barbare que mon cœur ne peut trop dédaigner,
Nous saurons mieux mourir que tu ne sais regner.
Dieux cruels, épuisez sur moi votre colere,
Ou de son désespoir daignez sauver mon pere.
O ! Romains, que l'honnneur de mériter ce nom,
Coûte cher, si l'on veut imiter Cicéron.
Tout est perdu pour moi.

SCENE IV.

CLODOMIR, TULLIE.

CLODOMIR.

JE vous cherchois, Madame ;
Quel trouble à mon aspect s'empare de votre ame ?
Quoi, vous levez au Ciel vos yeux baignez de pleurs,

N'ai-je donc pas assez éprouvé de malheurs ?
Les premiers n'ont que trop exercé ma constance ;
Ah Tullie ! autrefois ma plus chere espérance,
Pardonnez à mon cœur quelques transports jaloux,
L'heureux César va-t'il devenir votre époux ?

TULLIE.

Eh plût au Ciel n'avoir d'autre malheur à craindre,
Vous & moi nous serions peut-être moins à plaindre !
Offrez à ma douleur de plus dignes objets ;
Accablé de ses maux, consumé de regrets,
Mon pere avant sa mort veut que notre hyménée
Eclaire de ses feux cette horrible journée.
Eh, que lui servira d'unir des malheureux,
Menacés comme lui du sort le plus affreux !
Quel tems a-t'on choisi pour me faire connoître
Un époux qui n'aura qu'un seul moment à l'être?
Sextus, mon cher Sextus, renoncez à ma main,
Ce n'est pas moi qui dois borner votre destin ;
Lorsque j'ai désiré que vous fussiez Pompée,
Hélas, qu'en ce souhait mon ame s'est trompée !
A peine mon amour voit combler ce desir,
Que je perds à la fois Sextus & Clodomir :
Pourquoi de votre nom m'a-t'on fait un mystere?

SEXTUS.

J'ai cru devoir moi-même y forcer votre pere,

Je craignois de jetter dans un cœur génereux
Trop d'effroi s'il avoit à trembler pour nous deux:
D'ailleurs convenoit-il au fils du grand Pompée,
De se montrer ici sans éclat, sans armée?
Lui qui ne prétendoit s'offrir à vos regards,
Qu'en protecteur de Rome, & vainqueur des Césars.
Et que ne veut-on pas quand l'amour est extrême?
Clodomir desiroit d'être aimé pour lui-même;
Sextus, sans votre amour pouvoit-il être heureux?
Mais en d'autres climats venez combler mes vœux.
Vous pleurez! depuis quand votre cœur intrepide,
N'oppose-t'il au sort qu'un desespoir timide?
Je viens de rassembler quelques soldats épars,
Dispersés sous leurs Chefs autour de ces remparts,
Vous les trouverez tous ardents à vous défendre;
Et si de la valeur le succès doit dépendre,
J'espere que la mienne y pourra concourir;
Ne dût-il m'en rester que l'honneur de mourir.
Dès que pour vous dans Rome il n'est plus desperance,
Allons de la Sicile implorer l'assistance:
Ma flotte nous attend, je régne sur les eaux,

Engageons votre Pere à fuir ſur mes vaiſſeaux;
Il eſt honteux pour lui de ſe laiſſer proſcrire ;
Vous avez ſur ſon cœur un ſouverain empire,
Venez, faiſons-lui voir qu'un glorieux retour,
Peut le mettre en état de proſcrire à ſon tour.
S'il veut m'accompagner je réponds de ſa vie,
Et l'amour couronné répondra de Tullie.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CICERON, TULLIE, SEXTUS.

CICERON.

HEritier des vertus du plus grand des Romains,
Si digne de mémoire & des honneurs divins,
Adoré dans la paix, redouté dans la guerre,
Qui vit parer ſon char du globe de la terre,
Fils de Pompée enfin, à cet auguſte nom,
Vous daignez allier celui de Cicéron :
Je ne vous ceindrai point le front d'un diadême;
Je n'ai plus de tréſors que cet autre moi-même,
O mon Fils, puiſſe-t'il faire votre bonheur :
Et vous être auſſi cher qu'il le fut à mon cœur,
Et vous, unique bien, que le deſtin me laiſſe,
Délices de ma vie, eſpoir de ma vieilleſſe,
Qui n'avez plus pour dot que mon ame & mes pleurs,
Puiſſiez-vous n'hériter jamais de mes malheurs.
Je veux avant ma mort que ma main vous uniſſe;

J'ai promis à Sextus ce tendre ſacrifice,
Mais après cet hymen qui va combler vos vœux,
Fuyez, éloignez-vous d'un pere malheureux:
Je ne veux plus vous voir dans une triſte Ville,
Où les morts même ont peine à trouver un azile.
Approchez, mes enfans, venez, embraſſez-moi;
Jurez-vous dans mon ſein une conſtante foi,
De nos derniers adieux ſcellons une alliance
Que nous deſirions tous avec impatience.
Que vois-je? On ſe refuſe à mes embraſſemens.

TULLIE.

Qu'exigez-vous de nous dans ces cruels momens?
Quoi? lorſqu'avec bonté votre amour nous aſſemble,
Ne nous uniſſez-vous que pour mourir enſemble!
Et comment ſans frémir pouvez-vous ordonner,
A Sextus comme à moi de vous abandonner?
Quel nouveau déſeſpoir contre nous vous anime?
De nos ſoins mutuels nous feriez-vous un crime?
C'eſt vous-même, Seigneur, qui dans ce triſte jour,
Me faites malgré moi douter de votre amour.

Quoi ! ce Pere, l'objet de toute ma tendreſſe,
Qui me cherchoit encor quoiqu'il me vit ſans ceſſe,
Ce Pere qui ſembloit ne vivre que pour moi,
Ne pourra déſormais me voir qu'avec effroi.
Quel tranſport imprévu de votre ame s'empare?
Apprenez-vous d'Octave à devenir barbare ?
La flotte de Sextus nous attend tous au Port,
Faites-vous ſur vous-même un généreux effort.
C'eſt votre Fille en pleurs, cette même Tullie,
Du Pere le plus tendre, autrefois ſi chérie,
Qui, la mort dans le ſein, vous demande à genoux,
De ne lui point ravir ce qu'elle tient de vous.
Ma vie eſt dans vos mains & ne tient qu'à la vôtre,
Daignez en ce moment nous ſuivre l'un & l'autre :
Ce lieu n'eſt point encor entouré de ſoldats
Qui puiſſent obſerver ou retenir vos pas,
Nous pouvons en ſecret gagner les bords du Tibre;
Mon Pere, ſuivez-nous, puiſque vous êtes libre,
Et que vous n'êtes pas au nombre des Proſcrits.

CICERON.

Ah ! c'eſt moins par reſpect pour moi, que par mépris,

Ne

Ne pouvant m'effrayer, Antoine m'humilie.
C'eſt pour flétrir mon nom que le cruel m'oublie ;
Si ſa main m'eût proſcrit, l'Univers auroit ſçû
Que parmi ces Héros, du moins j'aurois vécu.
Pour braver mes Tyrans, je veux mourir dans Rome,
En implorant ſes Dieux, c'eſt moi ſeul qu'elle nomme.
Je ne priverai point de mes derniers ſoupirs,
Ce lieu, qui fut l'objet de mes premiers deſirs.
J'ai tant vécu pour moi, ſi peu pour ma patrie,
Que je veux dans ſon ſein du moins finir ma vie ;
Si je fuyois, Céſar qui me redoute encor,
A ſes projets bien-tôt donneroit plus d'eſſor.

SEXTUS.

Ceſſez de vous flatter d'une eſpérance vaine ;
Céſar aime Tullie, & craint peu votre haine ;
Dans ſes murs malheureux, Rome va ſuccomber,
Croyez-vous qu'avec elle, il ſoit beau de tomber,
Lorſqu'en lui conſervant un ami ſi fidelle,
Nous pouvons eſperer de renaître avec elle ?
N'avons-nous pas ailleurs des ſecours aſſurés ?
La Sicile, Brutus, Rhodes, les Conjurés.

CICERON.

Qui moi, mon Fils, que j'aille errant dans la Sicile,
Allumer le flambeau d'une guerre civile ?

SEXTUS.

Eh, comment pouvez-vous déformais l'éviter ?
Ce n'eſt pas vous d'ailleurs qui l'allez ſuſciter.
Il n'eſt point aujourd'hui de climat ſur la terre,
Qui puiſſe être à l'abri des fureurs de la guerre ;
Traverſez l'Univers de l'un à l'autre bout,
Vous trouverez la guerre & des Romains partout.
Enfans infortunés d'une Ville déſerte,
Qui ne peut plus ſentir vos ſoins ni votre perte,
Pourquoi vous obſtiner à mourir dans ſes murs ?
Donnons-lui des ſecours plus brillans & plus ſûrs.
Croyez-vous qu'il ſera pour vous plus honorable,
D'être aux yeux de Céſar traîné comme un coupable,
Pour ſervir de riſée au Soldat furieux,
Qui fera peu de cas d'un nom ſi glorieux,
Rome n'eſt plus qu'un ſpectre, une ombre en Italie,
Dont le corps tout entier eſt paſſé dans l'Aſie ;

C'eſt-là que notre honneur nous appelle aujourd'hui,
Rendons-nous à ſa voix & marchons avec lui.
Ce n'eſt pas le climat qui lui donna la vie,
C'eſt le cœur du Romain qui forme ſa patrie.
Qui doit s'intéreſſer à Rome plus que moi ?
(Il montre la Statue de Pompée renverſée.)
Voyez ces monumens de douleur & d'effroi.
Ces marbres mutilés dont le morne ſilence,
N'en demande pas moins de ſang pour leur vengeance,
Il ne leur reſte plus que le nom précieux,
D'un Héros que l'on vit marcher égal aux Dieux.
Votre ſort eſt écrit ſous ce nom redoutable,
A tout Mortel fameux exemple formidable.
Et pour le prévenir, vous n'avez qu'à vouloir ;
La honte ſuit toujours un lâche déſeſpoir :
Il vaut mieux ſe flatter d'un eſpoir téméraire,
Que de céder au ſort, dès qu'il nous eſt contraire.
Il faut du moins mourir les armes à la main,
Le ſeul genre de mort digne d'un vrai Romain ;
Mais, mourir pour mourir, n'eſt qu'une folle yvreſſe,
Triſte enfant de l'orgeuil que nourrit la pareſſe ;
Ranimez-vous, mon pere, & ſoyez plus jaloux,
De la haute vertu, que j'admirois en vous.

CICERON.

S'il eſt vrai que Sextus la reſpecte & l'admire,
Qu'il regle donc ſes ſoins, ſur ceux qu'elle m'inſpire.

SEXTUS.

C'eſt-à-dire, Seigneur, que pour vous imiter,
Il faut mourir enſemble & ne nous point quitter.

CICERON.

Ah Sextus, quoi, c'eſt vous qui voulez que je fuye?
Non, ne vous flattez pas que je paſſe en Aſie;
Ni que des Conjurés empruntant le ſecours,
De mes jours malheureux, j'aille flétrir le cours;
Rien ne peut m'engager à quitter l'Italie,
Cependant je ſuis prêt pour contenter Tullie,
De ſortir avec vous de ce triſte Palais,
La nuit, à Tuſculum, nous nous joindrons après,
Au bois le plus prochain, ma fille ira m'attendre,
Dans deux heures, Sextus, ayez ſoin de vous rendre,
Avec quelques Soldats, au Pont Suplicien;
Le tems ne permet pas un plus long entretien,
A dieu; mais avant tout, je veux revoir Mécène.

(*Il ſort.*)

TULLIE.

Ah Sextus, notre fuite eſt encore incertaine;
Mécène, à Cicéron, ſera changer d'avis,
Et les plus généreux, ne ſeront point ſuivis;

On vient ; éloignez-vous, c'eſt Céſar qui s'avance.

SEXTUS.

Il ſeroit dangereux d'éviter ſa préſence,
Le Tyran nous a vûs ; je me rendrois ſuſpect ;
Si je diſparoiſſois à ſon premier aſpect.
Il croit que ſur ſes bords, la Seine m'a vû naître ;
Et d'ailleurs je crains peu Céſar, quel qu'il puiſſe être.

SCENE II.

OCTAVE, SEXTUS, TULLIE.

OCTAVE.

JE cherchois Cicéron, je veux encor le voir ;
Quoique ſa dureté me laiſſe peu d'eſpoir :
Mais ! que fait près de vous, ce Gaulois dont l'audace
Semble vouloir ici me diſputer la place ?

TULLIE.

Quel rang près de Tullie, auriez-vous prétendu ;
Pour croire qu'à tout autre, il ſeroit défendu ?

OCTAVE.

En des lieux où je crois pouvoir parler en maître,
Sans mes ordres exprès, on ne doit point paroître,
Et ſur-tout un Gaulois, qu'il retourne en ſon camp,

C'eſt parmi ſes Soldats, qu'il trouvera ſon rang.

SEXTUS.

Depuis quand ſommes-nous ſous ton obéiſſance,
Pour oſer me parler avec tant d'arrogance ?
Le ſort de mes pareils, ne dépend point de toi,
Je ne releve ici que des Dieux, & de moi,
Aux loix du Grand Céſar, nous rendîmes hommage ;
Mais ce ne fut jamais à titre d'eſclavage ;
Comme de la valeur il connoiſſoit le prix,
Il eſtimoit en nous, ce qui manque à ſon fils.
Sans le fer des Gaulois, le Céſar qui me brave,
Eût vû borner ſa gloire, au ſimple nom d'Octave.

OCTAVE.

Qu'entens-je ? hola, Licteurs.

TULLIE.

Céſar, modere-toi.
Apprens que ce Guerrier eſt ici ſur ma foi,
Sur celle des Romains, dont tu n'es pas le Maître,
Malgré tous les projets que tu formes pour l'être,
Si tu te plains de lui, pourquoi l'outrageois-tu ?
Penſe-tu n'outrager que des cœurs ſans vertu ?
S'il te faut des garands, je réponds de la ſienne ;
Commence à nous donner des preuves de la tienne,
Si de l'humanité tu méconnois la voix,
Des Peuples alliés, reſpecte au moins les droits.
Sois humain, généreux, & ceſſe de proſcrire,

Si tu veux ſur les cœurs t'établir un empire.
L'art de ſe faire aimer, & celui de regner,
Sont deux arts que ton Pere auroit dû t'enſeigner.
Mais envain tu prétens livrer à ta vengeance,
Un Guerrier qui n'eſt point ſoumis à ta puiſſance.
Juſqu'au dernier ſoupir je défendrai ſes jours.

OCTAVE.

Ingrate, qui des miens voulez trancher le cours
Et de mes ennemis me rendre la victime,
Vous juſtifiez trop le courroux qui m'anime ;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que cet audacieux,
Qui veut ne relever que de vous & des Dieux,
Dans ſes divers complots, plus ardent que vous-même,
Brave des Triumvirs l'autorité ſuprême ;
Je ſais qu'il a ſauvé Meſſala, Métellus,
Lucilius, Piſon, les Fils de Lentulus :
Mais malgré ſon orgueil, je lui ferai connoître,
Que je puis à mes loix l'immoler comme un traître.

SEXTUS.

En ſauvant tes Proſcrits, j'ai fait ce que j'ai dû ;
Ton Pere, en pareil cas, eût loué ma vertu.
Toi-même applaudiſſant à mes ſoins magnanimes
Tu devrois me louer de t'épargner des crimes,

Et rougir, quand tu crois être au-dessus de moi,
Qu'un Gaulois, à tes yeux, soit plus Romain que toi.
Violes nos traités, punis-moi d'aimer Rome;
Et d'oser de nous deux être le plus grand homme.

OCTAVE.

Téméraire Etranger, tu m'apprens mon devoir;
Et ta mort...

TULLIE.

Si ma voix est sur toi sans pouvoir;
De ce rival des Dieux interroge l'image,
(Elle lui montre la Statue de César.
Que sa clémence au moins devienne ton partage,
Du grand nom de César, si tu veux hériter;
Dans ses soins vertueux commence à l'imiter,
Epargne ce Guerrier, je demande sa vie,
Ose me refuser.

OCTAVE.

Imprudente Tullie;
Qui voulez de regner me donner des leçons;
Que ne me donnez-vous de plus nobles soupçons.
De la vertu du moins, empruntez le langage;
J'aurois trop à rougir d'en dire d'avantage.

Mais

Mais, je ne crois pouvoir mieux vous humilier
Qu'en vous abandonnant le soin de ce Guerrier,
Que je crois en effet plus digne de clémence
Qu'il ne se croit encor digne de ma vengeance.
Adieu.

(*aux Lecteurs.*)

Vous ; suivez-moi.

SCENE III.

SEXTUS, TULLIE.

TULLIE.

SExtus qu'avez-vous fait ?

SEXTUS.

Trop peu pour mon courroux, puisqu'il est sans effet ?
Tout César n'est ici qu'un objet de colere,
Héritier de l'ingrat qui détruisit mon Pere,
Octave n'est pour moi qu'un rival odieux
Dont l'orgueilleux mépris m'a rendu furieux ;
Tenté plus d'une fois d'en punir l'insolence...
Qu'il rende de ses jours, grace à votre présence.

TULLIE.

Sextus, ce fier rival n'en est pas un pour vous ;

Un Amant mépriſé ne fait point de jaloux :
Mais un grand cœur doit-il ceder ſans eſpérance?
Au dangereux appas d'une aveugle vengeance,
Ah! quand même à Céſar on donneroit la mort
Son trépas ſeul peut-il relever votre fort?
Tous vous promet ailleurs de hautes deſtinées,
Qui ſans gloire en ces lieux ſe verroient terminées.
Fuyons, mon cher Sextus, fuir n'eſt un deshonneur
Que pour ceux dont on peut ſoupçonner la valeur;
Fuyons, loin de tenter des efforts inutiles
Tandis qu'en ce Palais on nous laiſſe tranquiles,
Allons ſans plus tarder rejoindre Cicéron,
La vertu de Mécène exempte de ſoupçon,
Ne nous en doit pas moins allarmer ſur ſon zéle.
Je vois, ſur ſon départ que mon Pere chancelle,
Courons le raffermir, Octave eſt violent,
Pour nous perdre tous trois, il ne faut qu'un moment.

SEXTUS.

Ah, ne redoutez rien, je connois la prudence;
De ce nouveau Tyran peu ſûr de ſa puiſſance;
Comme il me croit Gaulois, & qu'il a beſoin d'eux,
Il craint trop d'irriter ces Peuples dangereux.

TULLIE.

Jugez de ſes frayeurs à l'objet qui s'avance,

C'eſt l'affranchi chargé du ſoin de ſa vengeance,
Qui vient vous immoler ou s'aſſurer de vous,
Ah Sextus, laiſſez-moi m'offrir ſeule à ſes coups.

SEXTUS.

Vous expoſer pour moi, c'eſt m'outrager Tullie,
M'enviez-vous l'honneur de défendre ma vie ?

SCENE IV.

SEXTUS, TULLIE, PHILIPPE.

SEXTUS.

Approche, digne chef des infames humains ;
Que Céſar entretient pour ſes lâches deſſeins.

PHILIPPE *à part.*

Quel trouble dans mon cœur éléve ſa préſence :
O mes yeux, contemplez, voilà ſa reſſemblance,
Le port majeſtueux de cet homme divin,
Qui tout percé de coups vint mourir ſur mon ſein.
Hélas ! ſi c'étoit lui .... Mais puis-je méconnoître,
Et les traits & la voix de mon auguſte Maître ?
Qu'elle horreur en ces lieux regne de toutes parts ?
Dieux, quel ſpectacle affreux vient frapper mes regards !

(Il s'appuye sur les débris de la Statue de Pompée.)

Chers débris, monuments de la fureur d'Octave,
Arrosez-vous des pleurs d'un vertueux Esclave,
Ou plutôt revivez, triste objet de mes vœux,
Et venez recevoir l'ame d'un malheureux.
Je me meurs.

TULLIE.

Que dit-il ? Et qu'est-ce qui l'arrête ?

SEXTUS.

Avance, à m'immoler ta main est-elle prête ?
Que voi-je ? Quel mortel se présente à mes yeux ?
Grands Dieux ! N'est-il donc plus de vertus sous les cieux ?
L'erreur qui me flatoit malgré moi se dissipe :
Qui m'eût dit qu'à regret je reverrois Philippe?
Ce fidelle affranchi du plus grand des mortels,
Qui sembloit avec lui partager ses autels,
Que ses derniers soupirs avoient couverts de gloire ;
Ce Philippe autrefois si cher a ma mémoire,
Qui sçut de la vertu m'applanir les chemins,
Philippe est devenu chef de mes assassins.
Tu pleures, cœur ingrat ! Que de torrents de larmes,
Il faudroit pour laver tes parricides armes.
Vas, combles tes forfaits, si tes barbares mains

N'ont point assez trempé dans le sang des Romains,
Viens cruel, dans le mien annoblir t'on épée,
Plonge-la dans le sein du malheureux Pompée.

PHILIPPE.

Ah! Sextus!

SEXTUS.

Serois-tu capable d'un remord?

PHILIPPE.

Ecoutez-moi, mon Maitre, où me donnez la mort;
Daignez-vous rappeller l'histoire de ma vie,
D'aucun crime jamais elle ne fut flétrie.

SEXTUS.

Léve-toi.

PHILIPPE.

Non, Seigneur, souffrez qu'à vos genoux,
Avant que de mourir, je m'explique avec vous.

SEXTUS.

Léve-toi.

PHILIPPE.

Se peut-il que mon illustre Eléve,
Contre un infortuné s'indigne & se souléve?
A-t'il pû soupçonner un cœur tel que le mien,
De vouloir enfoncer un poignard dans le sien?
(*Il montre la Statue de Pompée.*)
Hélas! depuis la mort de ce Maitre adorable,

Je n'ai fait que gémir de ſon ſort déplorable.
Octave, prévenu que j'avois mérité
Qu'un Maître pût compter ſur ma fidélité,
Me prévint, & bientôt m'accorda ſon eſtime;
On ſait que ce Tyran s'eſt fait une maxime,
D'attacher à ſon ſort les hommes généreux,
Qui par quelques vertus ſe ſont rendus fameux,
C'eſt ainſi que j'ai ſû gagner ſa confiance;
Mais dans l'art de tromper imitant ſa ſcience,
Philippe n'a jamais trempé dans ſes forfaits,
Et Rome n'a de moi reçu que des bienfaits;
Mais c'eſt par d'autres ſoins qu'un eſclave fidéle,
Doit vous juſtifier ſon amour & ſon zéle.
Octave ne croit plus que vous ſoyez Gaulois;
Votre noble fierté, les accens de la voix,
Vos ſoins pour les Proſcrits, échappés vers Oſtie,
Et l'ardeur que pour vous fait éclater Tullie,
Allarment à tel point ce cœur né ſoupçonneux,
Qu'il voudroit vous pouvoir ſacrifier tous deux;
Et ſans bien pénétrer quelle eſt votre origine,
Il veut que cette nuit ma main vous aſſaſſine,
Sans croire cependant que vous ſoyez Sextus;
Mais il vous croit du moins un ami de Brutus.
Il vient de me quitter pour paſſer chez Fulvie,
Je crains qu'à Cicéron il n'en coûte la vie.
Les momens vous ſont chers, & c'eſt fait de vos jours,

Si de ceux du Tyran je n'abrége le cours.
Pour ſauver l'un de vous, il faut immoler l'autre;
Choiſiſſez du trépas de Céſar ou du vôtre.
Rien n'eſt ſacré pour moi, dès qu'il s'agit de vous.

SEXTUS.

L'aſſaſſinat, Philippe, eſt indigne de nous;
Avant que d'éclater, tu pouvois l'entreprendre;
Mais, inſtruit du projet, je dois te le défendre:
Je m'en ferois un crime, après l'avoir appris,
Et l'on t'eût pardonné de l'avoir entrepris.

PHILIPPE.

On ne peut trop louer un ſoin ſi magnanime;
Mais je vois d'un autre œil l'autel & la victime;
Le deſtin n'a point mis des ſentimens égaux
Dans l'ame de l'Eſclave & celle du Héros:
Mon devoir le plus ſaint, c'eſt de ſauver mon Maître;
Qui, d'Octave ou de vous, aujourd'hui le doit être?
Céſar ne fut jamais ni mon Dieu, ni mon Roi,
Et le plus fier Tyran n'eſt qu'un homme pour moi.
Si, pour vous ſoutenir, une égale fortune,
Rendoit entre vous deux la puiſſance commune;
Et que de l'immoler vous euſſiez le deſſein,
Sextus pourroit ailleurs chercher un aſſaſſin;

Mais s'armer du poignard qu'un lâche nous destine,
Ce n'eſt que le punir, alors qu'on l'aſſaſſine.
Se laiſſer prévenir eſt moins une vertu,
Que l'imbécillité d'un courage abbatu.
Il ne vous reſte plus qu'une fuite douteuſe;
Pour le fils de Pompée elle ſeroit honteuſe:
Bientôt de toutes parts vous ſerez obſervé;
Prévénez donc le coup qui vous eſt réſervé.

TULLIE.

Rejettez les conſeils que Philippe vous donne;
Mais fuyons, puiſqu'ainſi votre honneur nous l'ordonne.
Allons trouver mon pere, & remettons aux Dieux,
Le ſoin de nous ſauver de ces funeſtes lieux.

PHILIPPE.

Moi! je vais retrouver Céſar, daignez attendre
Que je ſois en état du moins de vous défendre;
Vous verrez, ſi mon bras ne peut vous ſecourir,
Que Philippe avec vous eſt digne de mourir.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CICERON *seul.*

ORgueilleux monumens d'une grandeur passée,
Qui par celles des Dieux n'étoit point effacée,
Et vous, marbres sacrés de nos premiers ayeux,
Qui faisiez l'ornement de ces superbes lieux :
En vain de vos travaux célébrant la mémoire,
Rome a cru de vos noms éterniser la gloire,
Bientôt vous ne serez qu'un horrible débris,
Et de nouveaux objets de larmes & de cris :
Déja les rejettons de vos tiges fameuses,
D'Antoine & de César victimes malheureuses,
N'offrent plus à nos yeux qu'un mêlange confus
De morts & de mourans dans la fange étendus.
(*Il jette les yeux sur le Tableau des proscriptions & il y voit son nom.*)
Mais, parmi tant d'horreurs, quelle gloire imprévûe
Vient ranimer mon cœur & briller à ma vûe ?
Mon nom ne sera plus étouffé dans l'oubli,
Et dans ses dignités le voilà rétabli.

Enfin je ſuis proſcrit ; que mon ame eſt ravie !
Je renais au moment qu'on m'arrache la vie.
Héros infortunés, ſouffrez que ce tableau,
Me ſerve, ainſi qu'à vous, de trône & de tombeau,
Je mourrai dans ton ſein, ô ma chere patrie,
Et que ne peut mon ſang épuiſer la furie
Des cruels Triumvirs qui s'abbreuvent du tien ?
Qu'avec plaiſir pour toi j'aurois donné le mien !
Au milieu des tourmens, je ſerois mort tranquille,
Je vivois pour toi ſeule, & je meurs inutile.
Quelqu'un vient, ç'en eſt fait, voici l'heureux inſtant
Qui va livrer ma tête au glaive qui l'attend.
Mais, je l'eſpere en vain ; c'eſt le ſage Mécène,
Qu'une pitié cruelle en tremblant me ramene,
Et qui me croit peut-être acccablé de douleur,
A l'aſpect du ſeul bien qui peut toucher mon cœur.

SCENE II.

CICERON, MECENE.

MECENE.

MAlgré les soins divers dont vous étiez la proye,
Je lis dans vos regards une secrete joye
Qui dissipe ma crainte & flatte mon espoir ;
Césat l'augmente encor dès qu'il veut vous revoir.
Ah ! Cicéron, souffrez que je vous concilie,
Pour triompher d'Antoine, & pour braver Fulvie,
Accordez votre Fille aux soins officieux
D'un ami qui voudroit pouvoir l'unir aux Dieux;
Renoncez à l'orgueil de ces vertus austeres,
Qu'en des tems moins cruels se prescrivoient nos Peres.
Ce n'est qu'en se pliant à la nécessité,
Que l'on peut des Tyrans tromper l'autorité ;
Un torrent n'a jamais causé plus de ravage,
Que lorsqu'à son courant on ferme le passage ;
Laissez-le s'écouler, & nous donnez la paix,
Couronnez par ce don tous vos autres bienfaits.

CICERON.

Céſar vous auroit-il chargé de la conclure,
Rebutté d'outrager les Dieux & la Nature?
Moins preſſé de la ſoif de groſſir ſes tréſors,
Vous auroit-il promis de reſpecter les morts?
De ne point dépouiller leurs enfans & leurs femmes,
Des biens que ce cruel prodigue à des infâmes?
Ignorez-vous encor que des Edits nouveaux,
Ordonnent de fouiller juſque dans les tombeaux?
Que ſon avidité, par des loix inhumaines,
Impoſe des tributs juſqu'aux Dames Romaines?
Vous fait-il eſperer que de notre union,
L'inſtant ſera la fin de la proſcription?

MECENE.

C'eſt pour vous que d'hier Céſar l'a ſuſpendue.

CICERON.

Eh bien, ſur ce Tableau daignez jetter la vûe,
(*Il lui montre le Tableau de la Proſcription.*)
Pour mieux me diſtinguer; c'eſt mon funeſte nom
Qui ſeul en fait le prix.

MECENE.

Dieux, quelle trahiſon!
Céſar auroit dicté cet arrêt ſanguinaire!
Mais non, je reconnois la main du téméraire,
Qui ſeul aura tracé cet horrible decret:

Eh quel autre qu'Antoine eût commis ce forfait ?
Céſar, juſqu'à ce point, eût-il flétri ſa gloire ?
Si je l'en ſoupçonnois, ou ſi j'oſois le croire,
Loin de tenter encor de le juſtifier,
Je ſerois le premier à le ſacrifier ;
S'il eſt vrai que Céſar ait voulu vous proſcrire,
Sur ce même Tableau je vais me faire inſcrire.
Adieu, ſi je ne puis vous ſauver de ſes coups,
Vous me verrez combatre & mourir avec vous.

CICERON *ſeul.*

Eh ! qu'importe à Céſar que nous mourions enſemble,
Et qu'un même ſupplice aux enfers nous raſſemble !
Que je plains ton erreur, aveugle Courtiſan,
Si tu crois par ta mort attendrir un Tyran !
Je le vois, terminons ma courſe infortunée,
Par l'emploi que m'avoit commis ma deſtinée :
Parlons, faſſent les Dieux que mes derniers accens,
Ne ſe réduiſent point à des cris impuiſſans !

SCENE III.

OCTAVE, CICERON.

OCTAVE.

CIcéron, en ces lieux, n'a-t-il point vû Mécène ?

CICERON.

Je ne l'ai que trop vû pour accroître ma peine ;
Mais, sur un autre point, César écoute-moi,
C'est l'unique faveur que j'exige de toi.
Je vois avec pitié que ta rigueur extrême
Attirera bientôt la foudre sur toi-même ;
Si pour nous accabler de maux & de douleurs,
La terre a ses Tyrans, le ciel a ses vengeurs.
Crains, malgré ton pouvoir, que quelque main hardie
Ne te punisse un jour de tant de barbarie.
Quels monstres ont jamais immolé des enfans ?
Peut-on trop respecter ces Etres innocens ?
Hélas, de tes fureurs, victimes lamentables,
Leurs Meres ne sont pas pour toi plus redoutables,
Et cependant tu veux les priver de leurs biens,
César leur eût plutôt prodigué tous les siens.
C'étoit par des bienfaits qu'il vengeoit une injure,
Son Fils, pour se venger, détruiroit la nature :

Eſt-ce ainſi que tu veux ſuccéder à Céſar,
Ce Héros, qui trainoit tous les cœurs à ſon char?
Imites ſa bonté, crois-moi, fais-nous connoître
Que tu peux l'égaler, le ſurpaſſer peut-être.

OCTAVE.

Et pourquoi n'imputer qu'à moi ſeul ces decrets,
Dont Rome a reſſenti de ſi cruels effets?
Antoine eſt-il pour eux un Dieu plus favorable?

CICERON.

Et qui pourroit fléchir ce Tigre inexorable,
Dans l'yvreſſe, l'orgueil, & le luxe allaité?
Monſtre que le Deſtin n'a que trop bien traité;
Et qui, pour ton malheur, nourri dans le carnage,
N'a pour toute vertu qu'une valeur ſauvage.
Céſar, dès qu'il s'agit d'avoir recours aux Dieux,
Qui d'Antoine ou de toi leur reſſemble le mieux?
Le Ciel de ſes bienfaits t'enrichit ſans meſure,
Reſpectes les faveurs que te fit la Nature.
Que n'as-tu pas reçu de ſa prodigue main,
Tous les dons d'un génie au-deſſus de l'humain!
Lorſqu'il ne tient qu'à toi d'être adoré dans Rome,
Te ſied-il d'être Antoine ou de n'être qu'un homme?

Sois Céſar, ſois un Dieu, tu le peux, tu le dois,
Trop heureux que le ſort te laiſſe un ſi beau choix.

OCTAVE.

Tu n'auras pas en vain recours à ma clémence,
Ni d'un ſexe timide embraſſé la défence,
Je ſouſcrits à tes ſoins, je veux en ta faveur,
Abolir ces décrets qui te font tant d'horreur;
Au ſort des malheureux une ame ſi ſenſible,
Pour moi ſeul aujourd'hui ſera-t-elle inflexible?
Je viens ſur ta fierté faire un dernier effort,
Qu'avec mon amitié la tienne ſoit d'accord.
Je ne refuſe rien lorſque ta voix m'implore,
Laiſſe moi triompher du fiel qui te dévore,
Réuniſſons deux cœurs diviſés trop long-tems,
Pour des cœurs vertueux, j'oſe dire auſſi grands.

CICERON.

Octave, tu me fis admirer ton enfance:
J'attendois encor plus de ton adoleſcence,
Tu m'as trompé. Les cœurs remplis d'ambition,
Sont ſans foi, ſans honneur, & ſans affection.
Occupés ſeulement de l'objet qui les guide,
Ils n'ont de l'amitié que le maſque perfide;
Prodigues de ſermens, avares des effets,
Le poiſon eſt caché même ſous leurs bienfaits.

Et

La gloire d'un grand homme eſt pour eux un ſupplice,
Et pour lui, tôt ou tard, devient un précipice :
Je n'eſpere plus rien & je crains encor moins,
Gardes pour tes amis, tes bontés & tes ſoins :
Pour en être, il faudroit aimer la tyrannie ;

OCTAVE.

Déchires le bandeau d'une aveugle manie,
Erreur dont ton orgueil s'eſt laiſſé prévenir,
Et rougis des diſcours que tu m'oſes tenir.
Que peut me reprocher ton injuſte colere ?
Qu'ai-je fait qu'avant moi n'eût fait ici mon Pere ?
N'obéiſſoit-on pas lorſque Céſar vivoit ?

CICERON.

Sois ſeulement ſon ombre, & je ſuis ton ſujet
Du bonheur des humains ſage dépoſitaire,
En faiſant toujours bien, ne ſonges qu'à bien faire,
Sois clément, vertueux, & rétablis les Loix,
Je ſerai le premier à te donner ma voix ;
Mais tant que je verrai des Tygres en furie,
Déchirer les enfans de ma triſte patrie,
Je ferai de mes cris retentir l'Univers,
Et je les porterai juſque dans les Enfers.

OCTAVE.

Pour me livrer la guerre avec plus d'aſſurance,
Des hommes & des tems péſe la circonſtance ;

Mon Pere n'eut jamais que ſa gloire à venger ;
Ainſi Céſar pouvoit pardonner ſans danger ;
Pour un autre Céſar il n'eut point à proſcrire.
Qui d'ailleurs eût oſé lui diſputer l'Empire ?
Je ne ſuis entouré que de vils Sénateurs,
Opprobres des humains, lâches perturbateurs,
Que ſe fût immolés la juſtice ordinaire,
Dont Brutus a voulu lui-même ſe défaire,
Et que ce Meurtrier n'a laiſſés dans ces lieux
Que pour m'aſſaſſiner ou me rendre odieux.
Car de mes ennemis l'indigne politique,
Ne tend qu'à me charger de la haine publique.
Mais, en de vains diſcours, c'eſt trop nous engager,
Je ne ſuis pas venu pour me faire juger,
Pour la derniere fois je demande Tullie.

CICERON.

Faut-il que juſque-là ta grandeur s'humilie ?
D'un amour ſimulé laiſſons-là les attraits :
Vas, je t'ai pénétré plus que tu ne voudrois ;
Les doux liens du cœur, étrangers dans ton ame,
Ne triompheront point de l'ardeur qui t'enflame ;
C'eſt la ſoif de regner, voilà ce que tu veux.
Mais comme il faut voiler ce projet dangereux,
Tu veux en impoſer par l'Hymen de Tullie,

Faire croire aux Romains, puiſqu'à toi je m'allie,
Que j'épouſe à mon tour ta haine & ta fureur;
En faveur d'un Hymen qui me comble d'honneur,
Si je t'ouvre un chemin à la grandeur ſuprême,
Que je l'applanis moins pour toi que pour moi-même;
Et qu'enfin, c'eſt moi ſeul qui dicte tes arrêts,
Prétexte ſpécieux pour m'immoler après.

OCTAVE.

Si j'avois de te perdre une ſecrete envie,
Qui pourroit m'engager à retenir Fulvie?
Imprudent Orateur, ſonge que ton orgueil
A de tes intérêts toujours été l'écueil;
S'il me faut pour regner l'appui d'une famille,
Qu'ai-je beſoin, dis-moi, de toi ni de ta Fille?
Ingrat, ſi tu jouis de la clarté du jour,
Apprends que tu ne dois ce bien qu'à mon amour;
Vois ton nom.

CICERON.

Je l'ai vû, Céſar, je t'en rends grace.
Mais il ne s'agit pas du ſort qui me menace;
Il s'agit des Romains, pour la derniere fois;
D'un ami malheureux daigne écouter la voix.

OCTAVE.

Je n'écoute plus rien d'un ami ſi perfide;

Ce n'eſt pas l'intérêt de Rome qui te guide.
Ce fameux Clodomir, ce Rival odieux,
Qu'avec tant de ſecret tu cachois en ces lieux
Injurieux objet d'une lâche tendreſſe,
Eſt le ſeul où ton cœur aujourd'hi s'intéreſſe.
C'eſt l'Amant de Tullie, oſe me le nier.

CICERON.

Je ne chercherai pas à m'en juſtifier.
Pourquoi de ce Rival te ferois-je un myſtere?
A-t'il trempé ſes mains dans le ſang de ton pere?
Ou ſi c'eſt un forfait que d'aimer les Romains,
Implacable Tyran, détruis tous les humains.
C'eſt dans la cruauté que brille ton courage.

OCTAVE.

Ah! C'eſt pouſſer trop loin le mépris & l'outrage
Adieu, je t'abandonne à mon inimitié.

CICERON.

Va, fuis, je l'aime mieux encor que ta pitié,
Celle de tes pareils à la fois deshonnore,
Et celui qu'elle épargne & celui qui l'implore.

(*Seul.*)

Mais que ſont devenus mes enfants malheureux,
Depuis l'inſtant fatal qui m'a ſéparé d'eux?
Ma fille dans ſa fuite a-t'elle été ſurpriſe,
Où Sextus auroit-il manqué ſon entrepriſe?

Hélas ! De Tuſculum s'ils ont pris le chemin,
Dans mes triſtes foyers ils m'attendront en vain,
Je ne reverrai plus ce couple que j'adore,
Eh ! Puis-je deſirer de les revoir encore,
J'obtiens le ſeul honneur que j'avois ſouhaité ;
Et du moins je pourrai mourir en liberté . . . .

SCENE IV.

CICERON, SEXTUS, TULLIE.

CICERON.

MAis, je vois mes enfants, chers temoins de ma joye,
C'eſt pour la partager que le Ciel vous envoye,
Le deſtin va bien-tôt terminer mes malheurs,
Et mon ſort eſt trop beau pour mériter des pleurs.
Viens, ma fille, jouïs des honneurs de ton Pere :
Vois, lis ſur ce tableau la fin de ma miſere,
Sextus, vous m'avez vû le front humilié,
Que parmi ces grands noms, le mien fut oublié,
Je me plaignois à tort des mépris d'un barbare,
Pardonnons-lui tous deux un affront qu'il répare,

TULLIE.

Seigneur, eſt-ce donc là ce deſtin glorieux,
Qui doit être pour nous ſi grand, ſi précieux?
Mourir dans les tourmens, victime de Fulvie,
C'eſt mourir dans l'opprobre, & dans l'ignominie,
Eh! Comment, ſans rougir d'un ſi cruel tranſport,
Pouvez-vous avec joye annoncer votre mort?
Changerez-vous toujours d'avis & de conduite?
Un grand cœur doit avoir plus d'ordre & plus de ſuite,
A peine vous formez un généreux deſſein,
Qu'à l'inſtant même il eſt banni de votre ſein.
A l'amour paternel un faux honneur ſuccéde;
Et plus le mal eſt grand plus on fuit le reméde;
Céſar ne vous a point encore abandonné,
Si nous mourons, c'eſt vous qui l'aurez ordonné;
Vous le ſavez, la mort n'a rien qui m'épouvante?
Des cœurs infortunés, c'eſt la plus douce attente;
Ce qui me fait gémir, c'eſt de voir votre cœur
S'honnorer d'un trépas qui n'eſt qu'un deshonneur.
Mais de ce même fer dont l'amour de Tullie

S'eſt armé pour défendre une ſi belle vie,
Si vous vous obſtinez à reſter en ces lieux,
Je ſaurai malgré vous m'immoler à vos yeux.

CICERON.

Ah, ma fille, étouffez ce tranſport téméraire.

SEXTUS.

Mon Pere, il vous apprend ce que vous devez faire.
Se peut-il qu'un grand cœur ſe montre ſi jaloux,
Des honneurs qu'un eſclave obtiendroit comme vous.
Quel miſérable orgueil pour une ame Romaine!
Ah, loin de nous vanter une gloire ſi vaine,
Rougiſſez de vous voir proſcrit ſur ce tableau;
C'eſt dans le Ciel qu'il faut inſcrire un nom ſi beau,
Des plus nobles Proſcrits je viens d'armer l'élite,
C'eſt à mourir entr'eux que l'honneur nous invite;
Laiſſerez-vous perir ces Guerriers généreux,
Qui s'expoſent pour vous au ſort le plus affreux?
Un Romain tant qu'il veut peut rétablir ſa gloire,
C'eſt en cherchant la mort qu'il trouve la victoire;

Lorſqu'il faut terminer ſes déplorables jours ;
Eſt-ce au fer des boureaux qu'il faut avoir recours ?

CICERON.

Ah, je n'aſpire point aux honneurs de la guerre,
Le Ciel ne m'a point fait pour déſoler la terre ;
Ni pour briller dans l'art des travaux meurtriers,
Ainſi que ſes vertus, chacun a ſes lauriers.
Et que peut m'inporter, dès qu'il faut que je meure,
Qu'elle main me viendra marquer ma derniere heure ?
Loſqu'on ne peut plus vivre, il faut ſavoir mourir,
Et ſe rendre quand rien ne peut nous ſecourir.
A quoi me ſervira votre valeur ſuprême.
Plus terrible cent fois pour moi que la mort même?
Tullie eſt un Héros au-deſſus du trépas,
Qui viendra ſe lancer à travers les ſoldats.
Voulez-vous qu'à mes yeux on égorge ma fille,
Et l'héritier qui peut relever ma famille ;
Et comment oſez-vous hazarder vos amis,
Dès que le moindre eſpoir ne nous eſt plus permis?
Dans l'ardeur de tenter une vaine défenſe.
Les ferez-vous perir pour toute récompenſe.

SEXTUS,

SEXTUS.

Eh bien, ſi rien ne peut nous ſauver de la mort,
Nous mourrons tous du moïns digne d'un meilleur ſort.

CICERON.

C'eſt parler en ſoldat, dont l'ardente manie,
Mépriſe également & la mort & la vie,
Je ſuis Pere, & je dois penſer mieux qu'un Amant,
Qui ne conſulte plus que ſon emportement.
On n'en veut qu'à moi ſeul en ce moment funeſte,
Faut-il imprudemment ſacrifier le reſte?
Mon ſang appaiſera la fureur des Tyrans,
Ah, laiſſez-lui l'honneur de ſauver mes enfants;
Calmez les fiers tranſports de ce cœur indomptable,
Ma mort eſt déſormais un mal inévitable:
Ma fille, qui n'a plus d'autre ſoutien que vous,
Aura-t'elle à pleurer ſon Pere & ſon Epoux?
Adieu, mon cher Sextus; adieu, chere Tullie,
Pour m'aimer plus long-tems, conſervez votre vie.
On vient. Ah! C'en eſt fait; Dieux quel moment affreux!
Hélas! pour ma défenſe ils ſe perdront tous deux.

SCENE V.

CICERON, SEXTUS, TULLIE, PHILIPPE.

PHILIPPE *à Sextus.*

VOs amis assemblés sous diverses Cohortes ;
Pour vous accompagner, sont déja loin des portes.
(A Tullie.)
Madame, en ce moment, daignez suivre ses pas ;
Du sort de Cicéron ne vous allarmez pas :
Octave qui ne veut que semer l'épouvante,
A crû, pour ébranler votre ame trop constante ;
Devoir ranger son nom au nombre des Proscrits ;
Mais, malgré le courroux dont son cœur est épris,
Il ne peut consentir à livrer votre pere :
Ainsi ne craignez rien de sa feinte colere.
A Ciceron.
Il vient de m'ordonner de veiller sur vos jours.
Marchons à Tusculum, tandis qu'avec Tullie,
Sextus ira se rendre au rivage d'Ostie.

CICERON.

Adieu, tristes témoins de mes vœux superflus ;
Palais infortuné, je ne vous verrai plus.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE *seul.*

JE le connois enfin ce Rival trop heureux,
Que pour nous, son seul nom, rendoit si dangereux.
L'audacieux Sextus, que César trop facile,
Laissa vivre, ou plutôt regner dans la Sicile;
Et dont il n'est sorti que dans le noir dessein
De me plonger peut-être un poignard dans le sein:
Le traître n'a que trop attenté sur ma vie,
En séduisant le cœur de l'ingrate Tullie;
Que de soins différens m'agitent tour à tour!
Un peuple mutiné, l'ambition, l'amour.
Sont-ce donc là les biens que tu cherchois, Octave,
Et dont pour ton honneur, tu n'es que trop Esclave?
Regne, puisque tu veux soumettre l'Univers;
Mais en l'en accablant, partage moins ses fers.

Sextus, qui te bravoit échape à ta vengeance ;
Avec une valeur égale à ſa naiſſance.
Que n'ai-je point encore à redouter de lui ?
Voilà ce qui me doit occuper aujourd'hui.
Sans être ſecouru que de ſa ſeule épée,
Sextus, par ſes exploits, fait revivre Pompée ;
Nous le verrons bientôt diſputer avec nous
Un fardeau dont le poids ne paroît que trop doux ;
Mais je ſaurai bientôt prévenir ſon attente ;
Immolons à la fois Sextus & ſon Amante.
Heureuſement Tullie eſt encor dans nos mains ;
Et de Rome, ſon pere a repris les chemins ;
Bientôt Herennius qui devoit l'y conduire,
De ſon fort, quelqu'il ſoit, aura ſoin de m'inſtruire :
Mais, Mécène paroît.

SCENE II.

OCTAVE, MECENE.

OCTAVE.

CHer ami, que mon cœur
Avoit beſoin de toi pour calmer ma douleur !
Philippe m'a trahi, cet Eſclave infidéle,
Que je croyois ſi ſûr & ſi rempli de zéle,

Par ſes fauſſes vertus abuſant mes eſprits,
Etoit d'intelligence avec tous les Proſcrits :
C'eſt lui qui les a tous ſauvés de ma pourſuite ;
Et qui ſeul de Sextus a préparé la fuite.

MECENE.

Philippe n'a jamais mieux rempli ſon devoir,
Qu'en trompant votre haine & votre fol eſpoir ;
Et d'ailleurs devoit-il vous livrer ſon Eléve ?
A ce nom ſi chéri, déja l'on ſe ſouléve.
Si par malheur Sextus fût reſté dans vos mains,
Vous euſſiez contre vous armé tous les Romains.
Mais, n'êtes-vous point las de tant de barbarie,
Et d'exercer ici l'Empire des furies

OCTAVE.

Q'entends-je.

MECENE.

Les diſcours d'un ami vertueux,
Dont vous approuveriez le zéle impétueux,
Si de quelque retour votre ame étoit capable ;
Mais aux cris comme aux pleurs, elle eſt impénétrable.
Vous ne ſerez que trop entouré de flatteurs ;
Et que trop inſpiré par de vils délateurs,
C'eſt l'unique entretien où vous trouviez des charmes.
Je ne puis plus vous voir ſans répandre des larmes.

L'ami que j'avois crû digne d'être adoré,
C'eſt le même par qui je ſuis deshonoré ;
Tandis que c'eſt lui ſeul qui détruit, perſécute,
Aux pleurs qu'il fait verſer c'eſt moi qui ſuis en bute.
Vos Soldats rebutés de ſervir d'aſſaſſins,
M'ont déja reproché vos ordres inhumains.
On diroit qu'en effet votre cœur ſanguinaire,
Fait du ſang des Mortels ſa ſubſtance ordinaire,
Qu'il ne voit qu'à regret des hommes innocens ;
Car vous les croyez tous criminels ou méchans,
Et bientôt à vos yeux dans ſon ſein déplorable,
Rome n'offrira plus qu'un gouffre abominable,
Que vous acheverez de combler de fortfaits ;
Mais, comme je ſuis las d'en ſupporter le faix,
Adieu.

OCTAVE.

Quoi, c'eſt ainſi que Mécène me quitte ?
D'où peut naitre, dis-moi, le tranſport qui t'agite ?
Ah ! loin de redoubler mon trouble & ma terreur,
De l'état où je ſuis, adoucis la rigeur ;
Tu ſcais que dès hier, j'ai ceſſé de proſcrire.
Antoine qui jouit avec moi de l'Empire,
Pour me perdre d'honneur, par ſes détours ſecrets,
Fait paſſer ſous mon nom, ſes horribles décrets.

MECENE.

Eſt ce à vous de ramper ſous les loix d'un infâme ?
Aſſervi lâchement aux fureurs d'une femme,
Triumvir comme lui, libre de tout oſer,
Au plus cruel trépas il falloit s'expoſer,
Et laver dans ſon ſang une pareille injure,
Un affront vit toujours ſur le front qui l'endure;
Qui ne s'en venge pas eſt fait pour le ſouffrir.
On croiroit, à vous voir tour à tour vous flétrir,
Par l'odieux trafic des plus illuſtres têtes,
Que vous vous partagez le fruit de vos conquêtes.
Il abandonne un Oncle, & vous, un Protecteur,
Dont vous avez long-tems recherché la faveur,
A qui ſeul vous devez votre grandeur ſuprême,
Et qu'il falloit ſauver aux dépens de vous-même.

OCTAVE.

Ceſſe de m'effrayer & me nomme l'objet,
Qui fait couler tes pleurs.

MECENE.

Ingrat, qu'avez-vous fait ?
Hélas ! hier encore il exiſtoit un homme,
Qui fit par ſes vertus les délices de Rome.
Mémorable à jamais par ſes talens divers,
Dont le génie heureux éclairoit l'Univers ;
Il n'eſt plus... Son ſalut vous eût couvert de gloire,

Et de vos cruautés effacé la mémoire.
Qu'ai-je besoin encor de vous dire son nom?
Ah! laissez-moi vous fuir & pleurer Cicéron.

OCTAVE.

Qui moi? J'aurois livré ce mortel admirable,
Et c'est de ce forfait toi qui me crois coupable.

MECENE.

C'est en l'abandonnant que vous l'avez livré:
De sang & de fureur votre cœur enyvré,
Soigneux de me cacher la moitié de ses crimes,
Laisse au Tibre le soin de compter ses victimes.

OCTAVE.

Ah Mécène, un moment du moins écoute-moi!
Je ne veux entre nous d'autre Juge que toi.
Moi-même, pour sauver le Pere de Tullie,
J'ai disposé sa fuite à l'insçu de Fulvie,
Et chargé de ce soin Léna, Salvidius,
Soutenus par Philippe & par Herennius;
C'est par eux qu'en secret je le fesois conduire,
Sans prévoir que peut-être on pouvoit les séduire,
Comment s'en défier, & sur-tout de Léna,
Tribun, que j'ai reçu de la main d'Agrippa?
D'ailleurs à Cicéron Léna devoit la vie.

MECENE.

C'est à son défenseur, lui seul qui l'a ravie.
L'intrépide Orateur, a vû sans s'ébranler,

Lever ſur lui le bras qui l'alloit immoler,
C'eſt toi, Léna, dit-il, que rien ne te retienne:
J'ai défendu ta vie, arrache-moi la mienne,
Je ne me repens point d'avoir ſauvé tes jours;
Puiſque des miens, c'eſt toi qui doit trancher le cours.
A ces mots, Cicéron lui préſente la tête,
En s'écriant, Léna, frappe, la voilà prête.
Léna, tandis que l'air retentiſſoit de cris;
L'abbat, court chez Fulvie en demander le prix.
Un objet ſi touchant loin d'attendrir ſon ame,
N'a fait que redoubler le couroux qui l'enflâme,
Les yeux étincellans de rage & de fureur,
Elle embraſſe Léna, ſans honte & ſans pudeur;
Saiſit avec tranſport cette tête divine,
Qui ſemble avec les Dieux diſputer d'origine,
En arrache... Epargnez à ma vive douleur,
La ſuite d'un récit qui vous feroit horreur.
Nous ne l'entendrons plus du feu de ſon génie,
Répandre dans nos cœurs, le charme & l'harmonie;
Fulvie à déchiré de ſes indignes mains,
Cet objet précieux, l'Oracle des humains.
Mais, on ne m'a point dit après ce coup funeſte;
Ce que ſa barbarie à pû faire du reſte.

OCTAVE.

Eh bien, ſur Cicéron ſuis-je juſtifié ?

MECENE.

Si ce n'eſt pas Céſar qui l'a ſacrifié,
Que de ſa mort, du moins, la plus haute vengeance,
De Céſar ſoupçonné faſſe voir l'innocence.

OCTAVE.

Si je m'en vengerai ? Quoi tu peux en douter ?
Ta douleur ſur ce point n'a rien à redouter,
Ma haine déſormais ne peut être aſſouvie,
Qu'en noyant dans ſon ſang l'exécrable Fulvie.
Ce n'eſt pas Lucius qui m'en fera raiſon :
C'eſt Antoine qui doit payer pour Cicéron.
Si tu m'aimes encor va me chercher ſa fille ;
Je veux de ce grand homme adopter la famille.
De tes cris, de tes pleurs tu m'as importuné,
Rends-moi de Cicéron le reſte infortuné.
Pardonne à mon dépit une fatale feinte,
Qui porte à ma tendreſſe une ſi rude atteinte ;
En croyant l'effrayer, hélas ! je l'ai perdu ;
Par pitié rend ſa fille à mon cœur éperdu,
Je ne me connois plus, que mon ſort t'attendriſſe.

MECENE.

C'eſt vouloir de vos maux accroître le ſupplice,
Et comment oſez vous ſouhaiter de la voir ?
Pourrez-vous ſoutenir ſes pleurs, ſon déſeſpoir ?

Peignez-vous les tourmens où Tullie eſt en proye.

OCTAVE.

Ah n'importe, Mécène, il faut que je la voye.

MECENE.

Il eſt vrai que Tullie eſt rentrée en ces lieux,
Et j'ai crû qu'il falloit la ſouſtraire à vos yeux,
Sans vouloir cependant la voir ni la contraindre,
De ſon juſte couroux que ne doit-on pas craindre ?
J'ai pris ſoin ſeulement qu'en ces momens affreux,
On ne l'inſtruiſit point de ſon ſort rigoureux.
N'allez point irriter une ame impérieuſe,
Dont rien n'arrêteroit la haine audacieuſe ;
Quels efforts aujourd'hui n'a point tentés ſon bras,
Pour Sextus, entraîné par ſes propres Soldats ?
La dignité des mœurs, la vertu la plus pure,
Ne ſont pas les ſeuls dons que lui fit la Nature.
Tullie en a reçu la valeur de Sextus,
Les charmes de ſon ſexe & le cœur d'un Brutus.
Et vous la renverrez ſi vous daignez m'en croire;
Tant d'amour convient-il avec autant de gloire ?
Qu'eſperez-vous d'un cœur épris d'un autre Amant ?
Faites-en à Sextus un généreux préſent.

OCTAVE.

C'en eſt fait, j'y conſens, renvoyons-la, Mécène;
Mes fureurs n'ont que trop juſtifié ſa haine:
Puiſqu'il faut s'occuper de ſoins plus glorieux...
Je la vois... Juſte Ciel... Cachons nous à ſes yeux.

SCENE III.

OCTAVE, TULLIE, MECENE.

TULLIE.

POurquoi me fuyez-vous, Céſar, je ſuis vaincue?
Les Soldats de Sextus l'ont ſouſtrait à ma vûe.
Vous avez triomphé de moi comme de lui.
Hélas! dans mes malheurs où trouver un appui.
Ne redoutez plus rien de la fiere Tullie,
Il n'eſt point de fierté que le ſort n'humilie.
Loin de vous refuſer à mes triſtes regards,
Faites revivre en vous la bonté des Céſars.
Si j'ai porté trop loin les mépris & l'audace,
(*Elle lui montre la Statue de Céſar.*)
Au nom de ce Héros daignez me faire grace.
Ah! Seigneur, par pitié rendez-moi Cicéron,
Honorez-nous tous deux d'un généreux pardon.
En des tems plus heureux votre haine endurcie,

Eût été désarmée au seul nom de Tullie.

OCTAVE.

Ce nom n'est point encore effacé de mon cœur ;
Un seul jour n'éteint point une si vive ardeur ;
Et des feux que Tullie allume dans une ame,
Elle ne sçait que trop éterniser la flâme ;
Et malgré le mépris dont vous payez mes vœux,
J'oublie, en vous voyant, que je suis malheureux ;
Et j'ose me flater, que moins préoccupée,
Vous eussiez respecté César devant Pompée.
Le Ciel ne le fit point pour être mon égal,
Il n'est pas même fait pour être mon rival.

TULLIE.

Ah César ! est-il tems de me chercher des crimes ?
Daignez vous occuper de soins plus légitimes :
Vous avez trop connu le cœur de Cicéron,
Pour en avoir conçu le plus léger soupçon ;
Si de quelque refus vous avez à vous plaindre ;
Son austere vertu ne laisse rien à craindre ;
A-t-il des conjurés emprunté le secours,
Ou versé dans les cœurs le poison des discours ;
Il a toujours gardé le plus profond silence,
Sa fuite ne peut être un motif de vengeance ;
Puisque vous-même avez ordonné son départ ;
Philippe étoit d'ailleurs chargé de votre part,
Avec Herennius, du soin de le défendre.

OCTAVE.

Mais, ſi vous n'aviez point deſſein de me ſurprendre,
Auriez-vous de Sextus accompagné les pas,
Et pour le ſoutenir corrompu mes Soldats ?

TULLIE.

Quel peut être l'effroi que Sextus vous inſpire,
Ce n'eſt pas en fuyant qu'on diſpute un Empire ;
L'a-t-on vû contre vous ſoulever les eſprits ;
Ou d'un nom redouté ranimer les débris ?
Il en eût recouvré la puiſſance uſurpée,
S'il ſe fût un moment fait voir comme Pompée.
Ah ! du ſort de Sextus, ne ſoyez point jaloux,
Philippe n'a voulu que l'éloigner de vous :
Son Maître infortuné qui n'a plus d'autre azile,
Va ſans doute avec lui regagner la Sicile ;
Faites-vous un ami de ce jeune Héros,
Il eſt digne de vous par ſes nobles travaux ;
Céſar, vous ignorez qu'une main meurtriere
Vous auroit ſans Sextus privé de la lumiere :
Tandis que votre haine éclate contre lui,
C'eſt ſa ſeule vertu qui vous ſauve aujourd'hui ;
Pour l'en récompenſer, permettez que mon Pere
Aille près de Sextus terminer ſa miſere ;
Prenez en leur faveur des ſentimens plus doux,

OCTAVE.

Mais, Madame, Sextus eſt-il donc votre époux ?

Sitôt qu'à votre Hymen, je ne dois plus prétendre,
Aux vœux de mon rival, je consens de vous rendre.

TULLIE.

Ah César! vos détours sont trop ingénieux,
Plus sincere que vous, je m'expliquerai mieux
De Sextus, il est vrai, je dois être l'épouse,
Loin de vouloir tromper votre flâme jalouse,
J'avouerai sans rougir que nous avons tous deux,
Malgré tant de malheurs brûlé des mêmes feux.
Mais quelque soit l'amour qu'il inspire à Tullie,
Si vous m'aimez encor, je vous le sacrifie,
Vous pouvez d'un seul mot rendre mon sort heureux:
Parlez, me voilà prête à contenter vos vœux,
Un si grand sacrifice est le prix de mon Pere,
Rendez à ma douleur une tête si chere,
Apprenez-moi du moins ce qu'il est devenu.

OCTAVE.

Herennius ici n'a point encor paru.
Mécène, en attendant prenez soin de Tullie;
Je vais sur Cicéron interroger Fulvie.

TULLIE.

Non, César, demeurez... mais quel objet nouveau,
Vient frapper mes regards sous ce triste tableau?

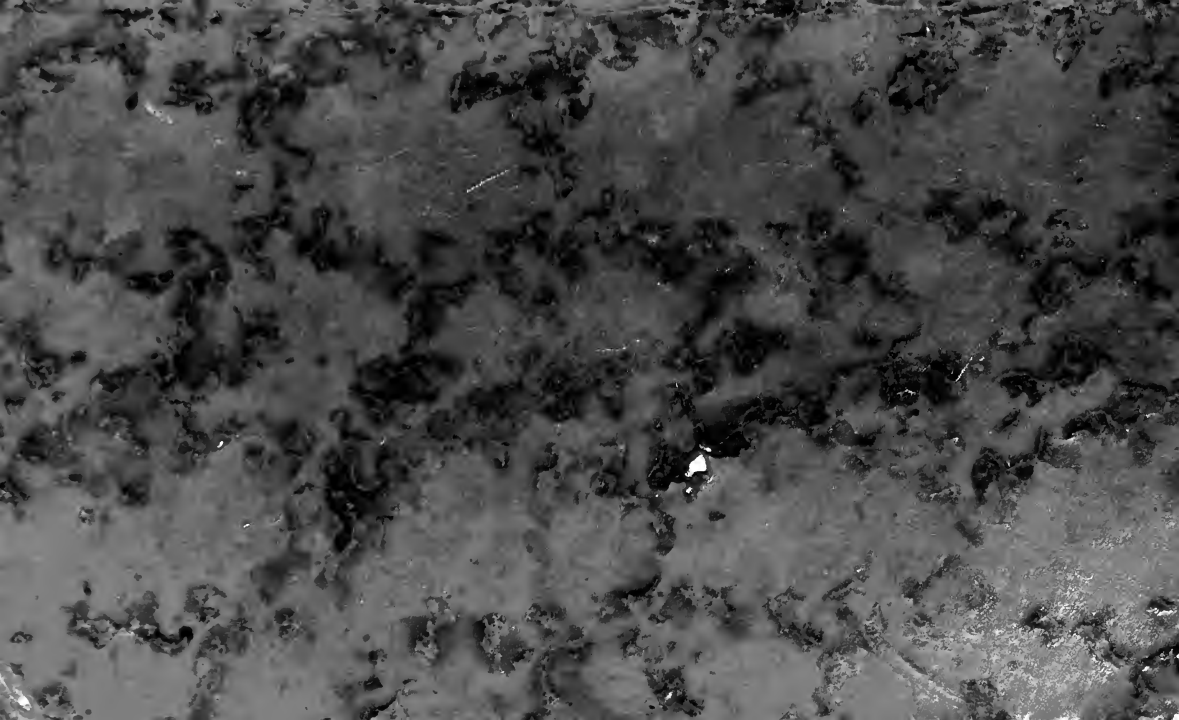
Hélas ! e reconnois la céleſte tribune,
Que mon Pere occupoit avant ſon infortune ;
C'eſt de-là, que rempli d'un feu toujours divin,
Il ſembloit prononcer les arrêts du Deſtin ;
Plus j'oſe l'obſerver, plus ma frayeur augmente.
Mécène... la Tribune... elle eſt toute ſanglante
Ce voile encor fumant, cache quelque forfait.
N'importe, je veux voir : Dieux ! quel affreux objet ?
(Elle monte à la Tribune & leve le voile.)
La tête de mon Pere.... Ah ! monſtre impitoyable,
A quels yeux offres-tu ce ſpectacle effroyable ?

OCTAVE.

L'horreur qui me ſaiſit à ce terrible aſpect,
Pourroit juſtifier l'homme le plus ſuſpect.
On n'en peut accuſer que la main de Fulvie.

TULLIE.

La tienne a-t-elle moins fait voir de barbarie ?
Ne lui conteſte point un coup digne de toi.
O Sextus ! tout eſt mort & pour vous & pour moi.
Traître, pour aſſouvir la fureur qui t'anime,
(Elle ſe tue.)
Tourne les yeux, voilà ta derniere victime.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

Univ... la
BIBLIOTHEQUE
Ch... vienne